



**HAL**  
open science

## UNE LOGIQUE SANS MERCI

Dominique Bourn

► **To cite this version:**

Dominique Bourn. UNE LOGIQUE SANS MERCI: LE TRAVAIL DE LA CURE A L'EPREUVE DES PREMIERS CAS FREUDIENS. 2016. hal-01382092

**HAL Id: hal-01382092**

**<https://hal.science/hal-01382092>**

Preprint submitted on 15 Oct 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DOMINIQUE BOURN

UNE LOGIQUE SANS MERCI

LE TRAVAIL DE LA CURE A L'EPREUVE DES PREMIERS CAS FREUDIENS



*C'est une drôle de chose que la vie - ce mystérieux  
arrangement d'une logique sans merci  
pour un dessein futile.*

J. Conrad, *Au cœur des ténèbres*.



## Introduction

Les premiers cas freudiens.

On sait qu'à la fin du cas Elisabeth von R., le dernier des Etudes sur l'hystérie, Freud s'étonne « de constater que ses observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet sérieux, propre aux écrits des savants ». Cette impression est en effet assez nette en ce qui concerne les cas de Lucy, Katharina et Elisabeth, moindre dans celui moins élaboré d'Emmy von N. Davantage encore que par « ce petit nombre de formules psychologiques » que ces observations emprunteraient selon lui auxdits romans, elles s'y apparentent parce que, plus simplement, elles proposent des personnages, une intrigue relativement fermée sur elle-même et une forme de dénouement (qui fait défaut dans le cas Emmy), à travers lesquels s'incarnent et se jouent lesdites formules. Sans s'arrêter pour le moment sur la nature de ces dénouements, on notera du moins qu'ils sont attestés par un certain sentiment de satisfaction, clairement exprimé et minutieusement délimité par Freud dans la rubrique de ses Analyses critiques, plus ou moins distinctement ressenti par le lecteur.

Ce qui rend ces observations plus entêtantes que des romans, et plus ambivalentes nos réactions à leur égard, c'est que si elles ne traitent, à ce stade encore précoce du développement de la psychanalyse, que de situations relativement ordinaires, elles ont aussi l'ambition d'appartenir à la catégorie des écrits des savants, des comptes rendus scientifiques, qui, censément débarrassés de toute subjectivité, ont pour projet d'entretenir avec le monde extérieur, avec la réalité objective, un rapport plus radical qu'aucune forme de récit. Et que par là même elles apportent à ces situations ordinaires une caution extra-ordinaire.

Assurément, le récit de cas freudien accumule un certain nombre de paradoxes. La subjectivité de l'auteur y est manifestée et parfois même explicitement mise en scène, contrairement à l'usage scientifique. S'il ne relève pas de la fiction, il se referme cependant étroitement sur lui-même, contrairement à une chronique ou un journal intime par exemple, car en tant qu'entreprise de savoir, il doit aboutir à une certaine forme de conclusion, il doit s'achever en effet sur une sorte de formule, ce qui le tirerait littérairement du côté de la fable, de l'apologue ou du conte. Ce sont ces tensions contradictoires qui donnent une résonance si singulière à ces comptes ren-

dus, et qui expliquent probablement que le récit de cas ne se soit pas révélé en fin de compte un genre vraiment viable.

Quoiqu'il en soit de la nature exacte de ces écrits, c'est donc Freud qui le premier et dès l'origine en a souligné la parenté avec les textes de fiction, et ainsi relevé au cœur d'un travail qui revendique hautement son appartenance à la catégorie des comptes rendus scientifiques un point d'hétérogénéité qui en déplace radicalement le centre de gravité. Au-delà de la question structurelle posée par cette parenté, il est par ailleurs incontestable que les déformations nécessaires à la préservation de l'anonymat de ses patients ont entraîné l'apparition d'impuretés, au sens chimique du terme, spécifiquement fictionnelles au sein d'un travail à l'ambition d'abord documentaire et théorique. Il ne faudrait pas en effet oublier ce dernier point, et il semble à tout le moins excessif d'affirmer avec les auteurs du *Dictionnaire de la psychanalyse* dans leur article Etudes sur l'hystérie que « ... le cas n'a de valeur de vérité que parce qu'il est rédigé comme une fiction. »

Rapportons-nous en par exemple à la relation de deux incidents concernant les cures de Lucy et Katharina. Dans le premier cas, Freud note en effet : « Quand Miss Lucy revint me voir deux jours après cette dernière analyse, je lui demandai ce qui lui était arrivé d'heureux. Elle semblait transformée, souriante et portait la tête haute ». Lucy elle-même précise un peu plus loin : « Hier, au réveil, mon oppression avait disparu, et depuis je me sens bien. » Dans le second on trouve de même : « Après le récit de ces deux séries de faits, elle s'arrête et semble transformée ; son expression maussade, douloureuse a disparu, son regard s'anime ; elle est soulagée, rassérénée. » Il y a bien là une relation de faits, qui n'est entachée d'aucune fiction, pour autant qu'on puisse jamais accorder confiance à un témoignage humain, et qui participe essentiellement à la valeur de vérité de l'ensemble. Ces incontestables trans-figurations attestent que quelque chose d'irrésistible a eu lieu, ou mieux s'est accompli durant la période de travail avec Freud. Si, inscrit somatiquement, ce quelque chose n'est pas en soi immédiatement et clairement déchiffrable, on peut y reconnaître néanmoins l'expression positive d'une ratification, d'un acquiescement, autrement convaincants que toute déclaration aurait pu l'être. Cette ratification somatique est d'autant plus importante qu'elle signe rapidement la fin de la cure, avérant qu'à cet instant quelque chose effectivement s'est dénoué. Il n'est certainement pas insignifiant que dans les deux cas cela se produise dans des circonstances similaires, à savoir immédiatement après la remémoration de deux séries distinctes d'événements, comme si la détente du corps avait été déterminée par l'effet de résonance produit par le choc des deux souvenirs retrouvés.

Il convient donc de n'écarter par principe aucun des aspects paradoxaux de l'entreprise freudienne du compte rendu de cas, et de ne pas se laisser intimider par l'accent mis ces derniers temps sur leur caractère fictionnel. Nous préférons y voir à l'œuvre le spécifique pouvoir de con-figuration de la narrativité tel qu'il a été posé par P. Ricoeur, qui n'épargne, et ne peut épargner, même les relations de faits qui se voudraient purement documentaires.

C'est bien d'abord l'aspect documentaire de ces comptes rendus que nous interrogerons ici, et sous cet angle ils n'ont pas fini de nous poser des questions. Satisfait du soulagement manifesté par ses patientes, intéressé surtout par la confirmation de ce qu'il appelle alors la dissociation du conscient et par celle du bien-fondé de sa méthode pionnière, Freud s'attache principalement dans ses *Analyses critiques* à reconstituer la genèse de la maladie, sans porter d'attention particulière aux déterminations logiques, spécifiques à chaque cas, du déroulement de la cure. Pour en revenir aux incidents déterminants rappelés plus haut, il ne s'interroge pas, par exemple, sur les révélations qu'il faut bien supposer qu'apporte la réunion des deux trains de souvenirs pour que le corps manifeste si spectaculairement une détente, et qu'il était apparemment nécessaire d'attendre pour que quelque chose effectivement se dénoue. Et pas vraiment non plus, au-delà de la notion générale de refoulement, sur les raisons qui empêchaient dans chaque cas particulier cette réunion de se produire. Ce sont ces déterminations logiques que le présent travail tentera d'approcher.

Dans ce but, on a tout d'abord entrepris de restaurer aussi minutieusement que possible, dans chacun des cas dont il sera question, la chronologie de l'ensemble des événements rapportés, afin de localiser avec exactitude la position des deux événements particuliers ramenés par les derniers souvenirs. Puis tenté de mettre en évidence les *déterminations logiques* de leurs relations mutuelles dans le réseau articulé de la totalité des informations collectées par le compte rendu. Il nous fallait, pour cette seconde opération, avoir recours à l'assurance d'une méthode qui, peut-être, nous priverait des raccourcis de l'intuition, mais, du moins, nous permettrait d'éviter les dérives du vagabondage psychologique ou psychanalytique.

## Le modèle narratif de Propp-Greimas

C'est en ce point que l'on peut en revenir à notre ouverture et s'appuyer sur l'observation de Freud concernant les « romans », car c'est dans le cadre de l'analyse structurale du récit que s'inscrira notre tentative. Elle trouvera dans ces limites méthodologiques les outils nécessaires à l'établissement des articulations recherchées, sans que soit exclue, naturel-

lement, l'éventualité d'autres mises en réseau possibles, au moyen d'autres types de logique structurale, qui seraient d'autant plus intéressantes qu'elles poseraient de façon concrète le problème de la coordination de plusieurs niveaux d'articulation du sens, de son feuilletage en quelque sorte.

C'est, sous sa forme la plus élémentaire, le schéma greimassien d'analyse du conte folklorique, directement inspiré, on le sait, du modèle proppien, qui va être notre principal outil de travail :

*manque + épreuve qualifiante + épreuve principale + marque + liquidation du manque*  
schéma qu'on pourrait considérer comme le modèle de toute « crise » et qui portera désormais ici ce nom. L'épreuve principale désigne les vicissitudes affrontées pour aboutir à la liquidation du manque et l'épreuve qualifiante l'inévitable préparation, qu'elle soit volontaire ou non, qui donnera les moyens de traverser avec succès l'épreuve principale.

On sait que, selon la formule extensive, la crise est suivie de l'« épreuve glorifiante » dont on retiendra les principaux éléments :

*assignation d'une tâche difficile + réussite + reconnaissance de la marque*  
puis de :

*réorganisation finale.*

Ce modèle place essentiellement en dehors de la communauté la résolution de la crise à laquelle est confronté un héros solitaire, et situe l'épreuve glorifiante finale au sein de sa communauté. Bien qu'uniquement fondé au départ sur l'analyse des contes, ce schéma de la crise, entendue comme processus achevé et dépassé, possède une certaine universalité, et une subtilité certaine dans la notification, à travers l'épreuve glorifiante et l'articulation trans-séquentielle : *marque + reconnaissance de la marque*, que le « sens » d'une crise ne peut être en fin de compte authentifié, ou mieux : ratifié, que par une instance extérieure au héros lui-même, à savoir, le plus souvent, par sa communauté. Dans la notification, en un mot, que le sens est une dure négociation, et qu'on ne peut être seul à le détenir. On pourra se reporter à l'Appendice pour davantage d'informations sur cette question.

C'est sur cette grille de lecture structurale que la juxtaposition des deux trains de souvenirs dont il a été question produira un reste, extrêmement précis mais non explicité dans le texte freudien, qu'on pourrait tenir, assez vraisemblablement, pour la cause immédiate mais non pleinement consciente, de l'irrésistible trans-figuration des patientes. Il nous aura fallu ce cadre constitutivement limité et codifié de l'analyse sémiotique pour établir ce reste avec toute la rigueur nécessaire.

Ce sont donc ce qu'on pourrait appeler les « points de réalité inaliénables », constitués par les transfigurations observées « en direct » de Lucy et

Katharina, qui ont d'abord retenu notre attention et déterminé ces minutieuses analyses. La méthode acquise, il était pour le moins tentant, malgré l'absence de points de réalité comparables et par conséquent de points d'appui aussi indiscutables, de l'appliquer aux autres comptes rendus freudiens. Aussi outre les deux cas en question, ceux d'Elisabeth von R. et Dora seront-ils abordés. Ecrits à l'époque de la mise en place de la méthode analytique, ces comptes rendus n'interrogent que le matériel actuel de la vie des patientes, avec seulement quelques allusions, dans le cas de Dora, au matériel infantile. C'est bien sur cet aspect actuel, qui informe alors le travail de la cure, que s'appuiera cet essai. En ce qui concerne l'Homme aux rats, la part actuelle fait à peu près jeu égal avec la part infantile depuis la parution du Journal d'une analyse. Mais la structure obsessionnelle du patient qui met toute son énergie à brouiller les repères chronologiques, rendait ce cas tout à fait inabordable. Les précisions matérielles apportées par le travail de P. Mahony nous ont donné les moyens de nous y atteler. Le cas de l'Homme aux loups, exclusivement axé sur l'enfance, a été écarté.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous faut encore établir un dernier point, car cette étude nous a conduit bien au-delà de notre premier projet. Il s'agissait, on vient de l'expliquer, de tenter de cerner la signification des deux phénomènes de transfiguration concernant Lucy et Katharina. Or, quelles que fussent les précautions prises et la rigueur imposée, il était inévitable que le résultat de pareille investigation s'exprime sous les espèces d'une interprétation.

#### Interprétation et réfutabilité.

Si l'on voulait d'une formule résumer l'acte d'interprétation, on pourrait semble-t-il le définir comme celui de poser un lien entre des représentations ou des informations, entre lesquelles ce lien n'a pas jusqu'alors été supposé. C'est en quoi consistent en effet les premières interprétations freudiennes, où ce lien prend souvent lui-même la forme d'une représentation. Dans la mesure où une interprétation possède un caractère d'évidence pour le tiers qui la pose et parfois même, a posteriori, d'agrément de la part de celui auquel elle est proposée, il paraît naturel de s'interroger sur l'absence antérieure de ce lien chez ce dernier. Et de poser qu'il y a bien conscience de quelque chose chez l'un et inconscience chez l'autre. Il est de là assez aisé d'admettre et de comprendre, chez le premier Freud, les concepts de dissociation associative, de représentation inconsciente, bientôt d'un inconscient défini comme ce qui est séparé de la chaîne associative, puis de l'inconscient comme instance. C'est pourquoi, au-delà de toute ac-

tivité clinique ou psychanalytique, la notion d'inconscient paraît d'abord justifiée par une contrainte logique, l'expérience psychanalytique ne portant témoignage que sur le degré de prégnance de l'inconscient en tant qu'instance.

Le problème de toute interprétation, et qui, chaque fois, fait à juste titre débat, est celle du caractère justifié ou arbitraire du lien posé. Poser un lien à l'intérieur d'un ensemble inorganisé de données, c'est à coup sûr introduire maximale-ment du sens, passer en quelque sorte du rien au tout, mais aussi fonder un acte intellectuellement aléatoire. La satisfaction illusoire créée par cette injection massive de sens ne peut alors chercher ses justifications éventuelles qu'en dehors ou loin des données en question. Poser un lien à l'intérieur d'une structure organisée, c'est bien évidemment introduire moins de sens, mais aussi se donner les moyens d'apprécier si le lien en question découvre un principe d'organisation plus fin et plus pertinent que son absence, ou si au contraire ce lien est en contradiction totale avec cette structure. Ainsi donc, l'impossibilité d'épreuves réitérables, qui, dans le cadre des sciences exactes, donnent les moyens de vérification d'une hypothèse, ne nous semble pas un obstacle rédhibitoire à fonder le caractère « réfutable » d'une interprétation, dans la mesure où ce caractère de réfutabilité apparaît d'autant plus grand que l'interprétation intervient dans une structure plus richement organisée. Voilà ce qui nous autorise, dans le cadre de ce travail, à parler de résultat. Voilà pourquoi, encore une fois, il nous a semblé absolument nécessaire de nous placer dans les limites du cadre bien spécifié d'une méthode (la sémantique structurale), et heureux que Freud lui-même, nous avons commencé là-dessus, nous le suggère tout naturellement.

Représentations inconscientes, idiotopes.

En fait, la nécessité de comprendre ce qui a fait obstacle à la juxtaposition des deux souvenirs dans les cas Lucy et Katharina, ainsi que les contraintes logiques que nous aura permises de préciser l'analyse sémiotique, nous engageront à dépasser quelque peu la dichotomie représentation consciente / inconsciente contemporaine des Etudes sur l'hystérie. La méthode sémiotique nous sera de nouveau sur ce point d'une grande aide.

A. J. Greimas insiste en effet sur la notion d'*isotopie* comme garant de l'unité du message d'un texte, « indiscutablement saisi comme un tout de signification », en quoi se résume ultimement pourrait-on dire ce singulier pouvoir de configuration de la narrativité auquel il a déjà été fait allusion. Pour lui un récit apparaît ainsi comme une hiérarchie d'isotopies, subsumée

par une isotopie dominante. C'est d'ailleurs à l'établissement de cette dernière que servent, essentiellement, les principes d'analyse de la sémiotique de l'action<sup>1</sup>. On pourra se reporter à l'Appendice pour quelques précisions sur la notion d'isotopie.

Dans cet ordre d'idées, l'étude des comptes rendus freudiens nous engagera, de notre côté, à poser avec netteté la notion d'*idiotopie*, territoire sémiotique particulier, lieu axiologiquement polarisé, ensemble coordonné et cohérent de représentations à partir duquel, précisément, peut être extrait le matériel qui permet d'établir une isotopie. On vérifiera ici-même que des idiotopes fortement antagonistes peuvent, comme on peut s'y attendre, coexister chez une même personne, et surtout, essentiellement, s'ignorer. Le terme idiotopie est donc là pour délimiter abstraitement, dans un texte ou une situation donnés (ou chez un sujet du moment qu'il s'exprime), tout ensemble ou zone de charges axiologiques possédant une certaine cohérence et une certaine homogénéité dans l'ordre des représentations. Mais naturellement d'un idiotopie à l'autre, et c'est tout là l'intérêt de la notion, il peut y avoir des incohérences notoires.

L'analyse des deux premiers textes ici en question nous donnera précisément la possibilité, au-delà de l'idiotopie freudien de cette époque (sa conception encore naïve, par certains aspects, de l'étiologie sexuelle des névroses), de circonscrire et d'isoler chez les patientes de Freud, en nous appuyant sur les notations de son extraordinaire génie clinique, un petit nombre d'idiotopes. C'est une idée banale que chacun est multiple, et qui se nourrit de son imprécision. Pourtant, ici, grâce au caractère extrêmement limité et concret des situations en cause, on verra se dessiner avec une relative netteté les aspects polytopiques de la structure des systèmes de représentation individuels. En première approximation l'hypothèse de travail sera la suivante : si plusieurs idiotopes existent en permanence chez un individu donné, à chaque instant un seul idiotopie est actif; c'est ce qui préserve une vision cohérente de la réalité. Si la situation change, un autre idiotopie peut éventuellement être sollicité. Un des bénéfices de ce point de vue polytopique est qu'il donne, on s'en doute, une certaine prise sur la plasticité inhérente au psychisme humain. Les situations de crise sont alors caractérisées par le fait que les circonstances extérieures requièrent accidentellement l'activation concurrente de plusieurs idiotopes. Cette multi-activation ferait alors obstacle à toute possibilité de repérage, et serait ainsi à l'origine de la souffrance psychique. Pour faire bref, mais nous y reviendrons plus longuement dans la conclusion, l'articulation avec la première

---

<sup>1</sup> Cf. par exemple, A.J. GREIMAS, *Maupassant, la sémiotique du texte. Exercices pratiques*, Paris, Editions du Seuil, 1976.

topique freudienne se fera autour du parallélisme d'oppositions : conscient / préconscient, idiotope actif / idiotopes inactifs.

Soulignons d'autre part, et cela nous guidera souvent, que les délimitations idiotopiques, comme le suggérait indirectement le travail de Greimas et le confirme régulièrement la pratique analytique, se trouveront étroitement articulées à l'explicitation, dans chaque cas particulier, de certaines caractéristiques idiolectales (mais qui, parfois, peuvent n'être que reflétées par un comportement), toute parole actualisée par un sujet donné marquant nécessairement d'une empreinte idiolectale la virtualité dialectale de toute langue. Plus précisément on observera que tout idiotope se manifeste (mais pas uniquement) par un idiolecte et que des idiotopes distincts ont tendance à se manifester, chez un individu donné, par des idiolectes distincts.

Cet essai posera un petit problème d'exposition. L'histoire de chacune des patientes, on l'a annoncé, sera minutieusement restituée dans son ensemble, et permettra donc une lecture autonome de ce livre, qui ne dispensera pas, si besoin est, le lecteur de recourir aux textes originaux, opération relativement aisée en ce qui concerne les trois premiers d'entre eux qui sont brefs. Mais la restitution des faits ne peut être rigoureusement fondée sans un examen des repères chronologiques, et celui-ci ne peut logiquement que précéder cette restitution. Or cet examen nécessitera lui-même, inévitablement, l'introduction anticipée et encore peu compréhensible de quelques éléments isolés du cas. On se voit donc contraint d'espérer que la curiosité du lecteur y trouvera à s'aiguiser, ou de l'engager, s'il ne parvient pas à brider son agacement, à sauter ces préalables sans remords.

## Chapitre I

### Le cas Miss Lucy R.

La transfiguration finale de Lucy, on l'a rappelé dans l'introduction, suit immédiatement la remémoration de deux événements, à savoir : « le déjeuner avec le chef comptable » et « la visite de la dame qui a embrassé les enfants ». Si l'on suit le texte freudien, ces événements ne font que confirmer l'idée selon laquelle Lucy dû, à un certain moment, renoncer aux espoirs amoureux qu'elle nourrissait à l'égard de son patron. Or cette idée était acquise dès le début de la cure, dès la première et incisive interprétation de Freud qui a été totalement acceptée par Lucy. Seules les circonstances de cette renonciation ont été précisées. Si donc un travail s'est effectué durant la cure, qui a abouti à la transfiguration de Lucy, ce n'est pas au niveau de cette interprétation qu'il faut le rechercher, puisque à ce niveau on en reste au point de départ<sup>2</sup>. Freud, néanmoins, semble satisfait. Dans l'Analyse critique, il ré explique le mécanisme du refoulement de la représentation incompatible (ici, les sentiments de Lucy à l'égard de son patron) et la conversion somatique. Il parle de moment traumatisant (la visite de la dame) et de facteurs auxiliaires (le déjeuner avec le chef comptable, l'entremets brûlé). Si ces précisions éclairent effectivement la genèse du malaise hystérique, elles n'expliquent pas le cheminement de la cure. Ce dernier point de vue impose deux questions précises et liées : qu'apportent les deux nouveaux souvenirs, qu'il fallait apparemment atteindre pour que quelque chose se dénoue, et pourquoi ce dénouement ne pouvait-il se produire auparavant ?

Il y a un point notable, nettement lié aux deux questions précédentes. Lucy accepte immédiatement et sans réserve la liminaire interprétation freudienne : « *Vous êtes amoureuse de votre patron, le directeur* ». Par là même, elle est très logiquement incitée à se remémorer les circonstances de son renoncement, à savoir : « *Mais après avoir constaté ... que, contre son attente et son désir, aucun autre échange confiant d'idées n'avait eu lieu, elle décida de n'y plus penser* ». Or il se découvrira qu'il ne s'agit là que d'une vague rationalisation et que l'essentiel est ailleurs, dans l'épisode de « la visite de la dame » dont le souvenir ne reviendra que pour signer la fin

---

<sup>2</sup> Avec un léger écart qu'il faut souligner cependant (les deux nouveaux souvenirs), car il installe ce qu'on pourrait désigner, dans un contexte plus développé, comme la spirale de la cure analytique.

de la cure. Pourquoi donc, sollicitées si naturellement dès le début de la cure, et dès lors qu'elle a admis qu'il s'agit d' « *une inclination sans espoir* », ces circonstances exactes qui ne datent pourtant que de quelques mois, lui seront-elles dérobées si longtemps, (neuf semaines exactement) ?

### Repères chronologiques

Trois moments forts, restitués par l'anamnèse, sont clairement articulés chronologiquement. L'épisode de l'entremets brûlé se produit deux mois avant le début de la cure, et il a été précédé de deux mois par celui du déjeuner avec le comptable. Enfin, la visite de la dame a eu lieu plusieurs mois auparavant. D'autre part, la mort de la femme du patron, mère des deux fillettes dont s'occupe Lucy, s'est produite « *des années* » plus tôt.

Les troubles suscités par la brouille entre Lucy et le personnel de la maison (l'intendante, la cuisinière et la Française) atteignent leur sommet au moment où Lucy se plaint auprès de son patron des intrigues que les trois femmes auraient menées contre elle. Ne trouvant pas auprès de lui l'appui espéré, elle offre sa démission. Le patron lui suggère de réfléchir pendant quinze jours. L'épisode de l'entremets brûlé se produit explicitement durant ce laps de temps, ce qui situe cette discussion avec le patron entre le déjeuner avec le chef comptable et l'épisode de l'entremets brûlé.

Il est plus malaisé de situer le début de la brouille avec exactitude. Il n'est pas précisé qu'elle a été déclenchée par un événement particulier, mais, selon Lucy, par le fait que les autres membres du personnel semblaient penser « *qu'elle se croyait trop* ». Et ceci, cependant, alors que depuis des années elle entretenait avec eux de bonnes relations. L'atmosphère semble s'être alourdie progressivement sans que les partenaires s'en rendent bien compte, et très probablement il aura fallu davantage qu'une période approximative d'un mois et demi (celle qui sépare le déjeuner avec le comptable de l'entrevue avec le patron) pour que la brouille se développe au point d'éclater si ouvertement. De sorte qu'on peut presque assurément situer le « début » de la brouille avant le déjeuner avec le chef comptable. Nous reviendrons sur ce point encore hypothétique.

Pour colorer un peu les faits, on peut encore préciser que l'analyse de Lucy R. a débuté, selon Freud, vers la fin 1892, qu'elle a duré neuf semaines et s'est achevée peu après les fêtes de Noël. Voilà qui fixe le début de la cure au commencement du mois de novembre, l'entremets brûlé vers le début septembre et le déjeuner avec le chef comptable vers le début juillet. La brouille avec les domestiques aurait donc augmenté d'intensité durant les mois d'été.

Histoire de Lucy R., 30 ans.

Lucy est une jeune anglaise qui a été engagée comme gouvernante, dans la banlieue de Vienne, chez une parente éloignée de sa mère, épouse d'un riche industriel, pour s'occuper de leurs deux fillettes. Au bout de quelque temps, cette femme meurt d'une grave maladie. A son lit de mort Lucy lui promet de se consacrer aux petites de toute son âme, de ne pas les abandonner et de leur tenir lieu de mère.

Durant plusieurs années, Lucy remplit tranquillement ses devoirs, quand, un jour, le veuf, un homme sérieux, accablé de travail et qui s'est toujours montré très réservé à son égard, a avec elle un long entretien sur l'éducation des enfants. Il se montre plus cordial et plus aimable que d'habitude, lui dit combien il compte sur elle pour les soins à donner à ses enfants privés de mère et la regarde en même temps d'une certaine façon. Elle se plaît alors à nourrir l'espoir joyeux de semblables échanges confiants d'idées.

Un peu plus tard une dame, venue en visite, embrasse en partant les enfants sur la bouche. Le père se contraint à ne rien dire à la dame, mais après son départ attrape violemment la malheureuse gouvernante. Il lui déclare qu'elle sera responsable si quelqu'un embrasse les petites sur la bouche, qu'elle se doit de ne pas le supporter et qu'elle manque à ses devoirs en le tolérant. Si cela devait se reproduire, il confierait à quelqu'un d'autre l'éducation de ses enfants. Cette scène anéantit ses espoirs d'un entretien amical pareil au premier.

Des mois plus tard, le chef comptable, un vieux monsieur, grand habitué de la maison, qui aime les enfants comme s'ils étaient ses propres neveux, est invité à déjeuner par le patron. A la fin du repas, alors que les messieurs sont déjà en train de fumer le cigare, les enfants quittent la table et disent au revoir. Le chef comptable veut les embrasser. Le patron se lève brusquement et lui crie : « N'embrassez pas les enfants ». Cela donne à Lucy un coup au cœur : « A cause des baisers aux enfants, il ne voulait jamais qu'on les embrassât ».

L'atmosphère, à la maison, semble bientôt s'alourdir. L'intendante, la cuisinière et la Française semblent penser qu'elle se croit trop et ont raconté au grand-père toutes sortes de choses sur son compte. Lucy se plaint alors à son patron, ne trouve pas l'appui escompté et propose sa démission. L'industriel lui demande très amicalement de bien réfléchir et de lui donner sa décision dans une quinzaine de jours. Lucy hésite entre retourner à Glasgow chez sa mère, une femme peut-être un peu trop malade, et rester

auprès de ces chères enfants. Deux jours avant son anniversaire, alors qu'elle joue avec les deux fillettes à faire la cuisine, on lui apporte une lettre qui d'après le timbre et l'écriture vient de sa mère. Les enfants, en jouant, se jettent sur elle, lui arrachent la lettre des mains en criant : « Non, tu ne la liras pas maintenant, c'est sûrement une lettre pour ton anniversaire, nous allons la mettre de côté ». Tandis que les enfants s'amuse autour d'elle, voilà qu'une intense odeur de brûlé se répand tout à coup. Les enfants avaient planté là l'entremets qu'elles faisaient cuire, et il brûlait. Touchée de voir combien les enfants se montrent affectueuses à son égard, Lucy renonce finalement à quitter la maison.

Elle se sent pourtant maussade, fatiguée, d'humeur morose alors que d'habitude, elle est toujours gaie. De plus, elle a perdu l'odorat et est poursuivie par une odeur de brûlé. Un médecin qu'elle consulte pour une rhinite purulente et qui ne peut attribuer les autres symptômes à une affection locale, l'adresse bientôt à Freud. Et c'est là, bien évidemment, que débute le compte-rendu de la cure.

### Scholie

On a rassemblé ici toutes les informations données durant la cure. Elles ont été rétablies dans leur ordre chronologique, en restant au plus près du texte de Freud. Le parti pris naturel a été d'exclure toutes les interprétations rétrospectives de Freud durant la cure et de ne conserver que le point de vue prospectif de Lucy autant qu'il apparaît dans le compte rendu, même sous une apparence désarticulée.

Une tentative de ce genre est clairement limitée par le fait que les interventions de Freud, même si on tente de les effacer, ont indubitablement influencé le cours de l'anamnèse et la sélection des souvenirs de Lucy. Mais tout récit, même purement documentaire, est, en tant qu'œuvre ayant son autonomie, d'abord organisé par les limites qui le constituent en le découpant dans le tissu de toutes les représentations possibles. Et nous touchons ici au bord du cadre, qui est, disons pour simplifier, le dialogue à intention thérapeutique. Ainsi cette limite, parce qu'inhérente à toute entreprise de compte-rendu, n'est-elle qu'apparente et non spécifique.

Cette tentative se heurte en revanche à une difficulté d'apparence plus grande encore et qui est liée à la découverte freudienne de l'inconscient. La toute première interprétation de Freud, au début de la cure, alors que n'ont été évoqués que l'incident du gâteau brûlé et l'atmosphère de brouille avec le personnel de la maison, est brutale : « – *Je soupçonne plutôt que vous êtes amoureuse de votre patron, le directeur, peut-être sans vous en rendre*

*compte vous-même* ». On connaît la réponse de Lucy : « – *Oui, je crois bien que c'est ça* ». « – *Je l'ignorais ou plutôt je ne voulais pas le savoir* ». Une note de Freud souligne « *cet état singulier où le sujet sait tout sans le savoir* », un commentaire précise la notion de refoulement intentionnel. Or cet acquiescement initial de Lucy, même sur ce mode ambivalent, va colorer tout le récit ultérieur de la première conversation avec le patron, donnant un sens à « *un certain regard* » et à son attente de semblables entretiens. L'idée de refoulement acceptée par elle dès le début du compte rendu, il faut bien reconnaître qu'il n'y a guère moyen de distinguer les aspects prospectifs et rétrospectifs. Nous nous en sommes donc tenus volontairement aux aspects les plus factuels ou de la tonalité la plus neutre (« Il la regarde en même temps d'une certaine façon. Elle se plut à nourrir l'espoir joyeux d'un autre échange confiant d'idées. ») N'avoir pas gardé la tonalité euphorique (amoureuse) imposée par l'interprétation freudienne, cela modifie-t-il l'intrigue ? On le constatera bientôt, la difficulté n'est là encore qu'apparente.

#### Analyse structurale de l'histoire de Lucy

De l'histoire reconstituée de Lucy, on peut dégager nettement d'abord le récit d'une déception, puis celui d'une délibération occasionnée par une brouille et couronnée par une certaine décision. Une articulation convaincante entre ces deux parties est avancée par Freud : la déception a éveillé une susceptibilité qui a déclenché la brouille. S'intercale un épisode plus énigmatique : le déjeuner avec le chef comptable.

Le récit qui aboutit à la déception est marqué par trois temps : le long entretien du patron avec Lucy, un certain regard de sa part qui détermine chez elle une attente joyeuse et enfin, à l'occasion de la visite de la dame, l'attitude injuste du patron qui la fait renoncer à cette attente. Le récit pourrait s'arrêter là, par l'anéantissement de « l'objet » apparemment convoité<sup>3</sup>.

La plainte de Lucy au patron à l'égard du personnel est au cœur de l'épreuve suscitée par la brouille (l'« épreuve principale ») et l'épisode de l'entremets brûlé en est une péripétie qu'il faudra comprendre et situer. Cette épreuve a une conclusion : la sauvegarde de l'emploi, qui achève la séquence de la « crise » et en détermine l'axe prépondérant selon la sémiotique de l'action : Lucy va-t-elle ou non, doit-elle ou non garder son emploi. Le « sens » de la crise une fois établi, on ne peut qu'être frappé du fait que, dès la visite de la dame, le patron menace explicitement Lucy de la

---

<sup>3</sup> Et sur ce modèle d'une déception sans retour, être le sujet de ce qui pourrait être alors une nouvelle.

priver de son emploi, et que celle-ci ne l'entend pas le moins du monde. Cette menace, en effet, ne lui revient en mémoire qu'au tout dernier moment de la cure, juste avant la transfiguration. Ainsi, la menace sur l'emploi a-t-elle été refoulée avec le reste de la constellation psychique à tonalité amoureuse.

La brouille apparaît alors comme un double effet du retour du refoulé. Refoulement de son amour pour son patron si l'on suit l'interprétation radicale de Freud, et refoulement de la menace sur son emploi si l'on s'en remet à l'analyse structurale. Voilà pourquoi, comme il a été indiqué plus haut, la tonalité amoureuse, imposée par Freud dans le compte rendu, est sans grande conséquence au niveau de l'organisation de l'intrigue, puisque le récit préliminaire contient effectivement un trait du manque (menace sur l'emploi de Lucy) qui est compensé à la fin de la crise par un trait positif (sauvegarde de son emploi).

Ce double aspect du retour du refoulé renforce une des conséquences de l'interprétation freudienne selon laquelle la brouille a été déterminée par la déception de Lucy, à savoir que cette brouille a été déclenchée par les remontrances (et la menace) du directeur, et donc que la crise a « débuté » des mois avant le déjeuner avec le chef comptable, même si l'on peut dire que Lucy n'en est pas consciente. C'est sur cette considération chronologique que nous nous appuyerons désormais. Dans cette perspective, l'épisode du déjeuner avec le chef comptable se trouve annexé à la crise et situé en position d'« épreuve qualifiante », avec pour conséquence apparente immédiate un « coup au cœur ». Le court et serré interrogatoire de Freud à ce sujet laisse une impression confuse. Cependant le dernier échange (« – *Mais c'était bien à cause de sa violence?* » « – *Oui, à cause des baisers aux enfants, il ne voulait jamais qu'on les embrassât.* ») indique nettement que c'est en sa qualité de gouvernante, attentive au besoin d'affection des enfants, qu'elle se sent concernée par cet incident. Lucy est donc ici requalifiée dans sa mission de nurse, avant l'affrontement du « combat » qui est au cœur de l'épreuve principale : manœuvre des membres du personnel, entrevue de Lucy avec son patron. Plus tard, après qu'elle a proposé sa démission, la manifestation d'affection des enfants à son égard au cours de l'incident de l'entremets brûlé fait office, au moment le plus intense de l'épreuve principale, d'intervention de l'« objet magique » qui matérialise l'effet de sa re-qualification en tant que nurse. L'odeur de brûlé la marquera au passage.

De nouveau, ici, la décision de rester étant prise et (tacitement ou explicitement) acceptée par le patron, les tribulations de Lucy pourraient prendre fin. Mais quelque chose insiste, irrésolu, et fait symptôme, ouvrant ainsi le récit d'une troisième épreuve, l'épreuve de la cure proprement dite. La

transfiguration de Lucy atteste de la liquidation du symptôme et de la réussite de cette épreuve, à partir desquelles s'instaure une sorte de nouvel ordre de liberté en ce qui concerne le rapport au désir. (« *Certainement je l'aime... On est libre de penser et de sentir ce que l'on veut.* ») Quatre mois plus tard, une rencontre de hasard permet à Freud de constater que Lucy est toujours gaie et continue à se bien porter, et de nous confirmer que cette liberté nouvellement acquise n'est pas un effet éphémère, mais durable et consolidé de la cure. Cette toute dernière notation achève le récit freudien, avec une sorte de naturel, sur cette « réorganisation finale » prévue par le schéma greimassien de la crise.

### Analyse idiotopique du cas Lucy

En ce point, les deux questions préliminaires — qui concernent en effet le déroulement (et le récit) de la cure proprement dite, c'est à dire la troisième épreuve — restent entières. Quelle « révélation » la réunion des deux derniers souvenirs a-t-elle déterminée et pourquoi cette révélation ne s'est-elle pas produite auparavant ?

Rapprochons tout d'abord les deux séquences remémorées, dans leur ordre chronologique :

a) Une dame, en visite, embrasse les enfants sur la bouche. Le patron se contient devant elle, mais, après son départ, réprimande violemment Lucy et menace de lui retirer son emploi si cela se reproduisait.

b) Un invité, le chef comptable, vieux monsieur qui aime les enfants comme s'ils étaient ses propres neveux et qui vient souvent déjeuner, veut les embrasser avant leur départ. Le patron se lève brusquement et lui crie : « *N'embrassez pas les enfants* ».

Le parallélisme entre les deux scènes est patent. Et même si Lucy ne semble pas s'en rendre compte, se trouvent actualisées dans la seconde, encore que partiellement, les conditions de la menace de renvoi formulée dans la première. Mais qu'est-ce qui, ici, frappe le plus fortement la jeune femme ? Elle le précise nettement dans ses réponses à l'interrogatoire de Freud concernant le second événement : « *Ce n'était pas bien de rudoyer de cette façon le vieil homme* ». Et parmi les multiples statuts du chef comptable, c'est sur celui d'invité qu'elle met l'accent : « *... et de plus, invité.* » ; dans le texte allemand : « *...und noch dazu Gast ist.* » Ainsi malgré la similitude de leur statut d'invités, les traitements de la dame et du chef comptable sont significativement différents. Si le patron n'a pas la même retenue avec ce dernier, qu'en conclure sinon que lui, le patron, ne le voit pas du tout comme un invité, ni même comme un grand habitué ami de la

maison, et encore moins comme un « oncle » des enfants, mais comme un simple employé, une personne dans sa dépendance. Lucy a été traitée de la même façon. Une conséquence s'impose de cette sorte de syllogisme posé par la juxtaposition des deux réminiscences : pour le patron, Lucy n'est avant tout qu'une employée. Voilà précisément, selon notre analyse, la révélation à laquelle Lucy a indirectement accès à la fin de la cure, alors qu'auparavant elle se contentait de ne voir dans son comportement que l'expression d'un simple trait de caractère : son excessive susceptibilité prophylactique en ce qui concerne les baisers aux enfants. Voilà bien, inéluctable produit de la juxtaposition des deux souvenirs, le *reste* dont il a été question dans l'introduction<sup>4</sup>.

Il est un fait de se savoir une employée, ce que Lucy reconnaît pleinement dès le début de la cure. Et un autre de découvrir que l'industriel ne la considère que sous ce rapport (en dépit du lien de parenté et des longues années de service), même si l'on admet, en suivant Freud, qu'elle a déjà renoncé à l'idée qu'il puisse l'aimer. C'est cette découverte qui, selon nous, fonde la transfiguration de Lucy. En ayant accès à la nature des sentiments de son patron, même si ceux-ci ne répondent pas à son attente, elle atteint à la liberté de son désir propre : « *Certainement je l'aime.* »

De quel genre d'accès s'agit-il exactement ? Il n'est pas clair qu'il s'agisse d'une prise de conscience au sens plein du terme. Il n'est aucunement question explicitement de cela dans le texte freudien. Tout au plus peut-on y voir une allusion à travers la reconnaissance par Lucy, après la transfiguration, de sa susceptibilité envers le personnel. Il s'agirait plutôt d'une révélation indirecte seulement « comprise » par le corps, manifestant le contrecoup (l'oppression physique a disparu) du coup reçu (au cœur) lors de l'incident de la scène avec le chef comptable.

Quoi qu'il en soit, s'il y a véritablement révélation, c'est qu'auparavant quelque chose y faisait obstacle, que la cure a pu lever, mais qui n'est pas, bien évidemment, explicité dans le compte rendu de Freud, puisqu'il s'en tient à son explication initiale, à savoir le renoncement amoureux. C'est ce qu'il s'agit maintenant de comprendre. Cette cécité à reconnaître que son patron ne voit essentiellement en elle qu'une employée est nécessairement liée à la surdité qu'elle manifeste en ce qui concerne la menace de perdre son emploi. Il faut donc en chercher les raisons dès avant la visite de la dame.

Sur cette période, il y a peu d'éléments : la promesse faite à la mère des deux enfants, parente éloignée de la mère de Lucy, ainsi que le long entretien avec le patron après des années passées tranquillement et sans grand

---

<sup>4</sup> Cf. page 8.

contact avec lui. Le long entretien a ouvert la crise. La promesse à la mère a été rudement interprétée par Freud. (« *Vous devez nourrir l'espoir de prendre vraiment la place de la mère.* ») Le seul point qui n'a pas encore été relevé est l'indication, ténue, que la mère de Lucy est une parente éloignée de la mère des enfants. Lucy n'est donc pas entrée dans la maison comme une employée ordinaire, elle a été parrainée ou mieux, pourrait-on dire, « marrainée » par la mère des fillettes (ce que, par ailleurs, le patron a peut-être oublié).

D'autre part, le récit qu'elle donne du déjeuner avec le chef comptable le présente en « *vieux monsieur qui aime les enfants comme s'ils étaient ses propres neveux*<sup>5</sup> ». Cela ne révèle-t-il pas chez elle une certaine propension, saisie dans sa dimension idiolectale, à identifier amour pour les enfants et place dans la famille. Ne règne-t-il pas à ce sujet, dans son esprit, une certaine confusion. Son comportement avec les fillettes le confirmerait assez : c'est sans retenue qu'elle semble jouer avec elles, davantage comme une grande sœur que comme une gouvernante ou une mère qui n'oublierait probablement pas l'entremets sur le feu ou du moins n'en incriminerait pas les enfants en se déchargeant de ses responsabilités comme elle paraît le faire : « *Je jouais avec elles à faire la cuisine...* » ; « *Les enfants avaient planté là l'entremets... et il brûlait.* » On peut d'ailleurs réellement se demander si le long entretien à l'initiative du patron « sur<sup>6</sup> » l'éducation des enfants n'a pas été suscité en partie par ce genre de comportement. Quoiqu'il en soit, son « marrainage » et la nature de son amour pour les fillettes délimitent, dans le langage de cette propension, la place et le statut de *Fille de la maison*.

C'est de ce point de vue particulier, qu'on a défini dans l'introduction en tant qu'*idiotope*, que Lucy entend ou n'entend pas un certain nombre de choses; c'est sur le fond de ce statut privilégié dans la maison et vécu de façon latente par Lucy que tel ou tel événement fait sens. Cet idiotope de la *Fille de la maison* est ce quelque chose qui faisait obstruction, on verra plus loin selon quel processus, et que le travail de l'analyse a pu lever. Il dessine en filigrane la figure de l'« opposant », du « traître » (selon l'analyse structurale) dont la présente révélation, ainsi que la transfiguration de Lucy du moment qu'elle est reconnue par Freud, situerait décidément la cure du côté de « l'épreuve glorifiante » selon le schéma proppien du conte merveilleux, tel qu'il a été revu par Greimas.

---

<sup>5</sup> Etonnante formulation de la traduction française car les enfants en question sont des fillettes ; « der die Kinder liebt wie eigene Enkel », dans le texte original ; « fond of the children as though they were his own grandchildren », plus fidèlement dans la Standard Edition.

<sup>6</sup> Le mot « Erfordernisse » du texte allemand est plus contraignant que le « sur » de la traduction française ; « on the lines along which children should be brought up », dans la Standard Edition.

Que cette figure ait fait obstacle jusqu'au tout dernier moment de la cure, jusqu'à la pénultième séance où, précisément, les deux souvenirs en question ont été retrouvés, le début de cette même séance en porte témoignage : elle raconte qu'à la Noël, elle a reçu de nombreux cadeaux des deux messieurs et même des domestiques comme si tous s'étaient efforcés de se réconcilier avec elle et d'effacer le souvenir des conflits récents. Elle termine ce récit par une remarque sibylline selon laquelle « *Cet étalage de bienveillance ne l'a pas impressionnée.* » Comment comprendre cette formule en effet, sinon comme une dernière manifestation de la *Fille de la maison* non reconnue par le patron qui, en dernier lieu, a accueilli son offre de démission avec trop d'équanimité. D'autre part, la présence d'un tel idiotope éclaire d'un jour particulier la susceptibilité envers les domestiques, et fait du refoulement de la menace sur son emploi non plus un simple épiphénomène du refoulement de l'amour déçu, dû par exemple à la simultanéité des deux événements, mais un processus au moins aussi important. Elle jette une sorte de suspicion sur la rapidité avec laquelle Lucy a accepté l'interprétation freudienne, et offre quelques éclaircissements sur le manque d'effet, reconnu et déploré par Freud, de cette interprétation, nous reviendrons sur ce point. Enfin, si l'on veut bien reconnaître dans la promesse de « *leur tenir lieu de maman* », la formule convenue, selon une certaine littérature de l'époque, de la fille aînée sur le lit de mort de la mère, il faudrait faire remonter dès avant cette mort l'établissement de cet idiotope. On peut supposer qu'il s'est construit, loin de la fumée des cigares, à partir d'une certaine intimité entre Lucy et la mère des fillettes, du fait de leur lien de parenté et de l'accaparement professionnel du directeur.

Ainsi au-delà de l'idiotope manifeste de l'*Employée*, se profilerait l'idiotope latent de la *Fille de la maison*. Tiendrions-nous ici des réponses aux deux questions préliminaires ? Nous avons déterminé la nature de la révélation apportée par la juxtaposition des deux souvenirs retrouvés (le patron n'a jamais vu en Lucy qu'une employée) et isolé à partir de là l'idiotope de la *Fille de la maison*. On est maintenant davantage en mesure de comprendre pourquoi cette juxtaposition et donc cette révélation étaient impossible auparavant. Chacun des deux souvenirs en effet était confiné dans un idiotope distinct et sans point de contact : l'incident de la visiteuse est enfermé dans l'idiotope de la *Fille de la maison* qui domine jusqu'aux premiers temps de la brouille ; l'incident du chef comptable est enfermé dans celui de l'*Employée* qui devient dominant durant le développement de la brouille, du fait probablement de la pression du principe de réalité. Dans les deux situations, la domination idiotopique d'un pôle sur l'autre semble assez peu prononcée. C'est ce qui rend, selon nous, le cas Lucy particulièrement exemplaire dans sa banalité et, probablement, sa résolution si ra-

pide. Après l'incident de l'entremets brûlé, Lucy ayant assuré son avenir professionnel et l'*Employée* ayant assis sa domination, la *Fille de la maison* insiste en quelque sorte pour se faire reconnaître, et l'odeur de brûlé fera symptôme. Le travail de la cure permet, à travers l'association libre et les effets du transfert, la création d'un nouvel idiotope qui, subsumant les deux autres, autorise la lecture (ou la traduction) sur un fond homogène des deux souvenirs et produit la « révélation ».

### Quelques remarques

Si l'on accepte une lecture sur fond idiotopique, on peut relever les points suivants :

a) On assisterait donc à la promotion d'un nouvel idiotope et à l'élimination de l'idiotope latent de la *Fille de la maison*.

b) En présence de l'idiotope de la *Fille de la maison*, l'interprétation de Freud prend une intensité particulière, car il s'agit alors d'un fantasme de nature nettement œdipienne. Rien que de banal à cela, sans doute, la position de jeune gouvernante, aujourd'hui de jeune fille au pair, y étant naturellement vulnérable. Certains aspects de la situation de Lucy (la disparition de la mère des enfants, la promesse qu'elle lui a faite, le « marrainage ») le rendent, on l'a vu, beaucoup plus prégnant. Il n'est pas sans intérêt de souligner que ce caractère œdipien du fantasme pose une transgression au départ du petit drame et renforce ainsi le parallélisme avec la structure proppienne du conte. D'autre part l'indifférence du patron ouvre bel et bien la possibilité d'une castration symboligène dont le présent travail dessine en quelque sorte le parcours tumultueux.

c) La brièveté de la cure et sa résolution qui ne fait appel qu'à des événements actuels posent la question de savoir s'il s'agit d'un cas relevant de la psychanalyse ou de quelque chose de plus banal. Il semble que l'on peut voir à l'œuvre ici deux niveaux de processus psychique. Disons un profond et de niveau psychanalytique comme l'atteste la réalité du fantasme œdipien et du refoulement, je ne m'attarderai pas sur ce point. Un autre plus superficiel et banal que l'on pourrait décrire schématiquement suivant les grandes lignes suivantes. Après l'incident du déjeuner avec le chef comptable, si Lucy n'avait pas été sollicitée par les complications de la brouille mais avait été dans un état d'esprit plus « neutre », elle aurait pu être en mesure, à travers l'effet de malaise ressenti, d'analyser sa situation au sein du système familial, de « débusquer » l'idiotope de la *Fille de la maison* et de l'abandonner. Les effets de la brouille, les nécessités de sa situation professionnelle ont interféré et retardé la « prise de conscience ». On pourrait

appeler ce niveau banal : prise de conscience différée pour cause d'intercurrence.

Il convient d'autant plus de souligner l'absurdité, dans notre cas, de l'hypothèse selon laquelle la brouille aurait pu ne pas se produire, que c'est la *Fille de la maison*, aliénée dans la fascination œdipienne, qui l'a provoquée indirectement, et que c'est bien là que se coordonnent le processus banal de prise de conscience différée et le processus de niveau psychanalytique.

d) au-delà encore de ce dernier point, la question cruciale qui se pose dès lors est naturellement celle de l'articulation des différents idiotopes. Il s'agit certainement d'une question extrêmement difficile qui met en jeu des niveaux logiques et topologiques et qui, bien entendu, n'est, ici, qu'entrouverte. Il convient toutefois de faire ressortir la place déterminante à ce point de vue de l'épreuve qualifiante, c'est à dire ici de la scène du déjeuner avec le chef comptable. Elle marque, on l'a vu, une (re)qualification de Lucy en tant que gouvernante responsable des enfants et donc de l'*Employée*, mais elle contient aussi de façon latente la disqualification de la *Fille de la maison* (le patron ne la tient que pour une employée). A cet égard, l'expression « *à cause des baisers aux enfants* » joue, dans le compte rendu, le rôle de terme connecteur entre ces deux niveaux, puisqu'elle parle de ses préoccupations de nurse et que d'autre part, elle restitue le lien entre la scène du déjeuner avec le chef comptable et celle de la visite de la dame qui va permettre la remémoration de cette dernière et déterminer le sentiment de libération. Ce terme connecteur, apparu durant la cure, repère le contact forcé et refusé qui a eu lieu entre les deux idiotopes incompatibles lors de la scène du déjeuner avec le chef comptable et provoqué le « *coup au cœur* ».

e) On peut préciser ici que le schéma extensif de la crise selon W. Propp comprend une étape entre « manque » et « épreuve qualifiante », définie comme « mandement ». Elle n'est pas toujours actualisée dans un conte, et A. J. Greimas la catégorise sous l'espèce du « contrat ». Ce contrat lie l'actant héros à l'actant « destinataire » qui s'incarne le plus souvent dans la figure canonique du représentant de la communauté à laquelle appartient ledit héros. Le destinataire explicite à travers le contrat la nature de l'épreuve principale, et par conséquent possède le pouvoir d'attribuer l'action et de lui donner un sens. L'absence de contrat dans le cas de Lucy est évidemment déterminée par l'absence de destinataire : éloignée de chez elle, isolée par la mort de sa parente (la mère des deux fillettes), elle ne semble pas avoir eu l'opportunité, du temps de son conflit avec les domestiques, de se confier à une personne plus expérimentée. De ce point de vue, ne pourrait-on dire que la cure analytique, quand elle est réussie, détermine

un processus de promotion du sujet à la place potentielle de destinataire et d'accession à un autre type d'assomption du « je<sup>7</sup> ». On peut opposer en effet la façon dont Lucy à la fin de la cure est capable d'affirmer : « *Certainement je l'aime... On est libre de penser et de sentir ce qu'on veut.* », à celle dont autrefois elle avait inventé de toute pièce le sens d'« *un certain regard* », et crédit naïvement son patron des sentiments qu'elle n'avait pas le courage de s'avouer à elle-même.

---

<sup>7</sup> Cf. l'articulation des axes sujet-objet et destinataire-destinataire dans A. GREIMAS (1966) *Sémantique structurale*, PUF, Paris, 1986, p. 130.



## Chapitre II

### Le cas Katharina

Le cas Katharina, tout comme le cas Lucy, est couronné par un phénomène irrésistible de transfiguration, et cela de façon plus spectaculaire encore puisque Freud y assiste directement durant l'entretien même. En revanche, contrairement au cas Lucy, l'interprétation de Freud évolue au cours du compte rendu. En effet, le commentaire : « *Combien de fois n'avais-je pas vu l'angoisse, chez les jeunes filles, être la conséquence de la terreur que suscite dans un cœur virginal, la première révélation de la sexualité* » précède immédiatement le récit de la découverte par Katharina du couple adultère et semble situer à ce niveau de généralité le traumatisme qu'il recherche. L'interprétation finale est nettement plus complexe : « *Vous vous êtes dit qu'il faisait maintenant avec elle ce qu'il aurait voulu faire avec vous, la nuit dont vous m'avez parlé* ». Elle met en jeu une combinatoire des rôles, grosse, on le verra, d'autres permutations possibles. D'autre part, on remarquera qu'en réintroduisant vers la fin de l'entretien, le souvenir de l'événement sur lequel il s'est ouvert (la découverte du couple adultère), Freud parachève de lui-même le premier tour de la spirale de l'analyse.

Ainsi s'est dessiné dans ce cas quelque chose du travail de la cure. Bien plus, cette interprétation finale s'organise, on vient de le voir, sur le modèle d'une révélation qui pourrait justifier en effet la transfiguration qui vient d'avoir lieu. Mais est-elle réellement suffisante pour expliquer le phénomène, alors que de nouveaux souvenirs sont restitués après la transfiguration, une partie du symptôme, l'hallucination, n'ayant pas trouvé d'explication auparavant. Freud sur ce dernier point ne fait qu'un seul commentaire qui, cette fois, esquisse sommairement un éclairage du point de vue du déroulement de la cure : « *Comme si cet entretien avait élargi le champ de sa compréhension* ». Il faudra expliquer en quoi exactement et, de même que dans le cas Lucy, pourquoi ces ultimes remémorations ne se sont pas déclenchées plus tôt. En particulier, on ne peut qu'être frappé par le fait que, sollicitée explicitement par Freud dès le début de l'entretien de

reconnaître son père/oncle<sup>8</sup> dans l'effrayant visage hallucinatoire, elle s'y refuse alors nettement et ne peut y parvenir qu'en tout dernier lieu.

### Repères chronologiques et familiaux

La découverte du couple adultère (le père et Franziska) se produit deux ans avant la cure, alors que Katharina est âgée de seize ans. Les deux autres séries notables de fait, à savoir : les tentatives de séduction / agression du père à son égard et les scènes équivoques avec Franziska, sa cousine, sont antérieures de deux à trois ans, nous dit Freud, qui ajoute par ailleurs, deux lignes plus loin, que Katharina avait alors quatorze ans. Cela sonne curieusement dans le texte français, sans la précision (« *im Winter* ») donnée dans le texte allemand quant au moment où se produit, dans l'auberge, la première tentative de séduction du père. Car cette précision repousse d'environ six mois les deux ans (16-14) qui semblent apparemment séparer cet événement de la découverte du couple adultère, puisqu'en effet l'entretien avec Freud se déroule en été (« *In den Ferien* », dans le texte allemand ; « *in the summer vacation* », dans la Standard Edition avec l'aval de Freud). Les deux à trois ans sont donc ainsi rétablis dans leur sens plein.

Aucun élément indiscutable du texte ne permet de préciser l'ordre chronologique exact de ces deux séries de faits. Les questions de Freud à Katharina concernant sa compréhension des intentions du père / oncle à son égard laissent néanmoins penser que ces deux séries ont eu lieu dans l'ordre de leur exposition dans le compte rendu ou que du moins Freud l'a compris ainsi, à savoir que les tentatives contre Katharina ont précédé les scènes équivoques concernant la cousine. Car, dans le cas contraire, Katharina ayant répondu qu'elle était dans l'incapacité de comprendre ce qui aurait été alors le second événement (les tentatives envers elle), Freud n'aurait sans doute pas reposé la même question en ce qui concerne ce qui aurait été le premier événement (les scènes équivoques avec Franziska), prévoyant que, s'il le faisait, Katharina protesterait qu'elle était à l'époque encore davantage dans l'incapacité de le faire.

La séparation effective du couple parental a lieu un an et demi avant l'entretien avec Freud, de sorte qu'il y a un délai de six mois environ entre la découverte du couple adultère et la séparation effective, d'une montagne à une autre, des parents. De plus, il semble bien que ces six mois se divisent en deux périodes relativement distinctes. Katharina rapporte d'abord

---

<sup>8</sup> On sait qu'une note de 1924 précise que l'oncle du récit est en réalité le père, ce qui expliquera la présence du terme "oncle" dans les citations.

qu'« *Il y eut alors [aussitôt après l'aveu à la mère de la découverte du couple adultère], entre l'oncle et la tante [comprendre : entre les parents], des scènes pénibles pendant lesquelles les enfants entendirent des choses qui leur ouvrirent les yeux sur bien des faits qu'il eût mieux valu qu'ils n'entendissent point* » et que « *Finally, la tante décida de partir avec ses enfants et sa nièce...* » Mais les toutes dernières remémorations apportent d'autres précisions : « – *Plus tard [et suivant le contexte, pas immédiatement après la découverte] quand toutes les disputes ont commencé, mon oncle s'est mis contre moi dans une colère effroyable, il répétait que j'étais cause de tout ; si je n'avais pas bavardé, on n'en serait jamais arrivé au divorce...* » « – *Avez vous également raconté les autres histoires à votre tante, les tentatives de votre oncle ?* » « – *Oui, pas immédiatement mais plus tard, quand il a été question du divorce.* » Ces précisions dessinent deux temps dans le conflit, mais peut-être de façon un peu trop allusive : il y aurait eu d'abord une période relativement calme, puis un temps de dispute lié à la décision du divorce. Il convient naturellement de se fier davantage à la précision des souvenirs les plus difficilement reconquis, et peut être, aussi de se demander, si, selon le cours généralement mais pas toujours régressif des souvenirs dans la cure, l'aveu à la mère / tante n'a pas eu lieu avant la manifestation de colère du père / oncle. Nous reviendrons le moment venu sur ce point.

Une note de 1924 révèle que ce n'était pas de l'oncle de Katharina qu'il s'agissait, mais de son propre père. Se pose donc aussi la question, cruciale, de la redistribution des rôles dans le compte rendu. Katharina est la fille et non la nièce du couple. Le « gosse » Aloïs est certainement plus jeune qu'elle. Sa familiarité de la maison pourrait en faire son frère, ce qui semble confirmé indirectement par le fait que la mère / tante décide de partir, sur une autre montagne, avec *ses* enfants ; ce point n'est pas capital.

En revanche, il faut tenter de déterminer la situation exacte de Franziska. Katharina l'appelle « *ma cousine* ». Ce serait donc elle la nièce du couple parental. La répartition des chambres, le soir de l'incident à l'auberge : Franziska dans une chambre et le père / oncle avec Katharina dans l'autre, semble confirmer que Franziska n'est pas, par exemple, une sœur. Cette distribution, d'ailleurs, montre à quel point la règle de discrétion que Freud s'est imposée est difficile à respecter rigoureusement jusque dans les détails. Elle ne peut en effet qu'éveiller le soupçon si Franziska est présentée, ainsi qu'il le fait, comme la fille et Katharina comme la nièce. On reviendra plus loin sur cette intéressante question de la répartition des chambres.

On apprend d'autre part qu'il y a deux ans, au moment de la découverte du couple adultère (Katharina a seize ans), Franziska est une jeune fille (« *Mädel* ») et que c'est elle qui fait habituellement la cuisine dans le re-

fuge. Ainsi Franziska a au moins le même âge que Katharina mais sans doute davantage (à titre d'indication, Katharina, à l'âge de dix-huit ans au moment de l'entretien avec Freud, ne fait que le service). Sa place dans l'auberge est celle de cuisinière. Si Franziska est la nièce, engagée comme cuisinière, ce qui sera notre hypothèse de travail, la question se pose alors du moment de son arrivée dans le refuge. Aucune allusion à ce sujet n'est explicitement faite dans le compte-rendu. Il n'y a donc pas de réponse décisive, mais l'analyse présentée ici permettra de le préciser de façon plus que probable.

### Histoire de Katharina

Katharina vit sur la montagne dans un refuge tenu par ses parents. C'est une fille plutôt intrépide, qui n'a peur de rien et se balade partout seule sur les monts environnants. Un jour, vers l'âge de quatorze ans, alors qu'elle est partie en excursion dans la vallée en compagnie de son père, elle partage avec lui la même chambre à l'auberge. Elle monte se coucher assez tôt, alors qu'il reste au café, en dessous, pour boire et jouer aux cartes. Lorsqu'il monte à son tour, elle ne dort pas à poings fermés, mais se rendort bientôt. Elle est soudain réveillée en sentant le corps du père dans sa couche. Elle saute hors du lit et lui fait des reproches : « – Qu'est-ce que vous faites, mon père, pourquoi ne restez-vous pas dans votre lit ? » « – Tais-toi donc, petite sotte, tu ne sais pas comme c'est bon, » lui répond-il. « – Je n'en veux pas de vos bonnes choses, vous ne me laissez même pas dormir ! ». Elle reste debout près de la porte, prête à fuir sur le palier, jusqu'à ce qu'il renonce et s'endorme. Après quoi elle se couche dans son lit et dort jusqu'au matin. Une autre fois, dans une auberge, elle doit se défendre parce qu'il est complètement ivre. Des incidents de ce genre se reproduisent.

Elle remarque aussi, sans s'y attarder, ce qui se passe entre son père et sa cousine Franziska. Une fois par exemple, toute la famille a passé la nuit sans se dévêtir, dans un grenier à foin. Un bruit la réveille soudain. Elle croit remarquer que son père, allongé entre Franziska et elle-même, s'est reculé et que Franziska se redresse. Une autre fois, dans une auberge du village de N., son père et elle couchent dans une chambre et Franziska dans la chambre voisine. Dans la nuit elle se réveille soudain et aperçoit une longue forme blanche tout près de la porte et sur le point de soulever le loquet : « – O Jésus, c'est vous, mon père, qu'est-ce que vous faites près de cette porte ? » « – Tais-toi, je cherche quelque chose » « – Mais, c'est par l'autre porte qu'on sort ! » « – Je me suis trompé, » lui répond-il.

Plus tard, alors qu'elle a seize ans, deux messieurs arrivent là-haut au refuge et demandent à manger. La mère n'est pas là, et pas possible de trouver Franziska qui fait habituellement la cuisine. Pas moyen non plus de trouver le père. On les cherche partout, jusqu'à ce qu'Aloïs le jeune frère dise : « – Peut-être bien que Franziska est chez Papa ». Ils rient tous les deux, mais sans penser à mal. Ils veulent aller dans la chambre du père, mais elle est verrouillée. Ça leur paraît drôle. Alors Aloïs dit : « – Sur le palier, il y a une lucarne par où on peut regarder dans la chambre. » Ils vont sur le palier, mais Aloïs refuse de regarder par la lucarne, disant qu'il a peur. Elle lui répond qu'il est idiot, qu'elle va y aller et qu'elle, elle n'a pas peur du tout, ne pensant toujours à rien de vilain. Elle regarde à l'intérieur, la chambre est assez sombre, mais elle voit son père avec Franziska, il est couché sur elle.

Tout de suite elle quitte la fenêtre pour s'appuyer au mur, elle se met à étouffer. Elle sent une pression sur les yeux, et dans sa tête, ça cogne, ça bourdonne. Elle ne dit rien à sa mère sur le moment, mais ne cesse d'y repenser. Deux jours après, c'est dimanche et elle travaille toute la journée car il y a beaucoup à faire au refuge. Mais le lundi matin, le vertige la reprend et elle reste trois jours à vomir tout le temps.

Elle se résout à raconter sa découverte à sa mère qui a fini par être alertée par son comportement. Il y a alors des scènes pénibles entre le père et la mère pendant lesquelles les enfants entendent des choses qui leur ouvrent les yeux sur bien des faits qu'il eût mieux valu qu'ils n'entendent point. Finalement la mère décide de demander le divorce. Katharina finit par lui avouer aussi les tentatives antérieures du père à son égard. « Réservez-vous cela, lui répond la mère, s'il nous fait des difficultés devant le juge, nous le raconterons aussi. »

Le père se met souvent dans des colères effroyables contre Katharina, il répète qu'elle est cause de tout. Si elle n'avait pas bavardé, on n'en serait jamais arrivé au divorce. Il la menace tout le temps, lui disant qu'elle va voir ce qu'il va faire. Du plus loin qu'il l'aperçoit, sa figure se contracte de colère et il s'élançe sur elle les poings levés. Elle s'enfuit chaque fois, et a toujours très peur qu'il l'attrape par surprise sans qu'elle l'ait vu. Finalement au bout de six mois, la mère quitte effectivement le refuge avec ses enfants, pour prendre une nouvelle auberge et laisse le père en compagnie de Franziska devenue enceinte.

Depuis lors, Katharina souffre périodiquement d'étouffements et de vertiges. Elle a la tête lourde et un bourdonnement à n'y pas tenir, et, parfois, des hallucinations : un visage horrible qui la regarde d'un air effrayant. Un médecin est consulté, qui diagnostique une maladie des nerfs. Il lui donne quelque chose à prendre, mais elle ne se sent pas mieux. Le Docteur Freud,

de passage à l'auberge, s'étant inscrit au livre des étrangers, Katharina prend l'initiative de le consulter.

### Analyse structurale de l'histoire de Katharina

On peut nettement dégager de cette histoire trois parties : les tentatives de séduction / agression du père envers Katharina, les attitudes équivoques du père envers Franziska et la culmination de la découverte du couple adultère, enfin les conflits suscités par la séparation parentale. La découverte du couple adultère détermine logiquement les troubles de la séparation. Les deux premières parties paraissent seulement juxtaposées ou entremêlées dans une pure duplication. En réalité le statut, hétérogène à la famille, de Franziska semble bien indiquer que c'est son arrivée dans le refuge, en tant que cuisinière, qui a rendu possible le changement de proie du père et protégé Katharina de ses assiduités. Ainsi les deux premières parties sont-elles aussi logiquement déterminées.

Cette dernière articulation dévoile clairement la conséquence la plus importante des conflits parentaux et du divorce, du point de vue du sort de Katharina, qui est, naturellement, l'axe qui nous importe : la séparation du couple parental, effective six mois après le début des troubles, assure la protection définitive de Katharina contre les risques que la proximité du père faisait peser sur elle et qui, sans ladite séparation, auraient pu être réactualisés par accident, le départ de Franziska par exemple. Cette conséquence délimite le sens de l'« épreuve principale » dont le cœur est formé par les scènes pénibles entre les parents, la décision du divorce, les ultimes aveux à la mère et la colère du père : faire en sorte que cessent les menaces qui pèsent sans qu'elle le sache, du moins au début, sur Katharina. L'ensemble de la « crise » à laquelle est confrontée la jeune fille a donc débuté dès les premières tentatives de séduction / agression du père à son égard qui représentent le « manque » du schéma proppien.

Ceci nous ramène à la première partie, vécue, semble-t-il, sur le mode de l'excès de force (Katharina n'a peur de rien), ce qui lui permet de repousser sans trop s'émouvoir ce qu'elle paraît ne pas vraiment comprendre : une fois son père endormi, elle peut elle-même plonger dans le sommeil, sans angoisse. On connaît de tels héros pour lesquels l'excès est une forme de déficit : celui, par exemple, du conte de Grimm, *Histoire d'un qui s'en alla pour apprendre le tremblement*, à propos duquel B. Bettelheim<sup>9</sup> écrit « qu'il ne peut tirer satisfaction de sa vie, que du jour où il est... ca-

---

<sup>9</sup> BETTELHEIM BRUNO, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, 1976.

*pable d'avoir peur* », que sans cela « *il n'est pas une personne à part entière ; il ne veut même pas se marier tant qu'il n'est pas capable de trembler* », avant de préciser un peu plus loin que « *le héros de ce conte ne pouvait pas trembler à cause du refoulement de tous ses sentiments sexuels...* ». Quoi qu'il en soit, ce manque de peur est chez Katharina un signe d'immaturation assez prononcée.

L'arrivée de Franziska va détourner les désirs du père, ce qui en fait une alliée objective de Katharina. La cousine se trouve ainsi située en position d'« adjutant », à l'insu de tous et d'elle-même. Quelque temps plus tard, après la découverte du couple adultère, les vomissements alertent la mère. Elle va entreprendre la lutte contre le père et de cette manière venir en aide à sa fille, même si dans un premier temps, ignorante de la menace qui a pesé sur Katharina, c'est sans le savoir. Ainsi se dessinerait, des scènes équivoques à l'aveu de la découverte du couple adultère, l'équivalent d'une « épreuve qualifiante » dont la conséquence (l'objet magique, matérialisation de la qualification, mais sur un mode externe, non intériorisé) seraient l'intervention des adjutants « Franziska » et « Mère ». Ainsi la séquence de la crise a-t-elle été entièrement reconstituée : le « manque » est constitué par la menace paternelle, l'épreuve qualifiante vient d'être précisée, l'épreuve principale est le désordre familial déterminé par la procédure de divorce, et la liquidation du manque est concrétisée par l'éloignement du père.

Avant d'aller plus loin et d'aborder l'analyse de la troisième épreuve que constitue l'entretien avec Freud, soulignons les quelques points suivants. Il semble qu'il faille dénier à la mère le statut de « destinataire » tant qu'elle ignore les menaces qui pèsent sur sa fille. Il faut faire de même après, puisque sa réaction aux ultimes aveux (« – *Réservez-nous cela ; s'il nous fait des difficultés devant le juge, nous le raconterons aussi.* ») instrumentalise trop délibérément la jeune fille.

Soulignons, aussi, à quel point Katharina est constamment sommée de se taire. Le « *Réservez-nous cela* » de la mère répond aux « *Tais-toi donc* » du père. Les « *Oh non* », « *Oh non, je ne lui ai rien dit* » en réponse à Freud montrent à quel degré elle a intériorisé cette loi du silence, cet interdit de la parole qui règne au sein de la famille. Aloïs lui-même apparemment sait observer et se taire. Katharina, on peut le dire, est proprement bâillonnée. Plus encore qu'une réaction de dégoût, dont Freud cherche vainement l'origine (« *Racontez-moi exactement quelle est la partie de son corps dont vous avez senti le contact* »), les vomissements semblent une réaction à tous ces mots, toutes ces questions qui lui restent dans la gorge.

D'autre part l'argument de la mère suivant lequel : « *S'il [le père] nous fait des difficultés devant le juge, nous le raconterons aussi* », n'acquiert

d'efficacité que si, sans en parler effectivement au juge, elle avertit cependant le père qu'elle est au courant de ses tentatives envers Katharina. On comprend mieux dès lors le déclenchement de la colère du père ou, si elle avait déjà eu l'occasion de se manifester auparavant, son regain au moment de la décision du divorce. On comprend aussi à quel degré Katharina est alors réduite à l'état de pur objet, manipulée par la mère et menacée par le père. Et c'est encore en partie marquée par cet état d'esprit qu'elle aborde l'entretien avec Freud, convaincue qu'elle est que « ... *c'est de sa faute, ce divorce, parce que c'est par elle qu'on a su qu'il [le père] avait des relations avec Franziska.* »

Les malheurs de Katharina pourraient prendre fin avec l'installation de la mère et des enfants, à distance du père, sur une autre montagne. Mais, de même que dans le cas Lucy, quelque chose insiste et fait symptôme, déterminant une troisième épreuve, dont, cette fois, Katharina a l'initiative : le dialogue thérapeutique avec Freud. De nouveau la transfiguration de Katharina assure de la réussite de l'épreuve. C'est Freud, ici, qui de lui-même achève la formule complète du récit en formulant des vœux sur la consolidation des acquis du travail effectué, c'est à dire en pronostiquant la « réorganisation finale ».

#### Analyse idiotopique du cas Katharina

Il est temps maintenant de nous interroger sur la relative placidité dont fait preuve Katharina face aux tentatives du père. Qu'elle ne comprenne pas la nature sexuelle de ces tentatives n'explique pas le fait qu'elle puisse s'endormir, sans s'émouvoir outre mesure, jusqu'au matin. Cette placidité qui contraste avec l'émotion violente manifestée lors de la découverte du couple adultère, alors qu'elle n'est pas personnellement menacée, indique selon nous que loin d'être confrontée à une situation totalement inconnue, elle en a une certaine familiarité. Des deux tentatives détaillées par Freud, il ressort de la première que le père reste au café pour boire et jouer aux cartes, de la seconde qu'il est complètement ivre. Katharina doit certainement avoir déjà vu son père dans cet état, et très probablement entendu sa mère repousser les égarements insensés (« *Ça ne se fait pas* ») d'un homme ivre dont les prétentions sont traitées un peu comme les caprices d'un enfant (« *Mais je n'en veux pas de vos bonnes choses* »). Katharina sait qu'il sombrera bientôt dans un sommeil éthylique qui le rendra parfaitement inoffensif. Ainsi toute la première partie du récit devrait être comprise, du point de vue de Katharina, à partir d'un micro-idiotope qui lui serait familier : *Conduite à tenir face à l'ébriété*. Il convient de souligner au passage à

quel point l'idiotope freudien déclaré à partir duquel est écrit ce compte-rendu (celui du spécialiste de l'hystérie et de l'étiologie sexuelle des névroses), masquait l'existence de ce micro-idiotope qui, nous semble-t-il, est sérieusement fondé.

A la lumière de ce micro-idiotope, on peut sans doute relire le manque de peur comme une confiance aveugle en les comportements acquis pour affronter des situations peut-être pénibles mais toujours relativement prévisibles. On voit se dessiner ainsi l'idiotope plus général du pur *Ethos*, qui serait marqué par un sentiment de familiarité avec le monde et un assez haut degré d'indifférenciation. Cet idiotope, du fait de la loi du silence, de l'apparent isolement à la fois géographique et social de Katharina tel qu'il ressort du récit<sup>10</sup>, on pourrait presque dire qu'il se situe presque à la limite de l'humain et de l'animal. Les seules manifestations d'autonomie que le texte lui reconnaît sont ses randonnées solitaires dans les montagnes. Et, selon nous, l'« idiolecte » attaché à cet idiotope ne consisterait, on l'a vu, qu'en la simple reproduction des formules maternelles, ce qui n'aurait rien d'étonnant, puisqu'il lui est interdit, en fait, de s'exprimer.

De cet idiotope de l'*Ethos*, en témoigne encore la façon très directe, très « nature » dont Katharina aborde Freud. Une précédente consultation médicale lui a donné une expérience radicalement autre de la parole : « *A un médecin, on peut tout dire* ». Elle peut, dès lors, sans état d'âme, aborder le premier médecin qui se présente. Ainsi est-ce principalement à partir de cet idiotope, qu'elle interpelle le Docteur Freud.

On peut alors, du point de vue de l'*Ethos*, mesurer l'intensité du choc ressenti à la vue du couple adultère ou, plus précisément, du père « *couché* » sur la cousine : les égarements insensés d'un ivrogne ont le pouvoir de se réaliser. L'irréalisable peut prendre en défaut le seul *Ethos*. Elle se trouve face à l'inconcevable ou, mieux, à l'inconçu dans un domaine que l'on croit familier.

Ce choc ébranle profondément l'idiotope de l'*Ethos* et ouvre un nouveau lieu, oserons-nous l'appeler l'idiotope du *Deinos*, le Terrible, qui empreint toute l'épreuve principale après la découverte du couple adultère. L'apparition de ce nouvel idiotope réorganise en partie celui de l'*Ethos* à travers l'expérience de la peur et l'apprentissage de la fuite. Mais quelque chose demeure irréductible. Dans un monde essentiellement ressenti comme casuel, contingent, la défaillance de l'*Ethos*, confronté aux lois insoupçonnées d'un rapport de force entièrement défavorable, ne peut qu'ouvrir à la perspective de n'être, en fin de compte, qu'un pur objet de

---

<sup>10</sup> L'identification de Katharina à Aurélia Ohm, si elle est exacte, ne semble pas tout à fait confirmer un milieu aussi fruste, cf, à ce nom, le *Dictionnaire de la Psychanalyse*.

fatalité, une victime totale (« *J'imagine que je vais mourir.* ») C'est ce que semblent aussi lui confirmer la période où elle n'est que l'objet d'un enjeu brutal entre ses deux géniteurs et le destin rien moins qu'enviable de Franziska à l'égard de laquelle elle n'exprime et probablement ne peut exprimer aucune compassion. C'est l'irréductibilité du *Deinos* à l'*Ethos* qui oppresse Katharina, qui fait symptôme, de même que c'est l'irréductibilité de la *Fille de la Maison* à l'*Employée* qui accablait Lucy.

D'autre part la transfiguration de Katharina ne suit pas immédiatement la remémoration des agressions du père à son égard et ce qui constituerait la révélation apparente du « traître ». Elle doit attendre pour se réaliser la restitution des scènes équivoques entre le père et Franziska. Il y aurait donc là quelque chose de beaucoup plus important en regard de ce qui serait véritablement de l'ordre de la révélation. Que dévoilent ces souvenirs ? De la juxtaposition des faits concernant Katharina et Franziska, on ne peut éviter de conclure, sinon à la complicité de cette dernière, du moins à son consentement. Quoi qu'il se soit passé dans le grenier à foin, elle aurait pu manifester, au moins indirectement, sa réprobation ou son refus. Dans l'auberge, elle aurait pu, par exemple, faire en sorte de partager la chambre de Katharina, ainsi qu'il eût été assez naturel pour deux cousines d'à peu près le même âge. De plus, elle est allée d'elle-même dans la chambre de son oncle et, Aloïs le sait, ce n'était pas la première fois. On peut noter enfin que Katharina a bien remarqué, elle le précise à Freud, qu'allongée sous le corps du père, le visage de sa cousine n'exprimait pas vraiment l'horreur.

Il conviendrait sans doute alors de reconsidérer sous cet angle les jours qui ont suivi la découverte du couple adultère et durant lesquels Katharina n'a rien dit : deux jours où « *il fallait tout le temps qu'elle y repense* » et trois jours de vomissements. Certainement elle a dû observer, alors, le comportement de sa cousine. Mais les scènes pénibles qui ont suivi entre les parents, ont emporté vers un autre cours le début d'une probable tentative d'élaboration. En témoigneront indirectement cependant les sensations d'étouffement qui marquent nettement une forme d'identification à Franziska allongée sous le corps du père.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la réalité du consentement de Franziska qui importe ici, mais bien les indices de ce consentement qui auraient pu porter sur Katharina. On peut alors, dans cette perspective, pousser un peu plus loin la combinatoire des rôles proposée par Freud. Certes le père faisait avec Franziska ce qu'il avait voulu faire avec Katharina, mais d'autre part Franziska désirait faire avec le père ce que Katharina avait rejeté sans le comprendre. La révélation qui se fait là est donc celle du désir de Franziska, et par là même du désirable. Voilà le *reste* qui selon nous a été produit par la juxtaposition des deux trains de souvenir. On peut même aller

jusqu'à se demander, étant donné le caractère extrêmement immature de Katharina, si ce n'est pas toute la dimension du désir, et donc aussi celle de la liberté et de l'à-venir enfin possible qui fait irruption, pour elle, au cœur d'un monde uniquement vécu sur le mode d'un *Ethos* fonctionnel, impersonnel et sujet à défaillance. C'est donc cela que manifesterait sa transfiguration : l'accès au fondement humanisant du désir, à travers la constitution d'un nouvel idiotope, appelons le pour simplifier : l'idiotope de la *Boulè*, faculté de désirer et de vouloir.

On peut à présent en revenir à la question liminaire. Pourquoi est-elle capable maintenant de reconnaître, dans l'horrible visage hallucinatoire, le visage de son père, alors qu'auparavant elle a explicitement et formellement repoussé cette possibilité ? Précisons tout d'abord que ce visage n'est pas le visage d'un instant singulier, mais bien le visage de toutes les colères accumulées (« *Il me menaçait tout le temps ... du plus loin qu'il m'apercevait, sa figure se contractait de colère, et il s'élançait sur moi les poings levés ... La figure que je vois toujours est la sienne quand il était en colère.* ») Le visage même du Terrible, en somme, et qui ne peut avoir un degré d'individuation plus élevé, irradié qu'il est par l'idiotope de l'*Ethos*. Nous suggérons ceci : en accédant à un niveau d'humanisation plus élaboré, aimanté par la composante du désir, elle acquiert la capacité de distinguer et de reconnaître l'autre humain, au-delà de l'obstacle ou de la menace qu'il représente. Elle peut reconnaître les sentiments, la colère comme manifestation de sentiment, la colère particulière de son père et même le motif de cette colère ; c'est ainsi, on l'a vu, que nous avons compris l'ultime remémoration du « *Réservons-nous cela ...* » qui désigne les tentatives du père à son égard et non plus seulement la découverte du couple adultère. Naturellement, de même que pour Lucy, rien dans le texte ne permet d'établir avec exactitude le degré de cette reconnaissance que le corps seul manifeste par sa transfiguration.

C'est sur un modèle analogue à celui de Lucy que l'on peut comprendre ce qui, malgré le retour au calme amené par la séparation du couple parental, empêchait la juxtaposition des deux souvenirs, tentative du père contre Katharina, découverte du couple adultère. Chacun d'eux était isolé dans un idiotope distinct. Le premier événement était tenu enfermé dans l'idiotope de la *Conduite à tenir face à l'ébriété*, lui-même enclos dans l'idiotope de l'*Ethos*, alors que le second avait été entraîné, parce qu'il l'avait déterminé, dans l'idiotope du *Deinos*. Il fallait le travail curatif de cet entretien pour qu'en effet « *s'élargisse le champ de compréhension* », pour que le souvenir de ces deux événements puisse s'inscrire sur un fond idiotopique homogène, à savoir, on l'a dit, celui de la *Boulè*.

## Quelques remarques

a) L'idiotope de l'*Ethos* est, semble-t-il, nettement inscrit dans le compte rendu à travers les réactions de Katharina. C'est celui dans la tonalité duquel elle aborde Freud et qui imprègne de façon dominante l'entretien. On le définira comme l'idiotope manifeste.

L'idiotope du *Deinos* est, quant à lui, le résultat d'une certaine construction. C'est celui qui s'exprimerait au moyen du symptôme, et on le définira comme latent. La situation paraît plus complexe ici que dans le cas Lucy : on assisterait pareillement à la promotion d'un nouvel idiotope, celui de la *Boulè*, mais aussi plus probablement qu'à l'élimination de l'idiotope latent du *Deinos*, à l'élimination ou au profond réaménagement du couple *Ethos-Deinos*.

b) Il ne semble pas possible, selon notre lecture du texte, de rétablir à l'origine du drame quelque chose qui serait de l'ordre de la transgression de la part de Katharina, comme cela l'a été dans le cas de Lucy.

c) De même que dans le cas Lucy, un processus psychique de niveau banal (prise de conscience différée) s'articulerait sur un processus de niveau psychanalytique (l'enjeu œdipien est ici manifeste).

d) Du point de vue de l'articulation des idiotopes, question, on l'a dit, qu'on ne peut ici qu'entrouvrir, la situation serait différente de celle du cas Lucy. Dans ce dernier cas, il y aurait eu au départ deux idiotopes concurrents et à peu près de même intensité. Dans le cas de Katharina, on a assisté d'abord à la formation d'un idiotope totalement hétérogène et antagonique. Dans cette perspective, ce serait le caractère récent de cette formation et son aspect faiblement actualisé du fait de l'éloignement entre l'héroïne et son père, qui feraient la spécificité du cas Katharina et expliqueraient, en tout cas, la brièveté de la « cure ».

Là encore, paraît décisive, mais de façon plus complexe que dans le cas Lucy, la double dimension de l'épreuve qualifiante qui s'étendrait, selon notre lecture, des scènes équivoques à l'aveu de la découverte du couple adultère. D'une part Franziska apporte à Katharina une assistance réelle (positivement qualifiante au sens sémiotique du terme du point de vue de l'*Ethos*) quoique insoupçonnée. D'autre part, sa découverte dans le lit du père déterminerait la reconnaissance de la défaillance possible de l'idiotope de l'*Ethos*, et donc une disqualification qui se matérialiserait, à travers les péripéties de la crise de la séparation parentale, par la formation de l'idiotope du *Deinos*.

Enfin, c'est dans l'évocation du comportement de sa cousine durant les scènes équivoques qu'il faudrait rechercher la connexion, durant la cure,

entre les scènes de séduction/agression du père qui participent de l'idiotope de *l'Ethos* et celle de la découverte du couple adultère qui participe de l'idiotope du *Deinos*. Il faut noter qu'ici cette connexion se produit pour la première fois durant la cure même, l'idiotope du *Deinos* n'existant pas encore au moment des scènes équivoques. Nous sommes avec Katharina, comme l'a signalé Freud, totalement dans *l'après-coup*.



## Chapitre III

### Le cas Elisabeth v. R.

Au printemps 1894, soit un peu moins d'un an après la fin de la cure d'Elisabeth v. R. qui se termine durant l'été 1893, Freud se fait expressément inviter à un bal pour pouvoir observer son ancienne patiente. Il se réjouit de constater qu'elle se laisse entraîner dans des danses rapides. Si la transformation d'Elisabeth paraît spectaculaire quand on sait qu'elle marchait avec difficulté lorsqu'elle était venue le consulter pour la première fois, ce phénomène de transfiguration ne s'effectue pas, comme dans le cas de Lucy et de Katharina, durant le temps de la cure. Il nous manque donc par rapport aux cas précédents un repère essentiel qui marquerait le moment le plus fort du travail thérapeutique et son point de rupture, à savoir celui de la « révélation » que le corps ratifie et qui désigne l'endroit, dans le récit, où il faut rechercher la plus forte articulation de sens et le plus ferme point d'appui pour dégager les zones idiotopiques. Ici, le thérapeute et la patiente se sont séparés avec des sentiments ambivalents : « *Je considérerais la malade comme guérie* » affirme Freud alors que contradictoirement dans la phrase précédente il constatait : « [...] *néanmoins je me disais que, malgré tout, l'abréaction de la tendance réprimée n'avait pas été poussée jusqu'au bout.* » Quant à Elisabeth, ses douleurs la reprendront avant la fin de l'été. De sorte que l'on ne sait si le travail, à ce moment, est réellement achevé. Il sera par conséquent plus incertain de soumettre ce compte rendu à la grille de la sémiotique de l'action. Il nous a semblé néanmoins impossible de nous dérober au défi de mettre notre méthode à l'épreuve du cas le plus élaboré du recueil, celui dont Freud est le plus fier et qu'il revendique comme « *sa première analyse complète d'une hystérie* ».

#### Repères chronologiques

Elisabeth a vingt-quatre ans et souffre depuis plus de deux ans de troubles de la locomotion lorsqu'elle consulte Freud pour la première fois ; sa « maladie » se serait déclarée deux ans après la mort du père.

La maladie du père, quant à elle, débute brusquement par une crise d'œdème pulmonaire et s'achève un an et demi plus tard par son décès. Enfin la famille est installée depuis « quelque temps » à Vienne lorsque la

première crise se produit. De sorte qu'Elisabeth a 20 ans lorsque son père meurt et est dans sa dix-huitième année lorsqu'on le ramène inanimé à la maison la toute première fois.

Le « début » de la maladie d'Elisabeth est plus difficile à situer avec exactitude. Les indications à ce sujet sont fluctuantes. Faut-il le rapporter aux douleurs éprouvées après le bain et la longue promenade d'une demi-journée durant la villégiature estivale dans la ville d'eau ? Ou, plus tard, à la fin de l'été, à celles endurées pendant le voyage de retour en train de Gastein à Vienne déterminé par les nouvelles alarmantes concernant la santé de sa seconde sœur ? Ou bien s'est-elle installée plus tard encore, une fois dépassés les remous familiaux occasionnés par la mort de cette sœur ? Car tels sont les événements qui semblent répondre aux affirmations suivant lesquelles :

α) « *Elisabeth est une jeune fille qui, depuis plus de deux ans, souffrait de douleurs dans les jambes et marchait avec difficulté.* »

β) « *Le mal s'était progressivement développé depuis deux ans avec des intensités variables.* »

γ) « *Elle vivait depuis un an et demi presque séparée du monde, uniquement occupée à soigner sa mère et ses propres douleurs.* »

La sœur aînée se marie à la fin de l'année de deuil consécutive à la mort du père. C'est, par conséquent, durant l'année qui sépare ce mariage du début de la maladie d'Elisabeth et donc, en gros, de la mort de la sœur cadette que s'accumule toute une série d'événements. Tout d'abord cette seconde sœur se marie, donne le jour à un fils et est de nouveau enceinte. De sorte que ce second mariage a nécessairement eu lieu peu de temps après celui de la sœur aînée, qui devait donc être à peu près contemporain des fiançailles de la seconde sœur. Ensuite l'état des yeux de la mère a exigé d'abord une cure d'obscurité de plusieurs semaines à laquelle s'est astreinte également Elisabeth, puis une grave opération aux yeux. Enfin la sœur aînée et son mari ont préparé leur déménagement en province.

Histoire d'Elisabeth v. R.

Elisabeth, qui est la cadette de trois filles, a passé sa jeunesse dans un domaine de Hongrie. L'état de santé de la mère ayant beaucoup laissé à désirer, à cause d'une affection oculaire accompagnée de troubles nerveux et d'une certaine mauvaise humeur névrotique, il s'ensuivit qu'elle s'attacha très profondément à son père, un homme enjoué, aimant profiter de la vie, qui avait accoutumé de dire que, pour lui, Elisabeth remplaçait un fils et un ami avec qui il pouvait échanger des idées. De sorte que ces échanges ont

du point de vue intellectuel beaucoup enrichi la jeune fille qui devint la préférée du père.

Les jeunes personnes étant en âge de se marier, la famille s'installa à Vienne et Elisabeth put, pendant quelque temps, profiter d'une existence familiale plus large et plus gaie. Elle se montrait volontiers impertinente et ergoteuse, et son père la mettait en garde contre des jugements trop catégoriques et une franchise trop brutale. Il répétait souvent qu'elle trouverait difficilement un mari. En fait, elle était mécontente de sa féminité, forgeait quantité de plans ambitieux, voulait faire des études ou devenir musicienne et s'insurgeait contre l'idée de devoir sacrifier, dans quelque mariage, ses inclinations et la liberté de son jugement. En attendant, elle était fière de son père, de la situation sociale de sa famille, de la considération dont elle jouissait et veillait jalousement à tout ce qui touchait ces biens précieux.

Puis survint la catastrophe qui ébranla tout ce bonheur familial. On ramena un jour à la maison le père inanimé, après une crise d'œdème pulmonaire. Elisabeth était chez elle à ce moment et assista à ce retour, clouée sur place, avec un véritable sentiment d'épouvante. Il fallut le soigner durant un an et demi, et c'est elle qui s'y consacra le plus. Elle dormait dans sa chambre, s'éveillait la nuit à son appel, changeait ses bandages, s'occupait continuellement de lui, et s'efforçait de paraître gaie, tandis que lui-même supportait cet état avec une aimable résignation.

Un soir cependant elle se laissa convaincre par les siens et son père lui-même de se rendre à une soirée où elle pouvait s'attendre à rencontrer un jeune homme ami de la famille dont on avait, depuis un certain temps, remarqué l'intérêt pour Elisabeth. Elle voulut rentrer tôt, mais on la persuada de rester encore en lui promettant que ce jeune homme la raccompagnerait. Elle ne se sentit jamais aussi attirée vers lui que durant le chemin du retour. Mais quand, en plein ravissement, elle rentra tard à la maison, elle trouva que l'état de son père s'était aggravé et se fit les plus amers reproches d'avoir consacré tant de temps à ses propres plaisirs. Ce fut la dernière fois qu'elle abandonna ainsi son père malade pour toute une soirée, et elle ne revit plus que très rarement cet ami.

La mort du père laissa un grand vide dans cette famille désormais réduite aux quatre femmes. Le deuil imposa une vie retirée et la cessation de quantité de relations dont on avait espéré tirer agrément et avantage, cependant que l'état de la mère semblait s'aggraver. Tout cela affecta l'humeur de la jeune fille, tout en éveillant en elle un ardent désir de voir pour les siens un bonheur nouveau remplacer le bonheur perdu, de voir restauré l'éclat de sa maison.

L'année de deuil une fois terminée, la plus âgée des sœurs épousa un homme intelligent, travailleur, bien considéré, et à qui un grand avenir

semblait promis, du fait de ses dons intellectuels. Mais Elisabeth ne s'entendit pas avec ce beau-frère. Elle le trouvait susceptible et égoïste. Toute une série de scènes restait ainsi gravée dans sa mémoire, dont elle n'avait jamais parlé à personne. Elle crut même qu'il avait osé manquer d'égard envers leur mère, et elle se sentit appelée à mener le combat contre lui chaque fois qu'il en fournirait l'occasion. Les autres femmes prenaient tout cela à la légère et Elisabeth ne pardonnait pas à sa sœur aînée de ne pas prendre parti contre son mari. Toutefois ce qu'elle lui reprochera le plus sera d'avoir, pour accélérer son avancement, émigré avec toute sa petite famille dans une ville éloignée d'Autriche, et contribué ainsi à accroître l'isolement de leur mère.

Le mariage de la seconde sœur, qui eut lieu peu après celui de la première, lui parut devoir apporter plus de satisfaction à la famille, car le second beau-frère bien que moins doué intellectuellement que l'autre, était un homme fait pour plaire à des femmes ayant des sentiments délicats et habituées à tous les égards. Elisabeth s'entendit tout de suite avec lui. Un soir, même, du temps des fiançailles, ils s'étaient entretenus avec tant d'animation et paraissaient si bien s'entendre que sa sœur avait interrompu leur entretien en disant d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux : « Au fond, vous auriez été faits l'un pour l'autre ». Aux yeux d'Elisabeth, ce mariage était une réussite. Elle fut souvent témoin des tendres soins dont le beau-frère entourait sa femme, de la façon dont ils se comprenaient d'un seul regard, de leur confiance mutuelle. Bref cette union réunissait toutes les conditions du bonheur et fut bientôt couronnée par la naissance d'un fils auquel Elisabeth s'attacha beaucoup.

Cependant cette année fut aussi celle où l'état des yeux de la mère exigea une cure d'obscurité de plusieurs semaines à laquelle Elisabeth s'astreignit également. Puis une opération fut jugée indispensable et les inquiétudes causées par cette intervention coïncidèrent avec les préparatifs de déménagement du premier beau-frère et de toute sa petite famille. L'opération une fois pratiquée par un grand ophtalmologue, les trois familles se réunirent pour passer les vacances dans une ville d'eaux.

Dans ce lieu de villégiature, alors qu'une seconde grossesse qui succédait un peu trop rapidement à la première, fragilisait la santé de sa seconde sœur, un jour qu'Elisabeth était d'humeur particulièrement douce, que la journée était belle mais pas trop chaude, elle se joignit à un groupe de personnes amies qui projetaient une promenade. Sa mère devait rester à la maison, sa sœur aînée venait de partir, la cadette se sentait souffrante. Son mari avait tout d'abord refusé de sortir, préférant rester auprès de sa femme malade, mais un regard de celle-ci, pensant qu'Elisabeth s'en réjouirait, le décida à faire aussi cette excursion. Elisabeth resta tout le temps de la pro-

menade en sa compagnie, ils parlèrent d'une foule de choses intimes et tout ce qu'il lui dit correspondait si harmonieusement à ses propres sentiments qu'un désir l'envahit alors : celui de posséder un mari semblable à celui-là. Au retour de cette excursion qui avait duré une demi-journée, la jeune fille s'était sentie très fatiguée et avait éprouvé de violentes douleurs qui disparurent rapidement. Peu de jours après, le matin qui suivit le départ du second couple, se sentant énervée et nostalgique, elle alla se promener seule sur le site préféré de ceux qui venaient de partir. Là elle s'assit sur une pierre et rêva à nouveau d'une vie heureuse comme celle de sa sœur et d'un homme comme son beau-frère qui saurait gagner son cœur. Elle se sentit réconciliée avec l'institution du mariage. En se relevant elle éprouva de nouveau une douleur qui disparut cette fois encore. Ce ne fut que dans l'après-midi, consécutivement à un bain chaud, que les douleurs apparurent pour ne plus la quitter.

Un médecin consulté lui conseilla de passer la fin de l'été à Gastein. Elisabeth se décida très difficilement à partir, les nouvelles concernant sa seconde sœur étant mauvaises. Elle s'y rendit cependant avec sa mère, mais elles durent rentrer précipitamment à Vienne deux semaines plus tard, l'état de la sœur malade s'étant aggravé. Ce furent alors le voyage si pénible pendant lequel, pour Elisabeth, les souffrances physiques s'ajoutèrent à sa terrible appréhension, puis l'arrivée à la gare où certains indices firent soupçonner le pire, et enfin, quand elles pénétrèrent dans la chambre, la certitude d'être arrivées trop tard pour dire adieu à une vivante. Au même instant une pensée traversa l'esprit d'Elisabeth, une pensée rapide comme un éclair, l'idée « qu'il était redevenu libre, qu'elle pourrait l'épouser ».

La sœur avait succombé à une maladie du cœur, aggravée par la grossesse. On se dit d'abord que la maladie de cœur était un héritage paternel, puis on se rappela que la défunte, dans sa première jeunesse, avait été atteinte de chorée accompagnée d'une légère affection cardiaque. On reprocha au médecin et on se reprocha à soi-même d'avoir laissé le mariage se faire, et l'on fit grief au malheureux veuf d'avoir compromis la santé de sa femme par deux grossesses trop rapprochées. D'autre part le beau-frère, veuf inconsolable, s'éloigna de la famille de sa femme. Il ne fut pas possible de maintenir l'ancienne intimité, car il ne pouvait songer à habiter avec sa belle-mère, étant donnée la présence d'une belle sœur célibataire. Il refusa de confier aux deux femmes son unique enfant, seul héritage de la défunte, fournissant ainsi, pour la première fois, une occasion de lui reprocher sa dureté de cœur. Enfin, et ce ne fut pas le moins pénible, Elisabeth entendit vaguement parler d'une querelle qui aurait éclaté entre ses deux beaux-frères et dont elle ne pouvait que soupçonner le motif. Il semble que le veuf ait formulé certaines exigences d'ordre pécuniaire que l'autre beau-frère

tenait pour injustifiées et qu'il qualifiait même, en raison du deuil récent de la mère, de grave extorsion de fonds.

Peu à peu Elisabeth s'installe dans le rôle de la malade de la famille. N'ayant plus aucune tendance à chercher refuge dans l'amour d'un homme, elle vit depuis un an et demi presque séparée du monde, uniquement occupée à soigner sa mère et ses propres douleurs aux jambes qui la fatiguent rapidement et la font se déplacer avec difficulté. Un médecin consulté diagnostique une hystérie et l'envoie chez Freud.

#### Analyse structurale de l'histoire d'Elisabeth v. R.

L'histoire d'Elisabeth est scandée par deux malheurs si objectifs, la mort prématurée de son père puis celle d'une sœur tendrement aimée, qu'elle semble porter l'empreinte d'une fatalité inexorable et oblitérer toute tentative d'interprétation. La jeune fille semble tout simplement écrasée par les circonstances. Néanmoins le récit de la cure dégage peu à peu une problématique assez nette tournant autour de la question du mariage et des obstacles particuliers que doit affronter Elisabeth à ce sujet. Nous considérerons donc que, de la mort du père à la consultation de Freud, l'épreuve principale à laquelle est soumise Elisabeth est l'affrontement de la contrainte sociale du mariage qui semble principalement s'articuler dans son esprit autour de l'opposition : restaurer une famille / fonder une famille.

Dans cette perspective la séquence initiale qui prendrait fin avec la mort du père s'organiserait selon le schéma qui va suivre. Dès avant l'arrivée de la famille à Vienne, Elisabeth est la préférée du père. Elle répond à son désir avoué de voir en elle un fils ou un ami en étant mécontente de sa féminité et en nourrissant des ambitions d'indépendance masculine. Bientôt la décision de s'installer dans la capitale pose officiellement la question du mariage des trois jeunes filles. La relation privilégiée entre Elisabeth et son père semble faite alors d'une grande liberté de rapport, d'une complicité exclusive, et non exempte d'une pointe de défi de la part de la jeune fille. Son père y répond sur le mode plaisant, tout en s'inquiétant du fait que son impertinence naturelle ne lui permette que difficilement de trouver un mari, ce qui semble convenir assez bien à Elisabeth qui, très probablement, entend là l'expression d'un désir inconscient de la garder pour lui.

L'adversité veut que son père tombe gravement malade. Les soins occasionnés donnent à la jeune fille la possibilité, après avoir déjà supplanté ses sœurs, d'écarter sa mère : c'est elle désormais qui dort dans la chambre du père, c'est elle qui change ses bandages. La mort de son père est naturelle-

ment un grand malheur, mais le malheur aliénant selon la logique de la sémiotique de l'action — le manque — se réalise lorsque, durant cette maladie, elle renonce matériellement au jeune homme dont elle est amoureuse et que son père, il faut le souligner, l'a encouragée à rencontrer. C'est là que pour Elisabeth s'ouvre véritablement la « crise ».

Après le deuil consécutif à la disparition du père, l'épreuve principale et la question du mariage se trouvent réactualisées. L'exemple de ses deux sœurs aînées délimite dans ce cadre le champ d'une épreuve qualifiante. La sœur aînée épouse un homme qui, malgré ses dons intellectuels et l'avenir brillant qui lui semble promis, conforte Elisabeth dans ses réticences vis-à-vis du mariage. La seconde sœur en revanche épouse un homme qui la réconcilie avec cette institution. De ce point de vue, son second beau-frère fait figure d'adjuvant et l'épreuve qualifiante se termine au moment de la méditation matinale et solitaire sur la montagne où « *son être figé commence à fondre* », où « *elle ressent l'ardent désir de connaître le même bonheur que sa sœur* », après avoir été le « *témoin de tous les tendres soins dont son beau-frère entourait sa femme* ». Ici s'ouvrent donc, pour elle, la perspective consciente de trouver un compagnon qui lui convienne et, selon la terminologie proppienne, le « combat » qui est au cœur de l'épreuve principale.

L'adversité redouble alors et sa sœur décède. Techniquement, son second beau-frère est libre à présent et, ainsi qu'une pensée rapide comme l'éclair le lui révèle, elle pourrait l'épouser. Mais c'est lui qui s'éloigne et se dérobe. Elle réagit alors de la même façon qu'après la déception causée par son premier beau-frère, elle le suspecte de mauvais procédés envers la famille et ce, Freud le déterminera nettement, de façon infondée.

Elle se réfugie alors dans la maladie et les soins à prodiguer à la mère. Une des associations donnée durant la cure éclaire d'un certain jour, cependant, cette maladie qui entrave sa marche et la contraint souvent à aller se reposer. Freud note en effet : « *C'est donc cette première apparition des douleurs que je me mis à étudier. Je réussis à en éveiller un certain souvenir : un parent était venu la voir, mais étant alitée, elle ne put le recevoir ; deux ans plus tard, il était revenu mais avait eu de nouveau la malchance de la trouver au lit.* » Il semble donc qu'ayant fait le travail de trouver le mariage acceptable, Elisabeth ait réagi à la dérobade de son second beau-frère en inversant la situation : c'est elle qui désormais se met dans la position de devoir refuser, de ne pas recevoir : les raisins sont trop verts en quelque sorte.

Ainsi se marque une différence essentielle avec les situations de Lucy et de Katharina au début de la cure. Lucy est sortie de la crise en ayant liquidé le manque qui a déterminé cette épreuve : elle a gardé son emploi, et son

symptôme est relativement léger. De même Katharina est protégée des agressions de son père. Si Elisabeth a, elle aussi, traversé positivement, semble-t-il, l'épreuve qualifiante, elle n'a pas trouvé de mari, le « combat » n'a pas été suivi de réussite, l'« épreuve principale » n'est pas terminée. Son symptôme s'est au contraire fortement sédimenté et d'une certaine manière lui sert d'identité : elle est la malade de la famille. En regard des deux premiers cas, la « crise » n'étant pas ici achevée au début du traitement, la question se pose de l'éventuelle position de la cure dans le schéma structural.

### Analyse idiotopique du cas Elisabeth

Une autre question importante se pose à cet endroit. Pourquoi, l'idée de la recevabilité du mariage étant acceptée, Elisabeth n'a-t-elle pas, après la mort de sa sœur et la dérobade de son beau-frère, tourné son attention vers un autre homme ? L'interprétation de Freud qui épouvante tant la jeune fille et suivant laquelle elle était amoureuse de son beau-frère dès avant la mort de sa sœur, et peut-être même dès avant son mariage, et donc suivant laquelle le symptôme serait le signe du refoulement de son désir de voir cette sœur disparaître, ne semble pas épuiser entièrement cette question, puisque la sœur est morte à présent, et que d'une certaine façon le refoulement n'a plus lieu d'être.

On s'appuiera d'abord sur la considération que chez Elisabeth, on l'a assez souligné, la composante œdipienne est très solidement constituée. Celle-ci est principalement marquée par deux caractéristiques du fait de la formulation singulière du désir du père de la voir remplacer pour lui un fils et un ami avec qui il pourrait échanger des idées. La première est la recherche du tête-à-tête exclusif, comme lors de leurs discussions intellectuelles, et plus tard lors de son rôle d'infirmière. C'est ainsi qu'on la voit faire avec son second beau-frère dès leurs premières rencontres, avec cet entretien si animé qu'il interrompt sa sœur (« *Au fond, vous auriez été faits l'un pour l'autre* »), et aussi pendant la longue promenade durant laquelle « *la jeune fille resta tout le temps en compagnie de son beau-frère* » en évoquant une foule de choses intimes. C'est ainsi qu'on peut la soupçonner de procéder aussi avec le premier beau-frère, puisque au cours de la cure il est indiqué que « *toute une série de scènes était ainsi restée gravée dans sa mémoire, certaines même qu'elle n'avait encore jamais mentionnées bien qu'elles concernassent ce premier beau-frère* », ce qui semble indiquer que ces scènes n'ont pas eu de témoins, et que d'autre part elle se sent appelée à mener contre lui un certain combat dont les autres femmes de la maison se désin-

téressent, ce qui doit par conséquent les laisser face à face. La seconde caractéristique est un certain mode de défi héroïsant, illustré par son impertinence et ses ambitions d'indépendance masculine en avance sur son époque, par sa façon un peu forcenée d'être l'infirmière de son père et un peu ostentatoire d'être celle de sa mère (est-il vraiment utile qu'elle se soumette elle aussi à la cure d'obscurité ?), par la nature polémique de ses relations avec son premier beau-frère et son désir exacerbé de défendre l'éclat de la famille (c'est aussi sur ce mode que l'on peut comprendre l'anecdote de sa réaction disproportionnée à l'éventualité supposée par un tiers que son second beau-frère ait pu être atteint d'ostéopathie dans son enfance). Et enfin, semble-t-il, par ce rôle de malade de la famille qu'elle assume avec une « si belle indifférence ».

On comprend bien d'ailleurs comment, dans ces conditions, le transfert a du se réaliser aisément: Freud lui offrait un tête-à-tête exclusif, la considérait comme très intelligente et l'associait à une entreprise intellectuelle pionnière que « *nous aimions*, précise-t-il, *comparer à la technique du défoulement d'une ville ensevelie* », lui accordant quasiment, au travers de ce « *nous* », le rang de collaboratrice. On nommera idiotope de la *Priorité*, l'idiotope synthétisant les deux précédentes caractéristiques. Il est essentiellement orienté vers la recherche des moyens de la prééminence auprès du représentant de l'autorité virile.

C'est à partir de là qu'une lecture relativement cohérente de l'histoire d'Elisabeth va nous être permise, de l'origine jusqu'à, disons, l'époque de la naissance du neveu (en l'excluant). Elisabeth, on l'a constaté, a su établir un tête-à-tête exclusif et valorisant avec le père. Non contente d'être la fille préférée, elle est parvenue, du fait de sa maladie, à éliminer matériellement la mère. Après la mort du père, elle est mue, nous dit-on, « *par un ardent désir de voir pour les siens un bonheur nouveau remplacer le bonheur perdu et de se consacrer désormais à la survivante, la mère* ». La promotion soudaine d'une femme disqualifiée par son état de santé, sa « *mauvaise humeur névrotique* » et son exclusion de fait par Elisabeth ne peut que sembler suspecte. Ne nous a-t-elle pas fait savoir avec une naïve impudence « *qu'elle s'effaçait, à l'occasion, devant sa mère et ses aînées, atténuant ainsi pour elles les aspérités de son caractère* ». Elisabeth se sert manifestement de sa mère comme d'une femme de paille et elle exprime inconsciemment, derrière ce prête-nom, ses propres désirs. Après la mort du père, c'est pour elle-même qu'elle cherche un bonheur nouveau. Et c'est selon son expérience propre, en s'appuyant sur l'idiotope de la *Priorité*, qu'elle va tenter de le faire, en cherchant à recréer avec son premier beau-frère si apte, du fait de ses dons, à restaurer l'éclat de la famille, le même type de relation sur le mode du tête-à-tête exclusif et valorisant qu'elle en-

tretenait avec son père. C'est ainsi que nous comprenons, on l'a vu, « *toute (la) série de scènes [...] qu'elle n'avait encore jamais mentionnées bien qu'elles concernassent ce premier beau-frère* ». Celui-ci apparemment n'en a cure et c'est pourquoi, déçue, elle l'accusera, probablement en toute bonne foi, d'avoir manqué d'égards envers la mère, alors que celle-ci ne trouve pas matière à se formaliser, tentant ainsi d'entretenir, par le combat qu'elle entend mener contre lui, un face à face sur la nature duquel elle s'illusionne. Le déménagement en province de la petite famille de la sœur aînée n'occasionne pas seulement l'isolement de la mère (déjà bien marginalisée, semble-t-il, au sein de la famille du fait de son état maladif), mais l'empêchement de la jeune fille à perpétuer le tête-à-tête valorisant avec le brillant nouveau chef de famille.

Elisabeth va tenter d'entretenir le même type de relation avec son second beau-frère et avoir la satisfaction de trouver un partenaire plus coopérant. Cependant, grâce à lui et à sa sœur, elle va pouvoir découvrir l'importance de valeurs qui s'opposent point par point à celles de l'idiotope de la *Priorité*. La non-exclusivité, en regard de l'exclusivité : sa sœur, n'admet-elle pas avec enjouement les tête-à-tête animés d'Elisabeth et de son fiancé ? Plus tard n'est ce pas un regard d'elle qui le déterminera, lui, à accompagner la jeune fille durant l'excursion ? Et aussi la confiance, ainsi qu'Elisabeth le reconnaît elle-même, en regard du défi. On nommera idiotope de la *Réciprocité* l'idiotope porteur de ces nouvelles valeurs. C'est, pour résumer, l'accès à cette dimension que lui ouvre la fréquentation de ce couple bien assorti. On peut sans doute, à travers les associations d'Elisabeth, voir dans la naissance de leur fils et l'affection qu'elle lui porte, l'occasion et l'effet d'une première sédimentation de cet idiotope. Quoi qu'il en soit, au-delà de la probable intense ambivalence *Priorité / Réciprocité*, de la longue promenade avec le beau-frère, il semble bien que la méditation solitaire et matinale sur la montagne marque, à travers la conscience du désir de trouver le même bonheur conjugal que sa sœur, une autre étape importante dans la structuration de ce second idiotope.

Les nouvelles alarmantes concernant la santé de sa sœur vont de nouveau porter cette ambivalence à un haut degré d'intensité conflictuelle. Puis son décès, pour le malheur d'Elisabeth, semblera ouvrir la possibilité de satisfaire simultanément les logiques discordantes de la *Priorité* et de la *Réciprocité*.

L'attitude de son second beau-frère la décevra sur ce point. Elle réagira alors de la même façon qu'après la déception causée par son premier beau-frère, en le soupçonnant de porter tort à la mère. A partir de ce moment, l'idiotope réactivé de la *Priorité* se satisfera, mais de manière dénaturée, le père ayant disparu et les représentants mâles de l'autorité familiale étant

discrédités, d'évincer la mère une fois de plus, et sur son terrain même pourrait-on dire, puisque c'est dorénavant Elisabeth qui devient la « malade de la famille ».

Dans la mesure où il n'est pas identifié, l'idiotopie de la *Priorité* est latent, et dans la mesure où Elisabeth est capable d'exprimer la souffrance que lui cause sa solitude, l'idiotopie de la *Réciprocité* est manifeste au moment de la cure.

D'autre part son comportement étant entièrement organisé autour de cette figure au moment où elle aborde le travail avec Freud, il semble fondé de voir dans la *Malade de la famille* (on ne peut mieux nommée : sa maladie, on l'a compris, est la famille) un idiotopie à part entière, héritier contrefait de l'idiotopie de la *Priorité* et de la déception de l'idiotopie de la *Réciprocité* ; son caractère de symptôme permanent assumé le placerait à la limite du latent et du manifeste. Sans doute conviendrait-il de le considérer comme structurellement interne à celui de la *Priorité*.

Il faut maintenant tenter de répondre aux questions posées à l'orée de l'analyse idiotopique, à savoir déterminer ce qui fixe Elisabeth dans le rôle de la malade de la famille. On vient de voir quelle sorte de bénéfice secondaire elle en tirait : se maintenir dans un statut dénaturé de prééminence. Mais on a constaté d'autre part à quel point sa solitude et son impuissance à « réaliser quelque chose dans la vie » la font souffrir ; elle aurait pu trouver, dans cette souffrance, le ressort qui lui aurait permis de briser le cercle d'airain dans lequel elle se sent enfermée.

Dans la mesure où l'épreuve principale (la recherche d'un compagnon qui lui convient) n'a pas été couronnée de réussite et où par conséquent la crise n'est pas achevée, il faut convenir que l'épreuve qualifiante n'a pas été poussée jusqu'à son terme efficace. Si on la compare aux épreuves qualifiantes traversées par Lucy et Katharina, on constate qu'une dimension manque : il y a bien qualification d'un idiotopie, celui de la *Réciprocité*, mais pas disqualification de l'idiotopie concurrent de la *Priorité*. Au contraire, l'agent de cette qualification, son second beau-frère, et le moyen d'icelle, le tête-à-tête, sont largement compromis dans la logique antagonique de la *Priorité* : il s'agit encore d'un rapport exclusif avec un représentant masculin de l'autorité familiale. Bientôt la mort de sa sœur semble ouvrir malencontreusement la possibilité de satisfaire du même coup les deux logiques idiotopiques<sup>11</sup>, et empêche qu'une troisième étape dans le « processus qualifiant » puisse éventuellement lui fournir quelque expé-

---

<sup>11</sup> L'émotion qu'Elisabeth manifeste en croyant reconnaître la voix de son second beau-frère dans l'antichambre de Freud et en présumant qu'il vient la chercher, montre combien cette solution demeure fascinante pour elle au moment de la cure et à quel point le rôle de malade de la famille reste une position d'attente suspendue à un éventuel revirement de la part de celui-ci.

rience qui soit de l'ordre de la disqualification de la *Priorité*. Ainsi, a contrario, se trouverait confirmée l'idée (seulement accessible à travers une analyse en idiotopes éclatés, comme dans les cas de Lucy et Katharina) selon laquelle, pour être pleinement efficiente, l'« épreuve qualifiante » devrait être soutenue à la fois par une dimension de qualification et une dimension de disqualification.

Si l'on en revient maintenant au déroulement de la cure, on ne peut qu'éprouver un sentiment de perplexité devant la façon dont elle se termine. Freud, on l'a souligné dans l'introduction, exprime des appréciations contradictoires à la fin du compte rendu, alors qu'au début il se montre très satisfait d'avoir réussi là « *sa première analyse complète d'une hystérie* ». De plus, de manière assez étonnante, c'est lui qui semble prendre congé d'Elisabeth. « *Je considérais, nous dit-il, la malade comme guérie et lui conseillai de continuer à poursuivre elle-même ses efforts en vue d'une solution puisque le chemin était déjà frayé.* » « *Elle ne s'y opposa pas* » nous informe-t-il. On connaît la suite : Elisabeth a une forme de rechute dont Freud est mis au courant par une lettre de la mère, ce qui ne l'empêche pas d'afficher une belle confiance, légitimée, moins d'un an plus tard, par la satisfaction de voir son ancienne patiente astasique entraînée dans une danse rapide. On ne peut donc contester le succès de la cure, ni la transfiguration, même si elle est très différée.

C'est en ce point qu'il faut rappeler que Freud, vers la fin de la cure, s'assure un entretien avec la mère d'Elisabeth, ce qui ne nous semblerait pas très orthodoxe aujourd'hui. Non seulement il nous présente le tableau d'une femme intelligemment attentive aux problèmes de sa fille, assez éloigné des appréciations péjoratives de la patiente, mais encore il manifeste clairement à Elisabeth sa considération et son estime pour cette femme, en valorisant ses points de vues et en l'engageant à y avoir recours. On peut bien supposer que cette initiative ait semblé intempestive et décevante à la jeune fille, engagée qu'elle était dans un tête-à-tête transférentiel exclusif et valorisant avec un brillant représentant de la gent masculine (Freud), et comprendre, par là-même, qu'elle ait si facilement accepté la suggestion d'en finir avec la cure. A la première tentative de vrai dialogue de la part de la mère, Elisabeth réagit, sur le mode usuel, en accusant Freud de trahison. On peut néanmoins se demander si précisément, une fois le transfert établi sur le mode prioritaire, et c'était le seul possible, il n'a pas été particulièrement heureux de la part de Freud de réhabiliter et de réintroduire la mère dans la cure, injectant une dose de non-exclusivité et de confiance là où il n'y en avait plus. Le fait même qu'aussitôt après il ait, en quelque sorte, l'initiative de la fin de la cure, a dû faire autorité, et imposer une forme officielle (ou du moins effective) de disqualification, qui jusque

là faisait défaut, à l'idiotope de la *Priorité*. Après quelque temps de réaction négative de la part d'Elisabeth, cette attitude aurait atteint son efficacité castrativement symboligène et libératrice, ainsi que le confirme son mariage ultérieur.

La cure, dans ce cas, aura donc permis l'achèvement de la « crise » au sens sémiotique du terme. Le choix d'un mari étranger<sup>12</sup> trahit sans doute une réaction marquée à la logique de proximité et d'exclusivité familiale dans laquelle elle était enfermée auparavant, et colore confusément la fin du compte rendu d'une vague touche « glorifiante ».

### Quelques remarques

a) Il y a dans le cas Elisabeth une sorte de moment révélateur : elle a accès durant la cure à un souvenir très profondément enfoui : confrontée à la dépouille mortelle de sa sœur, une pensée rapide comme l'éclair lui traverse l'esprit : « *il est redevenu libre, je peux l'épouser* ». Mais cette révélation contrairement aux deux cas précédents, est consciente et concerne le désir propre de la patiente et non celui d'un tiers. Elle n'est pas non plus promptement suivie d'un phénomène de transfiguration d'ordre somatique, comme dans les deux autres cures. Il semble en effet que Freud ne lui laisse d'ailleurs pas le temps d'élaborer ce souvenir, et trop hâtivement pousse plus loin l'interprétation en tentant de lui prouver que « *depuis longtemps, elle était amoureuse de son beau-frère* », ce qui sollicite chez elle une farouche résistance. L'absence de cet acquiescement somatique signale que cette révélation est d'une certaine manière incomplète ou plus probablement qu'elle n'est pas de nature similaire à celles des deux cas précédents.

b) Contrairement aux deux premiers, le cas Elisabeth est presque entièrement rapporté au style indirect et il n'y a quasiment plus de dialogue noté sur le vif, de sorte qu'on ne peut plus « entendre » les composantes idiolectales de la langue de la jeune fille, mais seulement les atteindre à travers l'analyse de son comportement (en ce qui concerne en tout cas l'idiotope de la *Priorité*).

c) L'analyse structurale du récit nous a permis de dégager ici une notable différence conjoncturelle avec les deux cas précédents en montrant que la « crise » n'était pas achevée au moment où débutait la cure. Bien plus, Elisabeth qui est amenée à fréquenter encore son beau-frère, espère tou-

---

<sup>12</sup> Dans le texte allemand : "einem Fremden". Le "someone unknown to me" de la S.E. semble aussi peu satisfaisant que "l'étranger" de la traduction française. Il s'agit sans doute d'un homme non identifié au moment de la cure, qui n'appartient donc vraisemblablement pas au cercle des relations familiales ou parafamiliales dans lequel, semble-t-il, on se mariait volontiers assez endogamiquement dans le milieu de Freud.

jours, mal gré qu'elle en ait, un mariage avec lui, ainsi que l'indique indiscutablement l'incident de l'homme entendu dans l'antichambre du cabinet de Freud. (Cf. note 10.) Cette double difficulté éclaire sans doute en partie les raisons de la complexité du cas et de la longueur de la cure en comparaison des deux autres. On peut noter que des années plus tard cette même Elisabeth, selon sa fille<sup>13</sup>, parlait encore de Freud comme de ce « *médecin barbu* » qui avait « *essayé de me convaincre que j'étais amoureuse de mon beau-frère, mais ce n'était pas vrai* ».

d) Enfin, on peut constater de nouveau (et c'est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'un test négatif : l'absence de disqualification de l'idiotopie de la *Priorité* n'a pas permis la liquidation du manque), le rôle déterminant de l'« épreuve qualifiante », ainsi que l'importance de sa double détermination, révélée à partir de l'hypothèse soutenue du caractère polytopique du psychisme humain, à la fois qualifiante et disqualifiante.

e) Le terme connecteur entre les deux idiotopies en concurrence est ici le second beau-frère, et ce qui fait la singularité du cas, c'est qu'il demeure, si l'on peut dire, libre d'accès au moment de la cure, et qu'il semble offrir la possibilité de satisfaire à la fois les deux logiques idiotopiques.

---

<sup>13</sup> Gay, Peter, *Freud, une vie*, Paris, Hachette, 1991.

## Chapitre IV

### Le cas Dora

Dans la série des comptes rendus de cure d'hystériques, le cas Dora présente un certain nombre de particularités. Le titre même de *Fragment d'une analyse d'hystérie* est d'abord là pour en marquer d'avance les limites. De plus, on le sait, Dora interrompt brutalement la cure dont elle n'a pas eu, il faut le souligner, l'initiative : elle répondait en s'y soumettant à un « *ordre formel* » de son père [D, 13]<sup>14</sup>. Et de même que celui-ci demandait explicitement à Freud « *de la remettre sur la bonne voie* » [D, 16], il est plus que probable que Dora espérait elle-même mettre le thérapeute de son côté dans la partie de bras de fer qu'ils avaient engagée, ainsi que semblent encore l'indiquer, quinze mois après la fin du traitement, les toutes dernières informations du compte-rendu sur le comportement de la jeune fille [D, 90]. Freud s'en voit donc réduit au constat suivant: [D, 86] : « [certains facteurs] *ont empêché que la cure se terminât par cette amélioration, avouée par la malade et son entourage, qu'on obtient d'ordinaire et qui se rapproche plus ou moins d'une guérison complète.* »

D'autre part de nombreux commentateurs ont noté le trouble que ce travail, ou la rédaction de ce travail, a suscité chez Freud, trouble qui se serait manifesté, entre autres, par l'erreur de datation de la cure qui a débuté en octobre 1900 et non en octobre 1899 comme l'indique le texte<sup>15</sup>. On constatera d'ailleurs un peu plus loin que d'autres repères chronologiques sont brouillés, peut-être en raison même de cette erreur initiale.

Enfin comme le soulignait le titre primitivement envisagé de *Rêve et Hystérie*, c'est essentiellement autour de l'analyse de deux rêves survenus durant la cure et de leur utilisation dans le travail thérapeutique qu'est organisé ce compte rendu, de sorte que tout le reste leur est subordonné. En particulier pour tout ce qui concerne l'anamnèse, Freud a systématiquement recours au style indirect. Ainsi, compte tenu des contributions non négligeables du père et des interprétations assez péremptoires de Freud, il est souvent bien difficile d'identifier ce qui revient en propre à Dora. D'une

---

<sup>14</sup> Le compte rendu du cas Dora étant beaucoup plus long que les précédents, et par conséquent les citations plus difficiles à retrouver, ces crochets sont là pour désigner la page en référence dans S. FREUD (1905), *Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)*, Trad. M. BONAPARTE ET R. LOEWENSTEIN, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, 1-91.

<sup>15</sup> Cette erreur est d'ailleurs peut-être volontaire et destinée à protéger l'identité de sa patiente.

façon générale, en dehors des associations suscitées par les rêves, sa voix est assez étouffée. De plus ce phénomène de transfiguration qui nous a été si utile dans les études précédentes, n'existe évidemment plus ici du fait de la rupture de la cure, et d'ailleurs ne se produira pas davantage plus tard ainsi qu'un témoignage postérieur viendra le préciser.

Il ne s'agit donc plus ici à proprement parler d'un récit, même envisagé comme récit de cure. Il n'en est pas moins vrai que la construction adoptée pour la présentation de ce document clinique dégage une impression encore plus puissante de romanesque, ainsi qu'on peut le voir attesté par exemple dans l'article *Bauer Ida* (le véritable nom de Dora) du *Dictionnaire de la Psychanalyse* : « A cet égard, son récit du cas Dora ressemble à un roman moderne: on hésite entre Arthur Schnitzler, Marcel Proust et Henrik Ibsen. »

Malgré ces évidentes difficultés, nous tenterons, sur les modèles précédents, de soumettre ce document à une analyse de type structural.

### Repères chronologiques

Freud donne assez régulièrement une échelle des âges de Dora qui permet de bien se repérer. Il n'y a guère que trois ou quatre points qui demandent examen.

Le premier se rapporte à une grande dispute entre les parents [D, 50] au sujet de boucles d'oreilles constituées de perles en forme de goutte. Dora situe la scène « *voici quatre ans* » ; une parenthèse de Freud précise : « *une année avant le rêve.* » Or le rêve en question a lieu durant la villégiature au bord du lac, immédiatement après la première consultation de Dora par Freud à l'âge de seize ans [D, 11, 13, 16], la cure étant entreprise deux ans plus tard [D, 11]. Ainsi la datation de quatre ans avant la cure ne coïncide que difficilement, même en tenant compte de la large marge d'erreur inhérente à un mode de repérage constitutivement vague, avec celle d'une année avant le rêve. Elle coïncide davantage avec celle de deux années avant le rêve, et donc avec le moment où M. K. embrasse Dora sur la bouche, lorsqu'elle a quatorze ans. Quoiqu'il en soit, il y a bien là un petit problème chronologique, cette erreur de calcul étant peut-être une conséquence de l'erreur de Freud sur la date du début de la cure.

Le second point touche à la date de la mort de la « *tante préférée* », sœur du père de Dora et que cette dernière [D, 11] : « *considérerait depuis sa maladie [...] comme son modèle.* » On trouve à ce propos en [D, 13] ces précisions de Freud: « *Je l'avais vue [Dora] pour la première fois, dans sa seizième année, au début de l'été, atteinte de toux et d'enrouement [...].*

*L'hiver de l'année suivante, elle se trouvait, après la mort de sa tante préférée, à Vienne, dans la maison de son oncle et de ses cousines et elle y tomba malade, fit de la fièvre, et son état fut attribué à une crise d'appendicite.* » La légère ambiguïté de la traduction française qui est fidèle au texte allemand, à propos de « *l'hiver de l'année suivante* », n'existe pas dans la Standard Edition : « *During the next winter* » est évidemment plus net. Cependant, sur la maladie concomitante de Dora, on a en [D, 76] les renseignements suivants : « *Je demandai donc quand l'appendicite était apparue, avant ou après la scène du lac ? La réponse immédiate, [...] fut celle-ci : "Neuf mois après."* » Ainsi l'ambiguïté se trouve totalement levée, et la scène du lac s'étant produite le 30 juin [D, 80], les neuf mois plus tard donnent fin mars, début avril, soit, exactement, la fin de l'hiver suivant.

Le troisième point est de loin le plus important et concerne la détermination de l'époque du déménagement familial de la ville de B. à la « ville industrielle » où sont situées les usines paternelles. La première mention du fait se trouve en [D, 13] et dans la continuation exacte de la citation commencée plus haut : « *L'automne suivant, la santé du père semblant le permettre, la famille quitta définitivement B., se fixa tout d'abord là où se trouvait l'usine du père et, à peine un an plus tard, définitivement à Vienne.* » Il semblerait donc que ce déménagement se soit produit l'automne suivant l'hiver où la tante est décédée, soit plus d'un an après la première visite à Freud, ainsi que l'entérine la chronologie établie par J. Strachey pour la Standard Edition.

Il y a cependant quelques indications sérieuses qui porteraient à croire au contraire qu'il s'agirait plutôt de l'automne suivant cette première visite (qui eu lieu au début de l'été). On en connaît les circonstances [D, 16] : « *Lorsque le père et la fille étaient venus me voir deux ans plus tôt, en été, ils étaient en route pour aller rejoindre M. et Mme K., qui villégiaturaient au bord d'un de nos lacs de montagne.* » C'est sur les rives de ce lac qu'eut lieu, cet été là, le fameux incident au cours duquel Dora interrompit une déclaration de M. K. en le giflant. Or il est indiqué à ce propos [D, 45] : « *Après que Dora eut formulé ses accusations et que son père eut demandé à M. K. des explications, celui-ci répondit tout d'abord par des protestations de respect ; il s'offrit à venir dans la ville industrielle pour éclaircir tous les malentendus.* » Pourquoi une telle proposition, si la famille de Dora n'y avait pas déjà déménagé et, si par conséquent son père n'y était que de passage pour affaire ? Pourquoi ne pas tout bonnement attendre son retour à B. ? Les détails fournis en [D, 44] vont dans le même sens : « *Or lorsque le père de Dora retourna à B. pour la première fois après le séjour interrompu au bord du lac, elle refusa naturellement de l'y accompagner ;*

*sa cousine fut alors priée de faire le voyage avec lui et accepta.* » Pourquoi donc l'industriel aurait-il cherché à se faire chaperonner, si B. était encore son lieu de résidence ?

Ainsi il semble très probable que le déménagement a été effectué durant l'été ou au début de l'automne qui a suivi l'incident du lac. Cela éclaircirait plusieurs points. D'abord le fait que M. K. ne puisse plus retarder sa déclaration, et que peu de temps auparavant il ait offert à Dora un très précieux coffret à bijoux [D, 50]. Certes il lui était coutumier d'offrir des présents à Dora, mais ils étaient, semble-t-il, moins conséquents [D, 23]. Ensuite il n'est nullement fait mention de rencontre de hasard à B. entre Dora et M. K. après leur rupture (ce qui évidemment aurait été naturel si elle y avait encore résidé durant une année), alors que cela s'est produit plus tard lorsque les deux familles ont habité ensemble la ville incomparablement plus étendue de Vienne. Enfin, on l'a vu, un peu plus de deux ans séparent l'incident sur le lac et le début de la cure. Dans le cas où l'installation dans la ville industrielle aurait eu lieu plus d'un an après cet incident, et compte tenu du fait que le séjour dans cette ville dure « à peine un an » [D, 13], Dora et sa famille ne se seraient fixés à Vienne que très peu de temps avant le début de la cure. Ce court délai aurait-il alors été suffisant pour contenir les trois semaines au terme desquelles Dora apprit l'installation concomitante des K. dans cette même ville, ainsi que, bientôt, les « nombreuses rencontres » [D, 22], dans la rue, soit de M. K., soit de son père et Mme K. De cette conjonction d'indices, on conclura que le déménagement dans la ville industrielle a eu lieu au cours de l'automne qui a suivi l'incident sur le lac, contrairement à ce que propose la chronologie de la *Standard Edition*.

Un autre point d'apparence plus futile, mais dont on montrera plus loin l'importance, est la détermination du moment où Dora obtint de son père le renvoi de sa gouvernante, l'ancienne institutrice. Il est clairement indiqué [D, 25] que cet événement se produit dans la ville industrielle, après le déménagement de B. Un indice permet de préciser qu'il a très probablement eu lieu avant le décès de la tante, soit dans les neuf mois qui ont suivi l'incident du lac. Se trouveraient ainsi renforcées les conclusions précédentes selon lesquelles le déménagement de B. se serait bien réalisé avant la mort de la tante en question. Cet indice est fourni en [D, 74] par l'analyse d'un fragment oublié du second rêve : « *Elle va tranquillement dans sa chambre et lit un gros livre qui se trouve sur son bureau* ». S'y rattache en effet le souvenir suivant [D, 75] : « *Lorsque sa tante préférée tomba gravement malade et que le voyage à Vienne fut décidé, ses parents reçurent la lettre d'un autre oncle qui leur écrivait qu'ils ne pouvaient pas venir à Vienne, un de ses enfants, cousin de Dora, étant atteint d'une grave appendicite. Elle ouvrit alors un dictionnaire pour s'instruire des symptômes de*

*l'appendicite.* » Or cette lecture d'un article innocent fut suivie d'« *une autre plus répréhensible* » [D, 76], concernant « *des sujets défendus* » [D, 74]. C'est bien ce recours au dictionnaire à propos de tels sujets qui corrobore, selon nous, la séparation d'avec la gouvernante, puisqu'avec elle Dora avait toute latitude d'aborder les questions de la vie sexuelle [D, 24 – note 1].

Un dernier commentaire, mais qui n'est pas de nature chronologique et concerne l'autre événement important qui a marqué les relations de Dora et M. K. [D, 18] : « *Elle était alors âgée de 14 ans, M. K. avait convenu avec elle et sa femme qu'elles se rendraient dans l'après-midi à son magasin pour regarder de là une solennité religieuse. Mais il décida sa femme à rester chez elle et donna congé aux employés. Lorsque la jeune fille entra dans le magasin, il se trouvait seul. Quand le moment où devait passer la procession fut proche, il pria la jeune fille de l'attendre auprès de la porte qui menait du magasin à l'escalier de l'étage supérieur, pendant qu'il abaisserait les persiennes. Il revint ensuite et, au lieu de sortir par la porte ouverte, il serra la jeune fille contre lui et l'embrassa sur la bouche [...]. Dora ressentit à ce moment un dégoût intense, s'arracha violemment à lui et se précipita, en passant à côté de l'homme, vers l'escalier et, de là, vers la porte de la maison. Elle continua néanmoins à fréquenter M. K. ; ni l'un ni l'autre ne fit jamais allusion à cette petite scène, aussi prétend-elle l'avoir gardée secrète jusqu'à ce qu'elle l'avouât au cours du traitement* ».

Il y a dans ce récit quelque chose de paradoxal ; d'une part elle dit n'en avoir parlé à personne, d'autre part elle affirme sans ambiguïté que M. K. a éloigné volontairement sa femme et les employés, et qu'il s'agit d'un guet-apens. Il faut bien que d'une manière ou d'une autre quelqu'un lui ait confirmé qu'il ne s'agissait pas d'un simple contretemps, et dans cette éventualité, bien évidemment, la personne en question ne peut être que Mme K.

## Histoire de Dora

Le père de Dora est un grand industriel, d'un talent peu commun et jouissant d'une très belle situation matérielle. C'est un homme d'une grande activité, mais dont la santé a été, à plusieurs reprises, gravement affectée. Durant toute l'enfance de Dora, les divers soins nécessités par ses maladies ont scandé et déterminé l'organisation de la vie familiale. La mère peu instruite et peu intelligente s'est enfermée dans la « *psychose de la ménagère* », occupée à nettoyer constamment la maison au point d'en rendre

impossible la jouissance. Dora a réservé toute sa tendresse à son père et n'a jamais prêté beaucoup d'attention à sa mère.

La tuberculose du père exigea d'abord l'installation de la famille à B., durant une dizaine d'année, au moment où Dora atteignait ses six ans. Elle en avait dix, lorsque son père eut un décollement de la rétine qui nécessita une cure d'obscurité et causa un affaiblissement de la vue. Deux ans plus tard, la maladie la plus sérieuse se manifesta : accès de confusion mentale, suivi de phénomènes paralytiques et de troubles psychiques légers. Tout cela n'avait cessé d'augmenter la tendresse de la fille envers le père, et pendant quelques-uns de ces épisodes, personne en dehors d'elle n'avait été admis à lui donner les menus soins que réclame un malade ; fier de son intelligence précoce, son père en avait fait, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, sa confidente.

L'état du père ne trouvant pas vraiment d'amélioration, un ami de la famille, M. K., le décida à aller à Vienne consulter Freud qui fit entreprendre un traitement antisyphilitique énergique et obtint ainsi la guérison. Durant le traitement, ce fut Mme K. qui joua le rôle de garde-malade, alors que la mère se tenait à l'écart par peur de la contamination ; et, depuis lors, le destin des deux familles se trouva étroitement imbriqué. D'une part l'industriel reprit goût à la vie, couvrit de cadeaux sa femme, sa fille et surtout sa belle « infirmière » qu'il continua à fréquenter assidûment, tandis que d'autre part Dora prit plaisir à s'occuper des deux enfants K. Naturellement M. K. eut l'occasion de se plaindre du cours des choses à la mère de Dora, mais rien n'y faisant, il se résigna à la situation, et commença même à s'intéresser de plus en plus à la jeune fille, lui marquant des attentions, lui offrant ouvertement des cadeaux, sans que personne, apparemment, n'y trouve à redire. Une fois même, il l'embrasse par surprise sur la bouche ; elle a alors quatorze ans et éprouve un sentiment de dégoût intense. Malgré un léger retrait de la part de la jeune fille, les choses n'en ont pas moins, semble-t-il, continué leur cours. M. K. lui envoie régulièrement des cartes postales lors de ses nombreux déplacements professionnels, et même, durant la dernière année du séjour de Dora à B., il profite de chaque occasion pour lui faire des cadeaux et utilise tous ses temps libres de façon à rester en sa compagnie.

Il y avait, par ailleurs, à cette époque chez Dora une gouvernante, ancienne institutrice, plus très jeune et plutôt libre d'esprit. Elle tenta d'attirer l'attention de son élève sur ce qu'il pouvait y avoir de bizarre dans les relations entre son père et Mme K. Elle l'incita même à prendre parti contre cette dernière, mais ce fût en vain. Au contraire, une sorte de complicité s'était établie entre Dora et Mme K. La jeune fille était devenue la confidente et la conseillère de cette dernière dans toutes les difficultés de sa vie

conjugale, tandis que l'aînée (de douze ans<sup>16</sup>) initiait la plus jeune aux mystères de la sexualité, en partageant, par exemple, la lecture de la *Physiologie de l'amour* de Mantegazza et d'autres livres analogues. Dora n'hésitait pas à faire l'éloge de la blancheur ravissante du corps de Mme K. Elle ne se choquait pas, partageant ses goûts, de reconnaître le choix de son amie derrière les cadeaux qu'elle recevait de son père; une fois même celui-ci lui offrit un bijou devant lequel elle ne s'était extasiée qu'en présence de Mme K.

A la veille de l'été 1898, alors que le déménagement dans la ville industrielle avait été décidé pour l'automne ou la fin de l'été, Mme K. qui s'était, semble-t-il, absentée quelques semaines de B. y laissant son mari et ses enfants avec une jeune gouvernante, écrivit à Dora pour l'inviter à passer plusieurs semaines dans leur maison au bord du lac. C'est sur le chemin de cette villégiature que l'industriel qui accompagnait sa fille, fit halte à Vienne et la présenta à Freud pour la première fois, à l'âge de seize ans, car il s'inquiétait de sa nervosité ainsi que d'une toux et d'un enrrouement chroniques. Le médecin avait alors proposé un traitement psychique auquel il fut renoncé, cette crise prolongée s'étant dissipée spontanément.

Sur les rives du lac, des habitudes se prennent. Dora partage comme à l'accoutumée la chambre de Mme K., tandis que son père habite à l'hôtel. Chaque matin, Mme K. l'y rejoint pour une longue promenade matinale. M. K. fait souvent de même avec Dora, cependant qu'une gouvernante s'occupe des enfants. L'après-midi Dora fait la sieste, seule, dans la chambre de son amie. Or, un jour, la jeune gouvernante dont l'attitude envers M. K. l'avait plutôt étonnée par sa froideur, aborde Dora et lui confie que durant l'absence de sa femme quelques semaines plus tôt, M. K. s'était mis à la courtoiser, l'avait suppliée de ne rien lui refuser, sa femme n'étant rien pour lui. Elle avait cédé à ses instances, mais peu de temps après, il ne se soucia plus d'elle. Depuis elle le haïssait. Lorsqu'elle s'était vue abandonnée, la gouvernante avait tout avoué à ses parents qui habitaient l'Allemagne et ceux-ci avaient exigé qu'elle quitte immédiatement la maison : voyant qu'elle ne le faisait pas, ils lui avaient écrit qu'ils ne voulaient plus entendre parler d'elle et lui interdisaient dorénavant leur maison. Mais la gouvernante espérait toujours un revirement de la part de M. K. Elle était au désespoir et ne pouvait plus supporter une telle vie.

Un ou deux jours plus tard, le 30 juin, dans la matinée, Dora et M. K. traversent le lac en bateau et entreprennent une promenade dans la forêt. M. K. veut lui parler et il débute d'une façon assez sérieuse. Mais dès qu'il a prononcé les mots : « Vous savez que ma femme n'est rien pour moi »,

---

<sup>16</sup> P. Mahony, *Freud's Dora. A psychoanalytic, historical and textual study*, Yale University Press.

elle lui coupe la parole en le giflant et s'enfuit, bien décidée à faire le tour du lac et à rentrer, seule, à pied. Mais, renseignement pris et deux heures et demie étant nécessaires, elle y renonce, regagne le bateau et y retrouve M. K. qui la prie de lui pardonner et de ne rien raconter à personne. L'après-midi même, alors qu'elle fait la sieste, elle se réveille en sursaut et le trouve près d'elle. Il y a demandé d'explications. Il vient juste chercher quelque chose, et d'ailleurs rien ne s'oppose à ce qu'il entre dans sa propre chambre. Inquiétée par cette intrusion, elle demande une clef à Mme K., et dès le lendemain matin s'enferme pour sa toilette. L'après-midi au moment de la sieste elle constate que la clef a disparu et décide alors, bien que l'incident d'une visite intempestive ne se renouvelle pas durant les trois jours suivants, de ne pas rester davantage, comme prévu, chez les K., mais de rentrer avec son père.

Quelques jours plus tard, elle reçoit une carte postale de M. K., selon le mode usuel. Mais bientôt Dora se décide à tout raconter à sa mère pour qu'elle en réfère au père. Celui-ci écrit à M. K. qui lui répond en protestant de son respect pour Dora et propose de venir lui-même, dans la ville industrielle où la famille de la jeune fille s'est installée, dissiper le malentendu. L'explication aura lieu, en réalité, quelques semaines plus tard, lorsque ce dernier retourne à B., accompagné de l'oncle et de la cousine de Dora, celle-ci ayant refusé d'accompagner son père. M. K. a alors changé de ton. Il dénigre la jeune fille : Mme K. lui a appris que Dora lisait Mantegazza et d'autres livres de cette sorte. Excitée par pareille lecture, elle aurait, selon lui, « imaginé » la scène ; une jeune fille qui lit de tels livres et s'intéresse à de tels sujets ne peut prétendre au respect d'un homme.

Le père de Dora entérine cette explication, et la jeune fille naturellement est outrée et mortifiée qu'on ne la croie pas. Bientôt, dans la ville industrielle, les liens entre Dora et sa gouvernante deviennent plus intimes ; elle peut lui parler librement de tout ce qui l'intéresse, y compris des questions de la vie sexuelle. Mais brusquement elle demande et obtient son renvoi, lorsqu'elle croit s'apercevoir que cette gouvernante est amoureuse de son père, ne s'intéresse un peu trop ostensiblement à elle que lorsqu'il est là, mais la délaisse en son absence. Neuf mois après l'incident du lac, alors qu'elle vient de perdre sa tante et qu'elle se trouve à Vienne chez son oncle et ses cousines, elle souffre d'une crise d'appendicite.

Un peu moins d'un an après le déménagement dans la ville industrielle, la famille s'installe à Vienne. Dora découvre rapidement que les K. viennent aussi de s'y établir. Elle exige que son père rompe avec Mme K., de même que de son côté elle a coupé tout lien avec cette famille. Le père refusant naturellement, elle sombre dans une sorte de dépression, manifeste des troubles de caractère, se met à éviter toute relation sociale. Les parents

trouvent même une lettre dans laquelle elle leur fait ses adieux, disant ne plus pouvoir supporter la vie. Le père qui aime sincèrement sa fille et est très inquiet, consulte Freud et obtient, malgré une grande résistance de sa part, qu'elle se laisse soigner par lui.

### Analyse structurale de l'histoire de Dora

Le premier événement qui se détache avec intensité sur le fond complexe des relations de Dora avec la famille K. est le baiser inattendu de M. K. et l'intense impression de dégoût ressentie. On connaît l'appréciation péremptoire de Freud [D, 18] : « *Je tiens sans hésiter pour hystérique toute personne chez laquelle une occasion d'excitation sexuelle provoque surtout ou exclusivement du dégoût, que cette personne présente ou non des symptômes somatiques.* » Ce jugement qui ne tient compte ni de l'âge, ni de la maturité, ni des circonstances, a souvent semblé excessif. Quoiqu'il en soit, Dora qui a quatorze ans à cette époque et paraît relativement ignorante du domaine de la sexualité [D, 20], est certes surprise, mais ne semble accorder à cet incident, ne sachant le rattacher à rien d'autre, qu'un caractère anecdotique.

Le second événement est l'épisode du lac. Il y a là, au contraire du premier, une intrication de circonstances que le travail de la cure dégagera peu à peu<sup>17</sup>. Sous cette appellation d'épisode du lac nous désignerons tout ce qui s'est produit à cet endroit durant le temps du séjour, jusques et y compris le départ, anticipé, de Dora en compagnie de son père. Cet épisode sera donc essentiellement constitué des confidences de la jeune gouvernante des K., de la déclaration de M. K. et de la réaction de la jeune fille. Soulignons au passage que les tous derniers éléments rapportés par la cure et donc, d'une certaine manière les plus difficiles à atteindre, concernent la gouvernante des K. Il ne semble pas qu'il s'agisse à proprement parler d'un sou-

---

<sup>17</sup> Le père fournit les indications concernant 1) le départ précipité de Dora avec lui de la villégiature chez les K. ; 2) l'aveu à la mère et les explications fournies par M. K. [D, 16]. Plus loin, en [D, 45], Dora précise les deux temps de la réponse de M. K. : d'abord la protestation de respect et la proposition de venir s'expliquer dans la ville industrielle, puis, plus tard à B., l'accusation contre Dora provenant d'indiscrétions de Mme K. qui ressemblent bien à une trahison. Le premier rêve va déclencher la remémoration d'un grand nombre de points [D, 48] : l'intrusion de M. K. durant la sieste, la demande d'une clef, sa disparition, la décision irrévocable de partir malgré l'absence d'incidents ultérieurs. Le second rêve, quant à lui, fait revenir à la mémoire : la lettre d'invitation de Mme K. [D, 73], les circonstances exactes de la gifle avec l'ouverture : « Vous savez que ma femme n'est rien pour moi », le retour sur le bateau avec M. K. Il détermine aussi [D, 76] l'interprétation freudienne, en termes de fantasme d'accouchement, de la crise d'appendicite qui a suivi la mort de la tante préférée, « Neuf mois après » l'incident du lac. Enfin c'est au cours de la dernière séance [D, 78], le 31 décembre, durant laquelle Dora révèle sa décision irrévocable, prise quinze jours auparavant (soit entre la résolution du premier rêve et l'émergence du second) d'interrompre la cure, que « resurgissent les souvenirs se rapportant à la gouvernante des K. et à ses confidences. »

venir refoulé, mais bien plutôt, un peu sur le modèle de l'incident du baiser, d'un souvenir extrêmement vif et gardé secret que Freud débusque, comme par inadvertance, du fait de son extraordinaire génie intuitif [D, 78] : « *Ces quinze jours*, dit-il à propos de la décision de Dora d'interrompre la cure, *font penser à l'avis que donne de son départ un domestique ou une gouvernante.* » « – *Il y avait aussi*, réagit-elle immédiatement, *une gouvernante qui a fait cela chez les K., lorsque j'ai été les voir au bord du lac.* » Il est d'autant plus surprenant qu'elle n'ait, semble-t-il, jamais fait allusion à ces confidences devant personne, qu'elle aurait pu s'en servir pour convaincre plus tard son entourage de la véracité de ses dires sur le comportement de M. K. à son égard.

De cette série de circonstances, Dora paraît donc n'avoir retenu au début de la cure qu'une proposition malhonnête de la part de M. K. et sa propre décision, réalisée, de le fuir définitivement. Les détails fournis après le premier rêve sur l'intrusion de M. K. dans la chambre où elle fait la sieste, et ceux, après le second, concernant les confidences de la gouvernante apparaissent nettement de ce point de vue comme une confirmation de la nature « malhonnête » de cette proposition. La fuite et le ferme maintien de la rupture, en regard de l'attitude assez placide qui a suivi le premier baiser deux ans plus tôt, marquent donc une nette évolution. Il faut alors qu'un certain travail de « qualification » au sens de la sémiotique structurale, ait déterminé ce changement d'attitude. Est-il possible d'en retrouver la trace, d'en dire la nature, d'en préciser le processus ?

En dépit du style indirect du compte rendu, il semble à peu près clair que c'est Dora qui s'exprime en [D, 23] : « *Averti qu'un danger pouvait résulter, pour une jeune fille, de relations continues et non surveillées avec un homme qui ne trouvait pas de satisfaction auprès de sa femme, le père aurait certainement répondu qu'il pouvait avoir confiance en sa fille, qu'un homme comme M. K. ne pouvait en aucun cas être dangereux pour elle, et que son ami, lui, était incapable de pareilles intentions.* » C'est Freud qui reprend le même thème en [D, 50, 63, 66] : « *En réalité c'est bien lui [le père] qui avait exposé la jeune fille au danger.* » Il est un peu plus précis dans son interprétation, en [D, 63], où il imagine les pensées de Dora : « *Je vais fuir cette maison dans laquelle [...] ma virginité est menacée* », ainsi qu'en [D, 67] : « *Dora sait qu'on se mouille ainsi pendant les relations sexuelles, que l'homme donne à la femme, pendant l'accouplement, quelque chose de liquide en forme de gouttes. Elle sait que c'est là précisément le danger, que sa tâche est de préserver ses organes génitaux de cette humectation.* » Curieusement, cependant, Freud ne précisera pas davantage, à cet endroit, la nature de ce danger, qui est celui de grossesse comme l'indiquera plus tard l'allusion aux « neuf mois ». Il par-

lera d'un autre cercle d'associations concernant une souillure potentielle et une crainte de contamination.

Après l'identification du fantasme de grossesse, qu'il interprète d'abord comme un regret de Dora de n'avoir pas donné suite aux propositions de M. K., Freud évoquera en [D, 77] l'idée de « *faux pas* ». Il parlera même, en [D, 80] de « *motifs conscients sensés* », à propos de son refus d'écouter les déclarations de M. K. Mais, de façon assez étonnante encore une fois, il ne nommera pas explicitement la nature la plus évidente du danger qui guettait Dora, à savoir le danger de grossesse. Pourtant dès qu'il aura connaissance de la mésaventure de la gouvernante des K., sa réaction ne se fera pas attendre, il posera la question [D, 79] : « *Elle n'a pas eu d'enfant à la suite de cette aventure ?* » Pour en revenir à la propre déclaration de Dora (Cf. plus haut [D, 23]), il est donc avéré qu'entre la scène du baiser où elle est encore relativement ignorante du domaine sexuel, et celle du lac, elle est devenue apte à identifier clairement l'existence du danger de grossesse.

Il n'est pas dès lors très audacieux de conclure, à partir de ce que l'on connaît des relations de Dora et Mme K., que c'est par cette dernière que la jeune fille a très probablement été sensibilisée à ce danger ; on la voit mal d'ailleurs initiée par sa mère. A ce propos, on s'étonne que Freud s'interroge avec tant d'insistance sur l'origine du savoir de Dora en matière de sexualité, alors qu'il en est informé dès l'origine. Ce que l'article *Bauer Ida* du *Dictionnaire de la Psychanalyse* indique en effet au sujet de la *Physiologie de l'amour*, le livre dont Dora et Mme K. partageaient la lecture<sup>18</sup>, est sans ambiguïté : « *L'auteur est un sexologue darwinien abondamment cité par R. von Krafft-Ebing, et spécialisé dans la description "ethnologique" des grandes pratiques sexuelles humaines*<sup>19</sup>. »

Du point de vue de la sémiotique de l'action, la séquence de la crise se trouve ainsi entièrement réalisée. Le « manque » est constitué par la menace que représente l'assiduité de M. K., l'épreuve qualifiante vient d'être détaillée : c'est une forme d'éducation sexuelle acquise auprès de Mme K., l'épreuve principale est l'épisode du lac avec toutes ses péripéties et la liquidation du manque est la décision réalisée et maintenue par Dora de se tenir à distance de M. K. Jusqu'en ce point, on le voit, il ne s'agit que d'un schéma d'une extrême banalité. On est en droit naturellement de s'interroger sur l'intensité de nos efforts pour un résultat aussi maigre que

---

<sup>18</sup> Le texte français fidèle au texte allemand donne [D,45]: « avec elle seulement, Dora avait parlé de Mantegazza et de sujets scabreux. » Dans la Standard Edition, on trouve: "for it had only been with her that she had read Mantegazza and discussed forbidden topics".

<sup>19</sup> D. Anzieu le qualifie même de « livre de vulgarisation sexuelle à la limite de la pornographie ». D. ANZIEU *L'autoanalyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1988.

le simple bon sens aurait pu établir dès une première lecture. En fait, le gain ici est d'abord d'avoir établi en toute rigueur qu'il s'agit d'un axe majeur du développement de l'action, et de nous donner ainsi les moyens de progresser dans cette direction d'un pas plus assuré.

En ce qui concerne l'attitude de Mme K. par exemple. Le tour qu'ont pris ses relations avec Dora n'est probablement pas l'effet du hasard. Que Dora lui ait ou non parlé du baiser de M. K. au pied de l'escalier, sa femme avait en vérité les moyens de soupçonner qu'il s'était passé quelque chose, puisque, la jeune fille, aussitôt après le baiser, avait refusé, sans donner de raison, d'accompagner les K. à une excursion de plusieurs jours à laquelle elle devait participer [D, 18]. C'est à ce moment, que très probablement Mme K., pressentant des difficultés, a décidé d'intervenir et de se rapprocher résolument de Dora. Elle va l'éveiller au danger de la sexualité et la prévenir contre M. K.<sup>20</sup> (Cf. dans un instant la citation indexée en [D, 44], ainsi que les confidences à la même page sur « *toutes les difficultés de sa vie conjugale* ».) Un indice ultérieur confirme d'ailleurs indirectement cette disposition d'esprit de Mme K. : durant la villégiature, elle ne manifeste apparemment pas le moindre étonnement à la demande de clef. On peut vraiment dès lors se demander avec Freud [D, 44] : « [...] *comment Dora parvint à aimer [selon son interprétation] l'homme dont son amie chérie disait tant de mal.* » Cette interprétation freudienne semble pourtant résolument confirmée par des tiers [D, 25] : « *Elle raconta bien, aussitôt, que d'autres personnes encore, une cousine, par exemple, qui avait passé quelques temps à B., lui avait dit : "Mais tu es tout à fait folle de cet homme" ; cependant elle ne pouvait se rappeler avoir eu de tels sentiments.* » Quoiqu'il en soit, il n'est pas surprenant que Dora réagisse aussi vivement à la déclaration de M. K. au bord du lac. Selon toute apparence il s'agit là en effet d'une proposition indécente sur le modèle de celle qu'il a faite quelques semaines auparavant à la jeune gouvernante qu'il vient d'abandonner, et il n'hésite pas par ailleurs à forcer la porte de sa chambre durant la sieste : tout cela n'est-il pas fait pour ratifier les préventions que Mme K. entretient contre lui, et contre les hommes en général. Cela paraît entre elles si entendu à ce moment, que Dora, semble-t-il, ne lui signale pas la disparition de la clef, ou que, du moins, cette disparition ne suscite pas de commentaires.

---

<sup>20</sup> Voilà le sens de la petite discussion chronologique concernant la dispute des parents au sujet des boucles d'oreilles en forme de gouttes : une éventuelle connexion associative, durant la cure, entre la scène du baiser de M. K. et l'impression de dégoût et de souillure, liée de façon plus générale depuis son intimité avec Mme K. aux relations sexuelles [D, 67], connexion qui manifesterait un effet d'après-coup dans l'impression de dégoût corrélative à ce baiser. Après-coup indirectement confirmé par le raisonnement freudien de [D, 62] qui fait reposer ce dégoût sur les confidences péjoratives, manifestement ultérieures, de sa dernière gouvernante en ce qui concerne la gent masculine.

Avec le refus du père de la croire et le déménagement dans la ville industrielle, qui naturellement facilite le maintien de la rupture avec les K., s'ouvre une troisième séquence. Dora tente d'abord d'établir avec l'ancienne institutrice qui lui sert de gouvernante, une intimité sur le modèle de celle qu'elle avait entretenue avec Mme K. [D, 24] : même lectures de livres relatifs à la vie sexuelle, même préventions contre les hommes ([D, 62] : « [...] *tous les hommes étaient des libertins auxquels on ne pouvait se fier* »), qui lui sont comme une caution du bien-fondé de sa rupture avec M. K. et une contrepartie au refus du père de lui faire crédit. Mais bientôt elle obtiendra de son père le renvoi de cette femme. Il nous faut nous attarder sur ce point. La jeune fille explique son attitude par le fait qu'à l'occasion d'un séjour de son père à B., elle s'est subitement rendu compte que la gouvernante ne lui manifestait ostensiblement de l'intérêt que pour complaire à ce dernier dont elle était amoureuse [D, 25].

La mention du séjour à B. nous ramène associativement à Mme K. et donc à la façon dont depuis longtemps cette même gouvernante tentait vainement d'attirer l'attention de Dora sur le caractère particulier des relations liant son père à cette dame et de lui faire prendre parti contre elle [D, 24]. Ce qui pose la question, non clairement résolue dans le texte freudien, du moment du revirement de Dora à cet égard, c'est-à-dire du moment où elle a pleinement réalisé que Mme K. était la maîtresse de son père. Certes le comportement de Mme K. après l'incident du lac, informant son mari des lectures « licencieuses » de Dora, est bien une forme de trahison. Mais l'association en question semble bien indiquer qu'en raison même de l'intense fixation au sentiment de révolte que suscite le crédit du père aux explications de M. K., elle n'a eu accès au motif de cette trahison que bien plus tard. Lors, précisément, de ce tout dernier séjour du père à B. dont il vient d'être question et qui lui a fait comprendre l'attitude intéressée de la gouvernante à son endroit, ainsi que, rétrospectivement, celle de Mme K. Ce renvoi, selon nous, est ce qui marque le moment où Dora prend réellement conscience que cette dernière est bien la maîtresse de son père, et où elle accepte enfin les allégations de sa gouvernante.

Dora perd alors sa tante « préférée » qui, la gouvernante renvoyée et la mère s'étant auparavant désistée au moment de l'affaire du lac, lui restait comme seul modèle [D, 11] et probablement comme seul interlocuteur féminin. C'est durant la maladie de cette tante que se forme le fantasme de grossesse et peu après qu'il se matérialise à travers la crise d'appendicite. Nous verrons plus loin en quoi ce moyen spécifie que la jeune fille s'adresse avant tout à son père qui n'a pas, bien évidemment, la capacité de l'entendre ; mais il est clair que s'il l'avait eue, c'eût été un moyen de

l'engager à reconnaître quelque chose de la véracité de ses dires sur l'attitude de M. K.

Il est bientôt question d'un proche déménagement à Vienne. A ce moment cependant, Dora n'a pas encore compris ce qu'il signifie, bien qu'elle soupçonne « *quelque raison secrète à cette décision* [D, 22] » sans faire encore le rapprochement avec Mme K. Peu après l'installation de la famille à Vienne, la nouvelle du déménagement concomitant des K. dans cette même ville [D, 22] fixera Dora à la revendication récurrente d'une rupture entre son père et sa maîtresse.

Du point de vue de la sémiotique de l'action, on constate donc qu'après la décision réalisée et maintenue de se tenir à distance de M. K. qui signe l'achèvement de la crise, une autre épreuve débute avec le récit qu'elle fait à sa mère des avances de M. K. [D, 16], et se pérennise avec le refus du père de faire crédit à sa fille. La mention de ce récit à la mère est faite à Freud par le père, et selon lui Dora ne se serait adressé à la mère qu'afin que celle-ci le lui rapporte. La figure du père, destinataire par excellence, et la demande par Dora de ratification officielle de sens situent cette épreuve dans l'axe d'une épreuve glorifiante. L'attitude artificieuse des K. leur donne la position du « faux héros » proppien ou de l'« opposant » greimasien. Enfin et surtout, la grossesse factice est nettement de l'ordre d'une demande de « reconnaissance de la marque » qui articule structurellement la crise à une épreuve glorifiante. Dans cette perspective, on peut reconnaître la double fonction de la gouvernante des K. : par ses informations sur le comportement de M. K. à son égard, elle fait fonction d'objet magique en réactualisant au cœur de la crise la « qualification » de Dora par Mme K. en ce qui concerne le caractère peu recommandable de son mari ; et par ses confidences sur son propre désarroi que, désormais, Dora peut comprendre comme la peur du risque de grossesse, elle fait aussi fonction de marque. Et de cette marque, Dora tentera plus tard d'en faire usage, sous la forme de la crise d'appendicite, pour se faire reconnaître de son père dans sa véracité, sans pour autant, on le verra, en épuiser par là le sens. Ainsi la séquence de l'épreuve glorifiante se trouverait à peu près entièrement mise en place<sup>21</sup>, sans être toutefois concrétisée par une issue positive.

On a vu que dans cette situation intenable (refus de crédit à son égard), l'ancienne institutrice, la propre gouvernante de Dora, a fait momentanément fonction d'adjuvant, en tant que caution de la légitimité de sa rupture avec M. K. L'occasion qui lui fait perdre ce rôle d'adjuvant a révélé à la jeune fille la véritable nature des liens qui existent entre son père et

---

<sup>21</sup> Dans cette perspective, la carte postale envoyée par M. K. après l'affaire du lac et reçue par Dora avant ses confidences à sa mère se trouverait située au niveau de la fonction « poursuite et délivrance », non rappelée dans l'introduction, du schéma extensif proppien.

Mme K. C'est ce qui l'incitera à substituer à l'irréalisable reconnaissance de la véracité de ses dires la revendication compensatoire de la rupture de ces liens. Cette substitution a l'inconvénient majeur de la mettre dans une situation sans issue : si en effet son père n'est pas justifié de ne pas reconnaître ses dires, il l'est en revanche de ne pas céder à ses exigences de rupture.

Dans le cas Elisabeth, la crise n'était pas achevée au début de la cure ; dans celui de Lucy et de Katharina, elle était arrivée à son terme ; dans celui de Dora, elle est dépassée, et la jeune fille est déjà engagée, et le plus mal possible on vient de le constater, dans l'épreuve glorifiante qui est celle de la ratification officielle du sens. A cet égard, elle semble donc être, au début de la cure, en bien plus mauvaise position que les autres patientes, dans la mesure, où elle est dans l'incapacité, structurelle pourrait-on dire, de demander de l'aide à quiconque n'est pas son père, c'est-à-dire celui-là même qui la maintient, sans nettement s'en rendre compte, dans une aliénation mortifère.

Au vu des chapitres précédents, la cure en tant que telle se présente donc potentiellement comme le dispositif à travers lequel l'épreuve glorifiante, en se renouvelant, aurait pu arriver à son terme. Il n'en a rien été. Il est bien clair que Freud a su engager un transfert relativement positif, par sa neutralité d'abord, puis en acceptant la version de Dora [D, 23] : « *Je ne pouvais rien objecter au portrait général que me faisait Dora de son père ; aussi bien n'était-il pas difficile de voir en quoi la jeune fille avait raison* » ; [D, 32] : « *D'autre part, je finis par conclure que le récit de Dora [concernant l'incident du lac] devait absolument correspondre à la vérité* ». Il est donc assez naturel qu'il s'interroge longuement [D, 88-90] sur le renversement transférentiel et la rupture brutale de la cure. Il en cherche l'explication du côté de M. K. ainsi que dans un motif circonstanciel peu clair [D, 89] : « *Je suppose qu'il se rapportait à l'argent ; ou bien c'était de la jalousie à propos d'une patiente restée en rapports avec ma famille après sa guérison.* » Ne serait-il pas plus légitime de le trouver dans la cure elle-même ? L'analyse du premier rêve l'a amené en effet à insister sur la réalité actuelle de l'amour de Dora pour M. K. [D, 41, 51]. Pour elle, n'est ce pas une raison de craindre que Freud, suivant l'exemple de son père, ne la livre à M. K. ? Or comme il est à peu près clair, dans son esprit, que la livraison à M. K. est équivalent à ne pas accepter sa version de l'incident du lac, Freud détruit sans s'en rendre compte l'effet de sa propre ratification de cette version. D'où la rupture. Un travail ne s'en est pas moins effectué durant la cure qu'il s'agit maintenant d'éclaircir. Il est légitime, entre autres, de se demander si, comme ce fut le cas pour Elisabeth, une forme d'élaboration n'aura pas continué à se faire au-delà de la cure. Un docu-

ment ultérieur, on le verra plus loin, semble malheureusement écarter cette éventualité.

### Analyse idiotopique du cas Dora

On a dit assez le caractère fragmentaire du compte rendu et inachevé de la cure pour ne pas insister davantage sur les difficultés d'une analyse de type idiotopique, et cela d'autant plus, comme on l'a souligné dans l'introduction, que la voix de Dora, son intonation propre sont relativement étouffées par le style indirect. Il en était ainsi du cas Elisabeth von R., mais cela était largement compensé par l'abondance des informations biographiques. Ici, il n'y a guère que deux séries d'événements : l'incident du baiser et l'incident du lac avec ses conséquences. Il s'agira donc certainement d'une tentative plus aventureuse que celles qui ont déjà été entreprises précédemment.

Il y a néanmoins un point d'assuré, c'est la nature accessoire ou discréditée de la parole dans les relations de Dora aux membres de sa famille. « *Les rapports entre la mère et la fille, nous dit Freud en [D, 12], étaient depuis des années très peu affectueux. La fille ne prêtait aucune attention à sa mère, la critiquait durement et s'était complètement dérobée à son influence.* » La mère était enfermée dans la « psychose de la ménagère », et à cet égard les dialogues entre Freud et Dora, notés au vif à l'occasion des deux rêves, illustrent bien cette psychose : la mère fermait à clef chaque nuit la salle à manger [D, 47], elle rangeait selon ses propres règles les cadeaux que recevait sa fille [D, 71], elle mettait sous clef le cognac [D, 72]. Les liens entre le frère aîné et la sœur se sont depuis un certain temps relâchés, et « *le jeune homme tâchait autant que possible de se dérober aux querelles familiales* » [D, 12].

Quant aux relations de Dora et de son père, elles ont été durant de nombreuses années fondées principalement sur l'échange de cadeaux et de symptômes. Entre eux, c'est surtout le corps qui parle. Freud le note à plusieurs reprises avant d'en faire l'objet d'un assez long développement entre les pages 26 et 34, qui débute par la constatation que : « *L'autre accusation à savoir que son père faisait de ses maladies des prétextes dont il se servait, recouvre à son tour une partie de sa propre histoire secrète.* » Dora ne se contente pas de partager cette langue avec son père, mais elle sait également la comprendre chez Mme K. [D, 26] : « *En observant Mme K., elle avait aussi appris comment on peut utilement se servir des maladies* ». C'est en cela que nous avons pu affirmer plus haut qu'en ayant recours à

cette langue commune, à travers un simulacre de grossesse, elle s'adressait d'abord à son père.

D'autre part, au moment de la cure, Dora insiste sur le fait que [D, 22] : « *Papa [...] ne pensait qu'à sa propre satisfaction et possédait le don d'arranger les choses de telles sortes qu'elles fussent pour lui au mieux.* » N'est-ce pas la contrepartie péjorative actuelle du fait que c'est un homme « *vermögend* » [D, 33]. Ce mot est traduit en français par « *fortuné* ». J. Strachey le traduit par « *man of means* ». Le substantif « *Vermögen* » signifie à la fois « *fortune* » et « *puissance* » et le verbe signifie « *obtenir* ». Si on s'en rapporte au portrait admiratif de Freud [D, 10] : « *C'était un homme d'une grande activité, et d'un talent peu commun, grand industriel, jouissant d'une très belle situation matérielle* », le père de Dora est en effet un homme qui obtient ce qu'il veut. Et sa fille, depuis sa tendre enfance jusqu'à l'incident du lac, à 16 ans, participe de cette puissance. Elle pouvait, selon Freud, obtenir de son affection tout ce qu'elle voulait [D, 81], ce qui est encore prouvé par le renvoi de sa gouvernante. Elle proclame, par certains de ses symptômes [D, 61] : « *Je suis la fille de papa. (J'ai un cataracte comme lui. Il m'a rendue malade comme il a rendu malade maman.)* » Son père reconnaît qu'elle a hérité de son propre « *entêtement* » [D, 16] ; Freud note son « *jugement très indépendant* » [D, 13]. Et le dernier jour de la cure, on entend, pour une fois, très nettement le ton impérial de sa voix, qui reflète très probablement celui de son père [D, 78] : « *Oui, je me suis dit que je patienterais jusqu'au Nouvel An, mais je ne veux pas attendre plus longtemps la guérison* ».

Nous nommerons *Souverain*, l'idiotope qui porte les valeurs de ce qui a la capacité d'accomplir les choses jusqu'au bout, de les mener au terme de leur accomplissement sans s'embarrasser de vaines paroles. Ce serait, on l'aura compris, l'idiotope dominant du père de Dora. Les sentiments ardents partagés depuis l'enfance entre le père et la fille, les nombreux cadeaux reçus, l'attention dynamique et protectrice qu'il lui manifeste très tôt ainsi que l'indiquent clairement le premier rêve et les associations induites [D, 46, 53, 63-64], le précoce rôle d'infirmière ont amené Dora à partager pleinement les valeurs de l'idiotope du *Souverain*.

Peut-être est-il possible alors de comprendre dans ce cadre la réorganisation que provoque l'arrivée de la famille K. dans l'économie affective qui lie Dora à son père. Il est d'abord incontestable que l'intervention de Mme K. rend à l'industriel le goût de la vie. Certes elle usurpe le rôle d'infirmière qui était l'exclusivité de Dora [D, 41] : « *Ce n'était pas vraiment sa mère, mais elle-même, qui avait été dépossédée de plus d'une de ses fonctions par la survenue de Mme K.* » Mais d'une part cette dernière lui rend un père, et d'autre part elle lui ouvre l'accès à un nouveau champ

d'expérience qui est probablement d'un grand intérêt pour la toute jeune fille qu'est alors Dora (douze ans), à savoir celui des soins à donner aux deux enfants K. [D, 25] : « *Dora tenait lieu de mère aux enfants, leur donnait des leçons, se promenait avec eux, leur fournissait une compensation complète pour le manque d'intérêt que leur témoignait leur propre mère.* » Et il n'est pas insoutenable de penser qu'elle aurait pu ressentir cela comme une compensation naturelle à la présence de la rivale, comme un don du père, comme un effet de sa souveraineté. Ne dirait-on pas, en fait, qu'elle partage Mme K. avec lui, qu'à travers elle, elle communique avec son père ? Que M. K., avec la bénédiction du père, trouve peu à peu sa place dans le tableau familial, grâce à de petites attentions, des cadeaux et un comportement jugé respectueux, ne peut naturellement que gratifier Dora, ainsi que la conforter dans le sentiment de la souveraineté du père et dans l'illusion qu'en quelque sorte elle partage aussi cette souveraineté avec lui. Le baiser in-congru de M. K. fait effraction dans le monde trop bien réglé de la jeune fille et ce, par conséquent, de façon désagréable. Mais cela reste sans suite, aucune élaboration, au-delà de la théorie du guet-apens, établie avons-nous supposé sur la suggestion de Mme K., n'ayant apparemment eu lieu. Cette absence d'élaboration personnelle est à la mesure de la prégnance unilatérale du *Souverain*.

Mme K., consciente du danger que représente pour elle ce baiser, a l'initiative d'un rapprochement avec Dora qui va engager une période nouvelle. Les confidences mutuelles marquent pour la jeune fille l'accès à un autre type de rapport à la parole et à un échange spécifique sur le féminin qu'elle n'avait assurément jamais eu avec sa propre mère [D, 44]. Ce rapprochement convient naturellement au père qui n'a qu'à se féliciter de l'intensification des sentiments de sa fille envers sa maîtresse [D, 16].

Il est certain par ailleurs [D, 44] que Mme K. profite de son influence pour discréditer M. K. et prévenir Dora contre lui, bien que durant deux ans, le temps qui sépare la scène du baiser de l'incident du lac, la jeune fille n'ait pas l'occasion de s'en plaindre, bien au contraire. Mais d'un autre côté, Dora ne se montre pas tout à fait franche avec Mme K. [D, 27] : « *M. K. lui écrivait beaucoup [à Dora] quand il était en voyage, il lui envoyait des cartes postales ; parfois elle seule était renseignée sur la date de son retour, alors que sa femme se trouvait prise au dépourvu.* »

C'est à partir de là que nous poserons notre hypothèse, à savoir qu'à ce moment encore, c'est sur le registre du *Souverain* que Dora règle toutes ses relations avec les K. D'une part elle croit disposer de Mme K. (Comment comprendre autrement cette étonnante information selon laquelle [D, 44] : « *Dora avait été la confidente et la conseillère de la jeune femme dans toutes les difficultés de sa vie conjugale* », ainsi que le fait qu'elle ne semble

pas avertir Mme K. des prochains retours de son mari.) Et d'autre part elle reconnaît dans l'attitude attentionnée mais respectueuse de M. K., qui utilise tout comme son père le langage des petits cadeaux et en est comme une réplique innocente parlant la même langue, non pas d'abord l'expression d'un quelconque sentiment amoureux, mais principalement la confirmation de sa propre souveraineté : M. K. n'est pas dans la condition de se conduire avec elle, comme lui et les autres hommes se conduisent, selon les insinuations de Mme K, envers les autres femmes, à savoir comme des libertins auxquels on ne peut se fier. M. K. lui serait alors d'autant plus précieux et nécessaire qu'il serait ainsi le garant (involontaire et non identifié) de son ancrage à elle dans le *Souverain*. Il est lui aussi, en quelque sorte, éprouvé comme un don du père, ce qui peut être indirectement confirmé par le mariage ultérieur de Dora avec un homme qui travaille à l'usine paternelle<sup>22</sup>.

De là, la réaction immédiate et violente de la jeune fille devant le soupçon de l'inacceptable, lorsque M. K. commence son entretien par les mêmes mots qu'il a employés, elle vient de l'apprendre, pour séduire et abandonner la jeune gouvernante de ses enfants quelques semaines auparavant. Elle décide de le fuir désormais et s'y tient, inopinément confrontée par l'attitude de M. K. et peu après par celle de Mme K. à l'idiotope insoupçonné pour elle du *Subalterne*, qui est celui de ce qui est voué à la simple manipulation. La réaction de son père qui ne lui fait pas crédit, ne peut dès lors que la toucher au plus profond de son rapport au monde. Privée de soutien, elle tentera d'établir avec l'ancienne institutrice des liens sur le seul modèle qu'elle connaisse avec une femme, à savoir celui de ses relations avec Mme K. La trahison de l'institutrice déterminera son renvoi, et ce succès occasionnera le désir de parvenir semblablement à faire « renvoyer » Mme K. Que le père s'y oppose et c'en est fait pour elle de l'idiotope du *Souverain* ; la voilà vouée entièrement à l'idiotope dévastateur du *Subalterne* ; encore durant la cure, Freud n'observe-t-il pas [D, 23] : « *Lorsqu'elle était exaspérée, l'idée s'imposait à elle qu'elle était livrée à M. K. en rançon de la complaisance dont celui-ci témoignait vis-à-vis de sa propre femme et du père de Dora, et l'on pouvait pressentir, derrière la tendresse de Dora pour son père, la rage d'être ainsi traitée par lui.* » Le retournement de situation est total : elle croyait disposer des K., et elle découvre qu'en réalité elle n'était qu'un tribut ( $\delta\omega\rho\nu\nu$ ) aux K. La résistance du père aux instances de sa fille et finalement la découverte par elle de sa dépendance, à lui, à l'égard de Mme K. ne peuvent naturellement que le faire basculer, dans son esprit, de l'état de « *vermögend* » à celui d'« *unvermögend* » [D, 33], et remettre en cause le statut de la souveraineté

---

<sup>22</sup> Article Bauer Ida dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*.

non seulement pour Dora elle-même, mais, plus grave encore aux yeux de la jeune fille, pour lui aussi. On comprendrait mieux dès lors à quel degré Dora reste fixée à l'attente de voir son père rompre avec Mme K. et rétablir, pour lui et pour elle, la validité du principal idiotope sur le mode duquel elle a établi son rapport au monde, à savoir l'idiotope du *Souverain*. Cet état de chose s'est cristallisé au moment où Dora a appris l'installation des K. à Vienne. Depuis lors [D, 14] : « *Les symptômes principaux de son état étaient de la dépression et des troubles du caractère. Elle était évidemment mécontente d'elle-même et des siens, se comportait d'une manière désobligeante envers son père et ne s'entendait plus du tout avec sa mère... Elle cherchait à éviter toutes relations sociales.* » La voici désormais livrée sans défense à l'intolérable dérégulation du *Subalterne*.

Mais la dernière journée de la cure révèle une problématique d'une autre nature, plus difficile encore à atteindre puisqu'elle a attendu le tout dernier moment pour se révéler. De quoi y est-il question ? En apparence d'un événement sans mystère et qui ne concerne qu'indirectement Dora : les confidences de la gouvernante des K. à propos de sa courte liaison avec son patron. La longue occultation de cette scène pose problème, car il y a là quelque chose qui s'obstine à vouloir se faire entendre, ainsi que le confirment les indices d'intense identification avec la gouvernante des K. que souligne d'ailleurs nettement Freud [D, 80] : « *Vous racontez à vos parents ce qui est arrivé, tout comme la jeune fille l'a écrit aux siens. Vous me donnez avis de votre départ comme le ferait une gouvernante, après vous y être résolue quinze jours à l'avance. La lettre du rêve, qui vous permet de rentrer chez vous, est la contrepartie de la lettre des parents de la jeune fille qui le lui interdisent.* » A quoi il conviendrait aussi d'ajouter le fantasme de grossesse réalisé avec la prétendue appendicite [D, 76], puisque parmi les éléments qui ont déterminé la vive réaction de Dora aux avances de M. K., figurent, on l'a rappelé, des motifs conscients sensés [D, 80] que l'on a compris ici comme une crainte consciente d'une grossesse possible, à laquelle l'aurait sensibilisée Mme K., et à laquelle néanmoins, contrairement à elle, s'est effectivement laissée exposer la jeune gouvernante.

On est même assuré qu'au moment où débute la cure, cette identification est encore intense. En effet ce qui a principalement déterminé l'industriel à imposer une consultation à sa fille est la découverte d'une lettre où elle lui faisait ses adieux, « *disant ne plus pouvoir supporter la vie* [D, 14] ». Or il s'agit bien là de l'idée exprimée par la jeune gouvernante au moment où elle se confie à Dora [D, 79] : « *Elle ne pouvait plus supporter une telle vie.* » De plus n'observe-t-on pas qu'à ce moment encore [D, 42] : « *Dora avoua qu'elle ne pouvait en vouloir à M. K. autant qu'il le*

*méritait* », de même qu'autrefois la gouvernante après qu'il ne se fut plus soucié d'elle, s'était mise à le haïr [D, 79].

Pourtant cette jeune gouvernante, malgré le risque de grossesse et la mesure de bannissement de ses parents qui manifestaient ainsi leur propre crainte à ce sujet, ne parvenait pas à s'éloigner de M. K. N'est-ce pas à propos d'un comportement qui devait lui paraître incompréhensible, que la malheureuse Dora s'est trouvée contrainte, neuf mois plus tard, de solliciter inintelligiblement son père, par l'intermédiaire du langage du corps (la crise d'appendicite et le simulacre de grossesse), c'est-à-dire selon leur langue commune, à une époque où elle ne s'était pas encore définitivement figée dans la revendication de la rupture avec Mme K. ? C'est donc clairement toute la dimension de la nature du *désir* de la jeune gouvernante qui aurait été ici en question, question assez étrangère à l'idiotopie du *Souverain*, davantage requis par le registre de l'ascendant ou de la domination. Ainsi n'est-ce pas seulement par M. K. que Dora aurait été symboliquement inséminée, pourrait-on dire, mais elle l'aurait été aussi par la jeune gouvernante des K.

Ce dernier point acquis, il n'est sans doute pas inutile d'en revenir au schéma structural, car maintenant il n'est pas malaisé d'esquisser ce qu'il serait probablement advenu si la version de Dora avait été acceptée par son père. Cela aurait constitué une clôture naturelle à la crise, et l'épreuve glorifiante aurait alors pu être organisée autour de son véritable centre de gravité, à savoir la problématique du désir de la jeune gouvernante et, à travers elle, celle du désir de Dora. On peut ici en quelque sorte mesurer à quel degré le comportement du père a été, dans la réalité, un terrible obstacle à un cours plus naturel des choses, celui sur le modèle duquel on a compris, dans ce travail, le cas Katharina si on y intègre la « cure », c'est-à-dire l'intervention de Freud.

Encore une fois, on le constate, de même que dans les cas Lucy et Katharina, et sans qu'on l'ait expressément recherchée, c'est donc toute la question de l'accès à la dimension du désir qu'a soulevée avec précision notre méthode.

### Quelques remarques

a) Il est inutile de souligner encore une fois le caractère conjectural de cette construction idiotopique, le compte rendu du cas offrant trop peu de points de repère à la fois sur le plan de la biographie et sur celui de l'intonation de la patiente. Il s'agit donc ici davantage d'une illustration de l'utilisation du concept d'idiotopie pour éclairer la cohérence du rapport au

monde d'un individu particulier, que d'une tentative de détermination rigoureuse des délimitations idiotopiques sur le modèle des cas Lucy, Katharina et Elisabeth von R. Dans cette optique, au moment où débute la cure, la tension *Souverain / Subalterne* semble à son comble. L'insistance de Freud sur les sentiments inconscients de Dora à l'égard de M. K. la portera de nouveau à incandescence.

b) Si on veut bien suivre cette analyse idiotopique, elle permet de mettre en évidence quelques intéressantes analogies structurelles entre le cas Dora et le cas Katharina. Au départ, elles sont toutes deux sous la domination assez totalitaire d'un seul idiotope (*l'Ethos* dans le cas de Katharina, le *Souverain* dans celui de Dora), marqué par une forme d'excès (d'intrépidité pour la première, de « fortune » pour la seconde), qui rend inconcevable ce qui lui échappe (les séductions / agressions du père pour l'une, le baiser de M. K. pour l'autre). Dans ces conditions, le premier accident grave (la découverte du couple adultère du père et de la cousine pour la première, les supposées propositions malhonnêtes de M. K. au bord du lac pour la seconde) livre l'espace intérieur à la menace d'un idiotope nécessairement antagonique, et intraitable faute de diversité idiotopique. De ce fait, le nouvel idiotope représente un risque sinon mortel, du moins mortifère. « *J'imagine toujours que je vais mourir* » dit Katharina lorsqu'elle est en but à ses crises d'angoisse. Quant à Dora, en cherchant à éviter toute relation sociale, elle a depuis sa maladie choisi pour modèle sa tante préférée, la sœur aînée du père dont le destin est rien moins que tragique [D, 11] : « *Après une vie conjugale malheureuse, précise sèchement Freud, cette dame mourut, à la suite d'une cachexie à évolution rapide et de nature indéterminée.* » La différence entre les deux cas provient de la situation au moment de la cure. Dans le premier, l'idiotope antagonique du *Deinos* est faiblement actualisé du fait de l'éloignement effectif de la mère et des enfants d'avec le père, dans le second le refus de l'industriel de reconnaître les faits et de se séparer de Mme K. réactive de façon permanente l'idiotope du *Subalterne*, entretient chez Dora la menace de l'intolérable et lui refuse ainsi les moyens d'une possible élaboration.

c) De nouveau, il nous faut être ici attentif à l'épreuve qualifiante constituée par les rapports intimes qui lient Dora à Mme K. Certainement, et c'est important, c'est l'occasion pour elle de faire l'apprentissage du continent de la féminité, ce qui ne lui était pas permis du côté de sa mère et, indirectement, de celui de la maternité avec les soins donnés aux enfants K. Mais elle est le jouet des intérêts de Mme K. qui l'incite à la méfiance des hommes, et qui la flatte éhontément en lui donnant le rôle de conseillère conjugale. En disqualifiant les hommes aux yeux de la jeune fille, elle disqualifie aussi par la même occasion tout un aspect de sa féminité ; en la

flattant elle renforce fallacieusement l'idiotope du *Souverain* tout en occultant la dimension manipulatrice<sup>23</sup>. On comprend bien à quel degré la « qualification » que semblait lui apporter Mme K. était en réalité aliénante. Il est d'ailleurs remarquable de constater à quel point Freud s'est efforcé, vainement et l'on en a dit la raison, de compenser cette qualification tendancieuse en essayant de la convaincre avec insistance de la sincérité des sentiments de M. K. à son égard, au point même, de l'inciter à l'épouser. On trouve en effet en [D, 70] : « [...] *et cela d'autant plus que je commençais à comprendre que, dans cette affaire, il ne s'agissait pas non plus, pour M. K., d'une frivole tentative de séduction.* » Et plus loin en [D, 81] : « *Je présume que c'était un plan de votre part très sérieux. Vous n'avez pas le droit d'exclure une pareille intention chez M. K.; vous m'avez conté à son propos bien des choses qui indiquent en effet une pareille intention.* »

Ce qui, en résumé, fait la singularité du cas par rapport aux précédents, est donc qu'au moment de l'épreuve qualifiante, il n'y aurait eu ici à l'œuvre qu'un effet manipulateur de l'idiotope du *Souverain*. A cet égard, du strict point de vue narratif, ce qui a pu apparaître comme une trop pesante analyse aura eu au moins le mérite de mettre nettement en évidence ce qui n'était pas absolument décelable à première vue, à savoir que la « trahison » de Mme K. a débuté beaucoup plus tôt que ne le pense Dora au moment de la cure, c'est à dire dès le baiser de M. K. au pied de l'escalier.

d) Les commentateurs ont généralement souligné le peu de sympathie manifeste de Freud à l'égard de sa patiente. S'agit-il de froideur ou d'une réserve fondée ? Son pronostic est, au contraire de bien d'autres comptes rendus, inhabituellement prudent [D, 82] : « *M. K. aurait-il obtenu davantage s'il eût été révélé que la gifle ne signifiait nullement un "non" définitif de Dora, s'il eût appris que ladite gifle répondait à la jalousie nouvellement éveillée en la jeune fille, que de forts émois psychiques prenaient encore en elle parti pour lui ? S'il avait passé outre, s'il avait continué à la courtiser avec une passion capable de la convaincre, peut-être l'amour aurait-il vaincu toutes les difficultés internes. Mais je crois qu'elle aurait pu tout aussi bien satisfaire sa vengeance avec d'autant plus de violence. On ne peut jamais calculer dans quel sens penchera la décision dans un conflit de mobiles, si c'est dans le sens de la levée ou du renforcement du refoulement. L'incapacité de satisfaire aux exigences réelles de l'amour est un des traits caractéristiques de la névrose.* »

On sait maintenant que l'avenir a justifié cette prudence, ainsi que le révèle F. Deutsch dans son *Apostille au fragment de l'analyse d'un cas*

---

<sup>23</sup> A cette époque, Dora n'a pas encore été confrontée au Subalterne.

*d'hystérie de Freud* [De]<sup>24</sup>. Cet article précise en effet la note ajoutée par Freud en 1923 et dans laquelle il signale l'identification récente de Dora par un confrère [D, 7]. F. Deutsch, amené un jour en consultation chez une malade par un collègue, put en effet au travers de ses confidences reconnaître l'ancienne patiente de Freud, alors âgée de quarante deux ans, et avoir avec elle d'abord une longue conversation, puis une seconde consultation. Encore à cette époque, elle récuse totalement l'interprétation freudienne d'un quelconque sentiment amoureux à l'égard de M. K. Cette communication nous donne aussi l'occasion d'apprendre que son mariage avec un jeune homme<sup>25</sup> auquel il avait été fait allusion durant la cure [D, 91], fut extrêmement malheureux [De, 410] : « ... elle donna libre cours à une grande hostilité à l'égard de son mari, insistant sur le dégoût que lui inspirait la vie conjugale. » De même en [De, 409] : « Puis les larmes aux yeux, elle dénonça les exigences, la mesquinerie et l'égoïsme des hommes. »

Par ailleurs elle n'eut qu'un seul enfant (un fils), car [De, 409] : « une seconde grossesse lui était toujours apparue impossible à la seule pensée des douleurs de l'accouchement. » Elle semble avoir été une mère possessive qui [De, 413] : « le harcela des mêmes revendications dont elle avait accablé son mari. » Le frère de Dora, important homme politique autrichien, se montrait soucieux de sa sœur, nous précise encore F. Deutsch qu'il contacta, mais il concédait [De, 411] : « qu'elle était d'un commerce difficile étant donné sa méfiance à l'égard des gens et sa façon de les monter les uns contre les autres. » Ainsi l'état d'esprit général de Dora n'aurait pas sensiblement évolué depuis la cure mais se serait bien plutôt figé. Cependant le plus surprenant, selon ce que nous apprend P. Mahony<sup>26</sup>, est que Dora et Mme K. ont renoué. « Entre les deux guerres, précise-t-il, le bridge est à la mode. Dora devient une experte et elle a comme partenaire Mme K. » Cette dernière l'aurait même aidée, dans les années 1930, à fuir les nazis en la cachant chez elle. Ce rapprochement avec Mme K. confirme a posteriori l'importance de la relation entre les deux femmes, que Freud regrette de ne pas avoir eu le temps d'approfondir. Il marque peut-être encore la fascination de Dora pour qui détiendrait la réelle souveraineté et, en tout cas, sa dépendance envers celle qui autrefois sans qu'elle le sache, l'avait sciemment manipulée.

Dora meurt en 1945 à New-York après avoir émigré aux Etats-Unis. « Sa constipation, précise F. Deutsch, cette impossibilité de “nettoyer ses intestins”, lui fit problème jusqu'à la fin de sa vie. » Convierait-il d'y reconnaître une manifestation dévoyée et dérisoire d'un *Souverain* trop

<sup>24</sup> *Revue française de psychanalyse*, XXXVII, 1973.

<sup>25</sup> Voir aussi la note 21.

<sup>26</sup> P. Mahony op.cit.

souvent contrarié ? Ce dysfonctionnement ne fut pas sans conséquence [De, 414]: « *Habituée cependant qu'elle était à ses troubles intestinaux, elle les traita apparemment comme un symptôme familier jusqu'au moment où ils s'avérèrent plus graves qu'une simple conversion. Sa mort – d'un cancer du colon — [fut] diagnostiquée trop tard pour qu'une opération puisse réussir.* »



## Chapitre V

### Le cas de l'Homme aux rats

Les *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle*<sup>27</sup>, publiées en 1909 et mieux connues sous l'appellation de *l'Homme aux rats* [en référence R], ne sont pas plus que *Dora* un récit de cure. Freud s'en explique clairement dans son introduction : il ne s'agit là que d'un compte rendu fragmentaire, à savoir les notes des sept premières séances, et les objectifs affichés sont limités : compléter et continuer les premiers exposés de 1896 *sur les mécanismes subtils des phénomènes de compulsion psychiques*. Ces *Remarques* ne livraient donc pas assez de matériel pour se prêter à notre méthode.

On a, par ailleurs, retrouvé parmi les manuscrits de Freud les notes quasi-quotidiennes prises en fin de journée lors du traitement. Elles recouvrent une cinquantaine de séances, le décompte exact étant rendu délicat du fait qu'il arrive parfois que deux ou même trois séances soient résumées sous la même date. Cette découverte est d'autant plus étonnante que Freud avait l'habitude de détruire ses notes après la rédaction de ses articles. Quoiqu'il en soit, elles semblent recouvrir, sur une période de quatre mois, l'essentiel du traitement, la fin manquant cependant. C'est E. R. Hawelka qui les a publiées pour la première fois in extenso en 1974, avec une traduction française, sous le titre de *L'Homme aux rats, Journal d'une Analyse*<sup>28</sup> [en référence Ha]. La réunion des deux documents semblait alors, en recouvrant l'ensemble de la cure, nous donner les moyens d'entreprendre une analyse de type sémiotique et idiotopique sur le modèle précédent, et d'aborder un cas qui sorte du domaine de l'hystérie.

Mais ce type d'analyse ne se soutient, on l'a vu, que d'une minutieuse restitution chronologique de la suite des événements qui ont déterminé la maladie. Or, dans le cas de l'Homme aux rats, le recours obsessionnel à d'innombrables interpolations et réorganisations de la chronologie nous opposa un obstacle infranchissable et rendit tout bonnement cette première étape irréalisable.

---

<sup>27</sup> S. FREUD (1905), *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle*. Trad. M. BONAPARTE et R. LOEWENSTEIN, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, 199-261.

<sup>28</sup> *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*. Trad. E. R. HAWELKA, Paris, PUF, 1974 (édition bilingue).

C'est la lecture de l'ouvrage de P. Mahony, *Freud et l'Homme aux rats*<sup>29</sup>, publié en 1986 aux Etats-Unis et traduit en français en 1991 [en référence M], qui nous a permis de reprendre ce travail. Non seulement P. Mahony identifiait Ernst Lanzer derrière le trop fameux surnom, mais encore il apportait d'importantes précisions biographiques, notamment en ce qui concerne son cursus universitaire et ses premières expériences professionnelles, principale période du développement de sa pathologie. Il y avait désormais d'assez solides points de repère pour pouvoir établir une grille chronologique raisonnablement assurée, et pour pouvoir développer, mais avec combien de difficultés, la méthode d'Ernst étant de pulvériser systématiquement toute certitude chronologique possible, une analyse sur les modèles précédents.

L'abondance du matériel et la complexité des données ont naturellement demandé un travail d'une ampleur plus considérable que les cas précédents, et exigeront du lecteur davantage de patience.

### Repères chronologiques

A l'ouverture de la cure, Ernst Lanzer déclare [Ha, 35] : « *qu'à partir de six ans, [ses] souvenirs sont absolument complets.* » Cette affirmation un peu trop péremptoire sera naturellement démentie, et cela de deux façons. D'une façon banale, pourrait-on dire, lorsque, par exemple, sollicité par Freud sur la première évocation du possible mariage avec l'héritière Saborsky, il se révèle incapable de retrouver avec précision l'origine de ce « *vieux projet* » [Ha, 179], de dire si oui ou non, il a été décidé par sa mère avant l'été passé à Unterach [Ha, 207]. Et d'une façon plus personnelle, par un de ces procédés obsessionnels propres à brouiller les pistes, en réaménageant très fréquemment la chronologie d'événements qu'il a pourtant (ou prétend avoir) nettement en mémoire. Cela est tout particulièrement évident en ce qui concerne la première grande crise des années 1902-1903. Ce dernier point est si embrouillé et si important que nous allons nous y attarder quelque peu.

Durant la séance de présentation, Ernst indique que c'est depuis 1903 qu'il souffre d'obsessions particulièrement intenses et que c'est cela qui a occasionné un grave retard dans ses études [Ha, 31]. Une brève incidente au cours de la cinquième séance, sur la façon dont, au début, ses obsessions s'emparaient de lui et dont il pouvait s'en débarrasser au bout de huit ou dix jours, confirme cette indication [Ha, 73].

---

<sup>29</sup> MAHONY P. J. (1986), *Freud et l'Homme aux rats*. Trad. B. VICHYN. Paris, PUF, 1991.

Cependant, lorsqu'il aborde pour la première fois en détail la question du « commencement de ses obsessions » [Ha, 91], durant la huitième séance, il associe à Gmunden et à l'été 1902 ses « commandements » de compter entre l'éclair et le tonnerre et de courir sous la chaleur ardente du soleil dans l'intention de maigrir. Dans ce même passage, il lie étroitement le commandement de se présenter à son examen, d'abord en juillet, puis à la première session d'octobre, à la conjoncture de la maladie de la grand-mère de Gisa, la jeune femme qu'il aime. Aucune précision n'est toutefois donnée sur le niveau d'étude auquel il est alors parvenu.

Il faut attendre le dix-huitième compte-rendu [Ha, 131] pour que, de nouveau, il soit fait allusion à un « déclenchement » de la crise, à la suite des lamentations d'un oncle (appelons-le X) au moment de son veuvage : « *Je n'ai pourtant vécu que pour cette femme, tandis que d'autres hommes s'amuse au dehors.* » Ernst y verra, mais seulement quelques jours plus tard, une allusion désobligeante à l'égard son propre père qui provoquera brutalement des remords rétrospectifs : il dormait, en effet, au moment où son père expirait. Ce remords nous ramène à une précision [Ha, 65] selon laquelle le souvenir de cette négligence s'éveilla en mai 1902, après le décès d'une tante par alliance, un an et demi après la mort du père. Or les documents retrouvés par P. Mahony donnent le 20 juillet 1899 comme date de décès du père [M, 37], de sorte que l'échéance d'un an et demi se situerait plutôt au début de 1901. Une rature de Freud au même endroit du mot dez[ember] trahit peut-être cette discordance. Mais y est-il indirectement question de décembre 1900 (et du délai d'un an et demi) ou bien de décembre 1902 qui est, on le constatera dans un instant, une autre date importante en relation avec ce remords ?

Dernier point, ce même dix-huitième compte-rendu précise que l'injonction de se présenter en juillet concerne son troisième examen d'état, et ce troisième examen d'état est associé à l'arrivée de Richard Conried, un parent de Gisa dont Ernst était terriblement jaloux [Ha, 133] : « *C'est pendant la préparation de ce troisième examen qu'[il] situe le véritable début de sa piété et des fantasmes d'après lesquels son père ne cessait d'être en contact avec lui, [et qui le poussaient la nuit, lui Ernst, à ouvrir] la porte donnant sur le couloir, persuadé que son père se tenait là, dehors.* »

A partir de ces premières informations, on serait donc tenté de penser que le printemps et l'été 1902 (passé à Gmunden) désignent l'époque où, poussé par l'injonction de passer ses épreuves en juillet puis à la première session d'octobre, il préparait son troisième examen d'état.

Malheureusement, une précédente précision du douzième compte rendu, [Ha, 117] indiquait 1903 comme année de son troisième examen d'état et l'associait à une prémonition, réalisée, des questions qui lui seraient po-

sées. Il ne pouvait donc s'agir, dans ce cas, que d'un examen réussi. Or, d'après P. Mahony, le 19 octobre 1903 [M, 38], Ernst échoue à son second Rigorosum (préparation au doctorat en droit ouverte après la réussite aux examens d'état), alors que l'année précédente, en 1902, il préparait effectivement son troisième examen. Le même auteur précise qu'Ernst a obtenu son premier Rigorosum le 22 janvier 1903, de sorte qu'est confirmée l'hypothèse de la réussite du troisième examen, mais en 1902, probablement en octobre.

Enfin, c'est au cours des trente-six, trente-sept et trente-huitième comptes rendus, qu'Ernst tente une sorte de revue complète du développement de ses idées obsédantes [Ha, 201], et ce sera pour lui l'occasion de bien des réajustements qui ne vont pas faciliter notre tâche.

Il situe d'abord en décembre 1902 le commandement de passer son examen à la date déterminée de janvier 1903, après la mort de la tante X et l'accès de reproche lié au décès de son père, puis en février 1903 un nouvel accès de reproche, après la mort d'un autre oncle (disons Y) qui lui était indifférent. Il parle enfin d'une traversée du Mondsee durant l'été 1903. Dès le trente-huitième compte rendu, il revient sur un certain nombre de ces points. Décembre 1902 n'est pas la date d'une injonction à passer son examen à échéance donnée, mais celle des confidences de ses autoreproches à son ami Palatzer. Cette injonction concerne en réalité l'examen de juillet, puis octobre 1903 (date effective de son premier échec universitaire, au Second Rigorosum). Il passe l'été à Unterach, qui, une carte permet de le vérifier en effet, se trouve près du Mondsee. C'est durant le printemps 1903 qu'il fantasme les apparitions fantomatiques de son père derrière la porte du couloir. Enfin c'est à la veille de son départ en vacances, un soir du début ou du milieu du mois de juin, que Gisa, accompagnée de son oncle Richard Conried, vient lui rendre visite et qu'il se croit désavoué par elle devant ce parent dont il est jaloux. Le trente-neuvième compte rendu, quant à lui, dément les toutes premières assertions de la trente-septième séance, puisqu'en fin de compte, c'est bien à Unterach et non à Gmunden, donc en 1903 et non en 1902, que sont situées les compulsions à courir sous le soleil dans le but de maigrir et celles à compter entre l'éclair et le tonnerre. Il ne semble pas qu'il y ait ailleurs d'autres allusions claires à cette grande crise des années 1902-1903.

De nombreuses interpolations se sont produites, on vient de le constater, entre les souvenirs des événements des printemps-été 1902 et ceux des printemps-été 1903. Elles paraissent avoir été favorisées par le fait qu'il y eut, en réalité, plusieurs injonctions à se présenter aux examens à une date préétablie, et qu'il s'agit là d'une véritable compulsion, ce dont Ernst, qui

l'a pourtant signalée des années auparavant à Wagner von Jauregg [Ha, 47], ne semble pas prendre garde au moment de la cure.

Face à ces contradictions, comment se déterminer ? Se fier d'abord aux souvenirs les plus difficilement reconquis. S'appuyer ensuite sur les recoupements éventuels. Etayer enfin les plus fragiles indications d'Ernst sur les connexions ou les résonances associatives. On sera ainsi amené, sur quelques points, à ne pas respecter totalement la chronologie proposée par P. Mahony [M, 36-39].

On posera, pour fixer les choses, que durant l'été 1902, passé à Gmunden, Ernst préparait son troisième examen d'état qu'il passera avec succès en octobre. Cette préparation a été perturbée par la maladie de la grand-mère de Gisa, déjà très âgée, qui a occasionné une séparation d'avec son amie. Les précisions apportées en [Ha, 99] permettent de comprendre la parenthèse « *oiseau funèbre* » [Ha, 93] qui est l'expression familiale stigmatisant le goût d'Ernst pour les enterrements [Ha, 119], comme l'indication anticipée du fait que la grand-mère est morte peu après, probablement dès cet été là, et que c'est à l'occasion de son enterrement que Gisa lui a écrit de ne pas venir la rejoindre.

C'est, d'autre part, en décembre 1902, qu'Ernst fait part à son ami Palatzer de ses autoreproches [Ha, 205]. Ils ont été réveillés par l'effet retardé des lamentations de l'oncle X au moment de la mort de sa femme, la date de cette mort n'apparaissant pas alors comme essentielle. Il réussit son premier Rigorosum en janvier 1903. En février [Ha, 203], la mort de l'oncle Y qui lui est indifférent vient renouveler ses remords à l'égard de son père, le faire s'interroger, avec horreur, sur sa propre mort et le pousser à la croyance en l'au-delà et en l'immortalité.

La suite est détaillée en [Ha, 207] : « *pendant ce printemps 1903, il étudiait mal ; il s'était bien fait un emploi du temps, mais ne travaillait que le soir, jusqu'à minuit ou 1 heure, et lisait alors pendant des heures, ce qu'il ne comprend pas du tout. [...] il avait l'habitude, après sa lecture d'éclairer fortement l'entrée et les cabinets, de se mettre tout nu et de se regarder dans la glace. Toujours l'inquiétude à propos de son pénis trop petit : pendant ces mises en scène, un début d'érection, ce qui le rassurait. Parfois aussi il se mettait un miroir entre les jambes. De plus, à cette époque, il était victime de l'illusion que quelqu'un frappait dehors dans le couloir, que c'était son père qui voulait entrer dans l'appartement, et que, si on ne lui ouvrait pas, voyant là la preuve qu'on ne voulait pas de lui, il repartait. Il lui arrivait aussi de frapper plusieurs fois. Il [le patient] persévéra dans cette pratique jusqu'au moment où il finit par avoir peur de la nature malade de ces idées, et il s'en libéra en se disant que, s'il continuait ainsi, un malheur arriverait à son père. [dans l'au-delà] »*

Puis en [Ha, 209] : « *La veille de son départ pour la campagne [Unterrach est donné quelques lignes plus bas sans ambiguïté], un soir du début ou du milieu de juin, eut lieu la scène où il prit congé de sa cousine qui était venue à la maison avec Conried ; c'est alors qu'il s'était cru désavoué par elle.* » En [Ha, 203], on trouvait déjà sur ce point : « *Sa colère avait alors été intense ; il se souvient d'avoir pensé subitement, allongé sur le canapé : "C'est une putain", ce qui l'avait beaucoup effrayé.* »

Ce parent de Gisa, Richard Conried de New York, est cité en trois autres occasions. En [Ha, 249] où Freud associe les folles courses au soleil, dans l'intention de maigrir, au diminutif Dick du nom Richard, qui signifie « gros » en allemand et interprète ce comportement comme une haine meurtrière envers Conried qu'Ernst retourne contre lui-même. On notera qu'à cet endroit Freud désigne Conried comme un cousin de Gisa. Ensuite en [Ha, 135], où il est précisé que : « *Les idées obsédantes qui surgirent pendant qu'il préparait son troisième examen et d'après lesquelles il lui fallait sans faute s'y présenter en juillet, semblait en rapport avec l'arrivée attendue d'un oncle de la dame [ici c'est Ernst qui s'exprime] de New York, dont il était terriblement jaloux, peut-être même avec le départ supposé, et plus tard réalisé<sup>30</sup> de la dame pour l'Amérique.* » Et enfin en [Ha, 173], où on apprend incidemment que : « *Pendant un voyage en chemin de fer, la cousine [Gisa] et son oncle Conried, de New York, avaient trouvé une queue de rat dans une saucisse qu'on leur avait servie, à la suite de quoi, tous deux avaient vomi des heures durant.* »

Quelques remarques sur ces derniers points. On ne peut, tout d'abord, que regretter de ne pas en savoir plus sur le voyage à New York de Gisa et Conried, en particulier au sujet de sa date et de sa longueur. Il est pour le moins étonnant qu'Ernst n'en dise mot ou que dans le cas contraire Freud ne le note pas. On ne saura jamais par exemple si le voyage en train dont il vient d'être question s'est déroulé ou non en Amérique. Ensuite, l'allusion au troisième examen et à l'injonction de le passer à une date prédéterminée ne permet malheureusement pas, étant données les interpolations et les confusions explicitées plus haut, de savoir si l'arrivée attendue de Conried est à situer durant le printemps 1902 (comme le présume P. Mahony [M, 21, 38]) ou le printemps 1903. Quoi qu'il en soit, ce n'est que durant le printemps 1903, quelque temps avant la visite de Gisa et Conried au mois de juin, au cours de laquelle il se croit désavoué ([Ha, 203] : « *sa cousine qui, cet été-là, l'avait traité mal pour la seconde fois<sup>31</sup>* »), que le jeune Ernst s'est vu gravement perturbé dans son comportement et inhibé dans ses

---

<sup>30</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>31</sup> La première fois est le refus de Gisa de l'épouser en décembre 1900 [Ha, 129].

études. Ici une hypothèse : l'enterrement de l'oncle Y, en février 1903, ne détermine-t-il pas l'occasion où Ernst fait la connaissance de Conried, ou celle, du moins, où il apprend son arrivée ou peut-être le prochain départ de Gisa avec lui ? Pour l'étayer, nous nous appuyerons sur une connexion associative. En effet, l'allusion à la mort de l'oncle Y et à son contrecoup sur Ernst est très directement associée à l'idée de savoir s'il renoncerait à tout pour sauver son père [Ha, 203]. Pareillement, les courses pour maigrir, à Unterach, sont associées [Ha, 211] à l'année de son service militaire et aux circonstances durant lesquelles « *il se figurait des situations comme pour mesurer son amour pour son père* » ; mais ces mêmes courses ne sont-elles pas rattachées par Freud à la figure de Conried à travers le désir de maigrir ? Ainsi, via la mise à l'épreuve de l'amour d'Ernst pour son père, l'enterrement de l'oncle Y et le rival redouté se trouvent incontestablement mis en relation.

L'oncle Y ici en question est probablement l'oncle Adolf, le propre frère de Lina [Ha, 233], la mère de Gisa. En effet si cet oncle Y est indifférent à Ernst, sa mort, on l'a vu, ne l'a pas été. Or il en est exactement de même, nous le verrons dans un instant, en ce qui concerne la mort l'oncle Adolf. Bien plus, Ernst associe explicitement [Ha, 203] la mort de l'oncle Y à la scène où il s'est cru désavoué par son amie et où il a pensé : « *C'est une putain* », ce qui l'a beaucoup effrayé. Or on apprend en [Ha, 233] que pour de telles pensées, il se menace des douleurs effroyables endurées par le dit oncle Adolf qui s'était permis autrefois de traiter Lina de « *Chonte* », c'est à dire de putain. Ainsi d'une part, cet oncle Adolf était bien mort au moment où Ernst se croit maltraité par Gisa, et surtout, via la connexion « *C'est une putain* », il se voit très explicitement associé à la figure de l'oncle Y en question.

Enfin, il semble à peu près clair que Richard Conried revient chercher femme au pays et que Gisa paraît tentée, du moins par un essai d'acclimatation. S'il en est ainsi, ou si du moins, comme il semble, Ernst l'a compris ainsi, cela signifie certainement que cet expatrié, s'il n'a pas nécessairement fait fortune, a du moins acquis une aisance qui lui permette raisonnablement de mener à bien ce projet. Il est par conséquent presque assuré que ce Conried est plus âgé qu'Ernst, peut-être déjà un homme mûr, ce que confirmerait indirectement sa position d'oncle de Gisa. Dans ce cas, Conried aurait, aux yeux d'Ernst, la carrure d'une figure paternelle. On tiendrait là, alors, l'explication de cette étonnante absence d'animosité manifeste à l'égard de ce dangereux rival qui contraste singulièrement avec l'idée de tuer la vieille femme [Ha, 93] qui lui traverse l'esprit lorsque la maladie de la grand-mère de Gisa le contrarie.

Peut-être, et ce serait bien là sa manière d'éviter les situations conflictuelles, est-ce à cette même époque qu'il croyait sa cousine trop âgée pour lui [Ha, 153]. Un mot sur ce point. On sait que Gisa est plus jeune que lui d'un an et demi. Il faut donc comprendre ce souci comme désignant une différence d'âge insuffisante en regard de ce qui était fréquemment d'usage autour de lui : ainsi son père et sa mère avaient dix-neuf ans de différence [M, 36], la jeune Saborsky qu'on lui destinait avait douze ans de moins que lui [Ha, 179], et enfin Gisa avait treize ans de différence avec Alexandre Freud, le frère cadet de Sigmund, né en 1866, au sujet duquel Olga, une sœur d'Ernst qui connaissait Alexandre, aurait dit par taquinerie qu'il serait, pour Gisa, le mari idéal [Ha, 161].

Ernst Lanzer rejoint donc Unterach durant le mois de juin 1903, et c'est là qu'il va être sujet à tant de compulsions affolantes [Ha, 211] : compulsion à courir sous le soleil dans le but de maigrir, à se jeter dans un précipice, compulsion au bavardage, compulsion à devoir compter entre l'éclair et le tonnerre, compulsion à comprendre, fréquentation de l'église [Ha, 205]. Durant ce même été, Gisa tentera de le détromper sur le supposé désaveu survenu la veille du départ : « [...] *elle avait simplement voulu lui éviter de paraître ridicule aux yeux de Conried.* » [Ha, 215]. Il éprouvera alors une compulsion à protéger sa cousine. Enfin, le trente neuvième compte rendu se termine en ces termes [Ha, 219] : « *Il raconte aussi, que le jour où sa cousine allait quitter Unterach, il avait trouvé une pierre sur la route et avait eu un fantasme : sa voiture pourrait s'y heurter et elle-même pourrait en souffrir. Il avait donc enlevé la pierre, mais vingt minutes plus tard il avait pensé que c'était là une absurdité et il était revenu remettre la pierre à la place d'avant.* » Ce sont là les dernières informations explicites du *Journal d'une Analyse*, concernant cette grande crise de 1903.

Quelques remarques à présent concernant la famille. Rappelons tout d'abord qu'Ernst a quatre sœurs : Hedwig son aînée de huit ans, Rosalie plus âgée de quatre ans, Olga une cadette d'un peu moins de trois ans et Gertrud plus jeune de huit. Il a perdu, lorsqu'il avait lui-même quatre ans, une autre sœur Camilla, alors âgée de huit ans. Il a aussi un frère, Robert, né un an et demi après lui.

Au moment de la cure, Hedwig est mariée et installée à Trieste [Ha, 113], tandis que Rosalie et Gertrud vivent encore avec Ernst chez leur mère [Ha, 221, 125]. P. Mahony nous apprend d'autre part qu'Olga s'est mariée le 15 octobre 1905 [M, 38]. Or, dans le trente-et-unième compte rendu, le 12 décembre 1907, [Ha, 191], Ernst fait mention d'un neveu âgé de sept ans. Il ne peut donc s'agir que d'un fils d'Hedwig qui serait né en 1900 et aurait été conçu en 1899, l'année de la mort du père. Il semble par conséquent plus que probable qu'Hedwig s'est mariée avant 1899, vrai-

semblablement avant la mort du père, car dans le cas contraire, l'année de deuil habituelle à cette époque (Cf. le cas Elisabeth.) aurait en effet repoussé le mariage beaucoup plus tard. On peut peut-être aller plus loin. C'est à l'âge de 20 ans, en 1898, qu'assez tardivement Ernst fait la connaissance de sa cousine Gisa [Ha, 89]. Sa sœur Hedwig en revanche semble bien la connaître, puisqu'à cette époque elle a l'occasion de vanter devant lui la beauté de son corps [Ha, 247]. Telle qu'elle nous est rapportée<sup>32</sup>, la scène en question laisse d'ailleurs supposer que c'est Hedwig elle-même qui, quelques instants plus tard, procède aux présentations. Dès lors il n'est pas impossible que cela ait eu lieu précisément durant les festivités occasionnées par les fiançailles ou le mariage de cette sœur. En 1898, Hedwig a vingt sept ans [M, 36], ce qui fait un mariage un peu tardif pour une jeune fille, à cette époque, surtout si on se réfère au projet Saborsky. Mais Olga a vingt cinq ans lorsqu'elle se marie ; Rosalie, en janvier 1908, semble toujours célibataire à 31 ans [Ha, 221], et Gertrud qui a 21 ans n'est pas encore mariée [Ha, 127]. Les filles Lanzer, on le constate, ne se marient pas précocement.

Un mot, pour finir, sur les parents. Une anecdote, en [Ha, 177], signale au moins trente trois ans de mariage. Le contexte et une note d'Hawelka laissent clairement entendre qu'elle se situe peu de temps avant la mort du père, Heinrich Lanzer, en juillet 1899. Le mariage remonterait donc au plus tard à l'année 1865, lorsqu'il avait une quarantaine d'années (il est né le 18 mai 1825). On peut donc accorder au père d'Ernst deux vies distinctes. Une vie de militaire pauvre [Ha, 171, 175, 213] d'abord, probablement en tant que sous-officier sorti du rang, jusqu'à la quarantaine<sup>33</sup>. Il en parlait volontiers en famille [Ha, 171] : « *Là-dessus des récits sur la vie joyeuse de son père pendant le service.* » Puis après son mariage avec sa cousine germaine [Ha, 165] Rosa Herlinger (née le 31 décembre 1844) et l'entrée dans les affaires de la riche famille Saborsky à laquelle sa femme était apparentée, une vie dont le large train peut être mesuré par exemple au nombre du personnel de maison (gouvernante, femmes de chambre, cuisinière, couturière attachée à la famille [Ha, 37]), ainsi qu'aux fréquentes vacances. Une anecdote qui relie les deux périodes de la vie du père donne une idée de son esprit d'entreprise [Ha, 213] : « *Un jour, à Presbourg, comme le train ne pouvait pas entrer en gare par suite des chutes de neige, son père arma de pelles les juifs, auxquels l'accès au marché était normalement interdit; là-dessus l'officier [sous lequel il avait servi autrefois], alors chargé de l'intendance dans cette ville, vint à lui et dit : "Bravo, vieux compagnon*

<sup>32</sup> « *La cousine [Gisa] savait alors parfaitement de quoi ils étaient en train de parler et rougit.* » [Ha, 247]

<sup>33</sup> [Ha, 171] : *son père, qui avait été militaire pendant si longtemps.*

[alter Kamerad] ; *ça, tu l'as bien fait*” ; à quoi son père répliqua : “*Sale type que tu es ! [Du schlechter Kerl !] Tu m'appelles vieux compagnon maintenant que je t'ai aidé, mais dans le temps tu me traitais bien autrement.*” »

Une dernière remarque : les parents Lanzer eurent sept enfants, et chaque naissance, malgré l'aisance acquise, fut pour le père l'occasion d'une inquiétude d'ordre financier [Ha, 197]. On peut noter cependant que la naissance d'Hedwig ne survint pas avant l'année 1870, alors que le mariage eut lieu avant 1865. Conséquence, peut-être, du fait qu'assez régulièrement Heinrich fut appelé à travailler loin de son épouse [Ha, 133, 197, 213], l'anecdote précédente concernant Presbourg en étant une illustration.

## Histoire d'Ernst Lanzer

On se bornera essentiellement ici aux années récentes <sup>34</sup>.

Ernst Lanzer est le fils d'Heinrich Lanzer et de Rosa Herlinger, sa cousine germaine. Ils ont respectivement 53 et 34 ans au moment de sa naissance, le 22 janvier 1878, à Vienne [M, 15]. Ernst s'inscrit à la Faculté de Droit de l'Université de Vienne en 1897 [M, 37] à l'âge de dix neuf ans.

### Année 1898

- Le 5 février, il assiste à une conférence du Conseiller secret Ernst Schweninger, le célèbre médecin de Bismarck, et de l'écrivain Maximilian Harden [Ha, 229].

- C'est durant cette année, à vingt ans révolus, qu'il fait la connaissance de sa cousine Gisa Adler [Ha, 89 et 247] dont il tombe amoureux quasi immédiatement. Elle est née le 15 octobre 1879 [M, 37] et est donc un peu plus jeune que lui. Ernst la décrit comme étant une personne d'un caractère entier qui n'est sans doute pas capable d'aimer facilement et se réserve toute pour celui qui l'épousera [Ha, 89]. Le père d'Ernst manifeste des préventions contre cet engouement [Ha, 129].

- D'autre part à cette époque la famille avait une couturière (il y a quatre jeunes filles à habiller dans la maison Lanzer), mademoiselle Leutchman, qu'Ernst « attaquait » à plusieurs reprises, bien qu'il ne tint pas particulièrement à elle parce que, pleine d'exigences et excessivement assoif-

---

<sup>34</sup> Etant donnée la complexité de la mise au point, et contrairement aux chapitres précédents, nous indiquons les références précises dans le texte même de « l'histoire d'Ernst ».

fée d'amour, elle se plaignait de ne pas être aimée et manifestait une certaine jalousie envers Gisa [Ha, 201, 247]. Elle l'incita sans détours à lui affirmer qu'il l'aimait et fut au désespoir lorsqu'il s'y refusa carrément. Quelques semaines plus tard, elle se jeta par la fenêtre.

- Enfin, durant cette première année d'université, il s'est fait gifler par un camarade, l'a provoqué en duel sur la proposition taquine de son ami Palatzer, mais n'a pas donné suite à cette affaire. En raison de ce comportement, un ami le soupçonna de « foirer », [Ha, 249].

## Année 1899

- Au début de l'année, une idée lui a traversé l'esprit comme un éclair : par la mort de son père, il deviendrait peut-être tellement riche qu'il pourrait épouser Gisa [Ha, 77].

- Sa cousine Gisa se fait opérer [Ha, 187, 245] d'une ovariectomie bilatérale, ce qui la condamne à ne pas avoir d'enfants [R, 240, 250]. A cette époque là, sa jalousie le mettait hors de lui : il se trouvait près d'elle, quand un jeune médecin vint faire sa visite et lui mit la main sous la couverture. Il ne savait pas si cela était correct. Lorsqu'il entendit parler du courage de sa cousine pendant l'opération, il eut l'idée que c'était parce qu'elle se plaisait à montrer son beau corps aux médecins [Ha, 245].

- Son père meurt le 20 juillet [M, 37], à la suite d'un emphysème [Ha, 63]. Son père est alors âgé de 74 ans et sa mère de 55 ans. Ernst raconte comment un soir, supposant qu'il ne s'agissait que d'une crise, il demanda au docteur quand on pourrait considérer le danger comme écarté. La réponse fut alors : « Après demain soir » et il ne lui vint pas à l'idée que son père pourrait ne pas atteindre ce terme. C'est pourquoi il se mit au lit à 11 heures ½ pour une heure et, lorsqu'il se leva à 1 heure, il rencontra un médecin ami de la maison, qui lui annonça que son père était décédé [Ha, 63]. Il se reprocha de ne pas avoir été présent au moment de la mort. Cependant, au début, son reproche ne le tourmentait pas et pendant longtemps, il ne se rendit pas compte, affectivement, du fait de cette mort, évoquant son père comme s'il était toujours vivant.

- Le 20 septembre il réussit son premier examen d'état [M, 37] qui sanctionne les deux premières années d'Université.

- A partir du 1<sup>er</sup> octobre, il effectue, sur engagement volontaire, le service militaire d'un an obligatoire pour les étudiants [M, 20].

Année 1900

- Son service durera jusqu'au 30 septembre, date à laquelle il est promu caporal-chef et transféré dans les réserves [M, 20]. Bien qu'il ait éprouvé durant toute cette période un sentiment d'insuffisance personnelle [Ha, 211, 213], le rapport militaire confidentiel le concernant (qui a été retrouvé par P. Mahony [M, 20] ) est plutôt élogieux.

- A l'automne, il reprend ses études.

- Il a alors une assez courte période de masturbation [Ha, 97] parce qu'il en a entendu parler (à l'armée ?) et par une certaine curiosité.

- En décembre 1900, [Ha, 129], il essuie de la part de Gisa un refus à sa demande en mariage. Peu de temps auparavant il avait vu en ville un collier de perles et s'était dit que s'il avait de l'argent, il le lui achèterait. Il l'appelait souvent « la perle des filles » ; comme un joyau caché qu'il faut d'abord chercher dans sa coquille [Ha, 131].

- Dès qu'il a eu la certitude qu'elle ne l'aimait pas [Ha, 89], il s'est laissé aller à une rêverie : « *Il deviendrait très riche, épouserait une autre femme, puis irait avec elle rendre visite à la dame [Gisa] pour la vexer. Mais ici son imagination tourne court, car il lui fallut s'avouer que l'autre, l'épouse, lui était complètement indifférente ; ses pensées se troublèrent et ce n'est qu'à la fin qu'il eut l'idée claire qu'elle devait mourir.* »

Ce fantasme mérite d'être commenté. Pourquoi aller jusqu'à vouer sa femme légitime à la mort ? Il est vrai qu'il ne s'agit que d'une rêverie et que cela est sans conséquence. Mais la nécessité de cette mort n'apparaît-elle pas plus évidente, si c'est de cette femme qu'il tient sa fortune. N'a-t-il pas d'ailleurs une tendance compulsive à renverser l'ordre des arguments [R, 221] ? Ne trouvons nous pas ici la réalisation fantasmatique du projet Saborsky ?

Il est peut-être temps de revenir sur ce projet qualifié par Freud de cause occasionnelle récente de la maladie [R, 226]. Même s'il n'est pleinement réactualisé qu'en 1905, lorsque Ernst semble sur le point d'obtenir son titre de docteur [Ha, 179], [M, 39, 47], il s'agit explicitement d'un « *vieux projet de sa mère* » [Ha, 179]. En [R, 226], il y a une autre précision : le projet Saborsky, est situé six ans auparavant (or 1907 - 6 = 1901) ; d'autre part ce même projet, [R, 253], lui aurait été soumis « à 20 ans passés », par conséquent après 1898. Il apparaît donc bien qu'Ernst en a eu connaissance assez tôt. Peut-être conviendrait-il alors de le faire entrer dans le cadre plus général de la gestion de l'héritage Lanzer par la mère d'Ernst, elle-même parente des Saborsky. On sait qu'Ernst lui a laissé sa part d'héritage [Ha, 111] et qu'elle lui alloue une très petite somme comme argent de poche. P. Mahony précise que cette part d'héritage se montait à 59000 cou-

ronnes [M, 28] et, sans préciser ses sources, que c'est en 1901 qu'il aurait dû en disposer. Cette date de 1901 semble à peu près confirmée en [Ha, 233], où il est dit que : « *Deux ans après la mort du père [= 1901], la mère lui dit qu'elle avait juré sur la tombe du mari que, dans un avenir proche, elle ferait rentrer par des économies ce qui avait été dépensé du capital.* » Quoi qu'il en soit de la date exacte de la réalisation de cette succession, il est plus que probable qu'à cette occasion, au moment où Ernst par conséquent renonçait à sa part, Mme Lanzer a évoqué la perspective du riche mariage avec l'héritière Saborsky. Le fantasme qui vient d'être détaillé semble même préciser qu'au moment du refus par Gisa de sa demande en mariage, Ernst a déjà eu connaissance du projet de sa mère, et donc probablement déjà renoncé à sa part.

### Année 1901

C'est vers cette époque que les faits suivants, consignés en [Ha, 141], paraissent s'être déroulés : « *Ensuite viennent des aveux des rapports avec ses soeurs. Les assauts répétés sur Olga, sa sœur cadette la plus proche de lui, lesquels se placent après la mort de leur père, pourraient être ce qui explique le changement de sa maladie.* »

Sans considérer que l'incident relaté au paragraphe suivant a eu lieu précisément à ce moment, il donne, par association, une bonne indication sur la nature de ses assauts : « *Il avait rêvé une fois qu'il copulait avec Olga ; après quoi, grand repentir et frayeur pour avoir brisé son serment de se tenir éloigné d'elle. Au réveil il eut un sentiment de béatitude à la pensée que ce n'avait été qu'un rêve. Il passe ensuite dans la chambre où sa sœur dort [ce qui exclut que le rêve ait eu lieu durant la cure, car sa sœur Olga est alors mariée] et sous la couverture, il lui tape sur le derrière.* » Ce récit est complété en [Ha, 151] : « *Après leurs ébats, elle s'était jetée en arrière sur le lit d'une façon qu'il eut ce spectacle [le bas du corps dénudé] par devant.* » En [Ha, 165] on trouve aussi un rêve de copulation au moyen d'excréments et une association concernant Olga, à qui il avait dit : « *De toi rien ne me dégoûterait.* »

En [Ha, 143], on trouve sur le même thème : « *Il y a peu d'années encore, envers sa sœur la plus jeune [Gertrud], lorsqu'elle dormait dans sa chambre à lui, il l'a découverte un matin de sorte qu'on voyait tout. C'est alors que sa mère se met sur les rangs, comme un obstacle à son activité sexuelle, pour avoir assumé ce rôle depuis la mort du père.* »

Le compte-rendu à cet endroit enchaîne : « *Elle le protégeait [aussi] contre la séduction bien intentionnée de la part d'une femme de chambre,*

*Anna. Un jour il s'était exhibé devant celle-ci de façon fort ingénieuse [...] ».* Un autre incident [Ha, 97] qui eut lieu durant la cure même mais qui est rattaché à celui qui vient d'être détaillé concernant Olga par la récurrence associative d'une allusion au *Dichtung und Wahrheit* de Goethe, semble également bien illustrer son comportement envers la domesticité à cette même époque : « *Il [...] était allé au théâtre et quand il fut rentré chez lui, le destin lui envoya sa femme de chambre qui, ni jeune, ni belle, lui témoigne de l'intérêt depuis quelque temps. Il ne peut pas s'expliquer pourquoi il l'embrassa tout d'un coup et l'attaqua ensuite ; tandis qu'elle lui résistait sans doute seulement pour la forme, il reprit ses esprits et s'enfuit dans sa chambre. »*

- Au mois d'août, Ernst effectue durant un mois ses premières manœuvres triennales de réserve [M, 21]. Contrairement à l'année précédente, il tire moins bien cette fois et, à l'examen, on découvre une myopie. De là le port de lorgnons dont on connaît l'importance ultérieure lors des manœuvres triennales de 1907.

- Durant ce même été, ou peut-être ces mêmes manœuvres, il y a réalisation d'un rêve prémonitoire concernant l'arrivée de tabac [Ha, 115].

- On peut conclure par déduction que, soit en juillet, soit en octobre, il passe avec succès son deuxième examen d'état, puisqu'on est assuré qu'il réussira le troisième en octobre 1902 [M, 38].

## Année 1902

- En mai, enterrement de la tante X à Baden et plainte de l'oncle [Ha, 65, 131-133].

Répetons brièvement ce que nous avons conclu précédemment :

- Durant l'été passé à Gmunden, Ernst prépare son troisième examen. Il se motive en se disant qu'il lui faut se dépêcher pour épouser la dame [Ha, 93]. La maladie puis la mort de la grand-mère de Gisa occasionne une séparation qui l'irrite beaucoup. D'où des fantasmes d'assassinat de la vieille dame, puis par retournement et rétorsion des commandements à se trancher la gorge. Gisa le dissuade de venir la rejoindre à l'enterrement. De son côté, sa propre mère le lui interdit [Ha, 99].

- Il passe avec succès son troisième examen d'état en octobre 1902. Ce succès de 1902 est lié, dans l'esprit d'Ernst, à la réalisation d'un rêve prophétique concernant la question qui lui serait posée à l'examen [Ha, 117].

Il faut nettement souligner ici que, même s'il semble avoir une certaine propension à ne réussir ses examens qu'en octobre, il n'a à ce moment au-

cun retard dans ses études puisqu'en cinq ans il a accompli son année de service militaire et achevé avec succès le cursus habituel des quatre années à la faculté de Droit de l'Université de Vienne [M, 19]. Cela confirme bien la date de 1903 donnée par Ernst au tout début de la cure, comme celle où l'intensité de sa maladie déterminera un grave retard dans ses études.

- En décembre 1902, il révèle à Palatzer ses autoreproches pour avoir dormi au moment de la mort de son père, au point de se prendre pour un criminel. Ses autoreproches se sont éveillés subitement à l'occasion de la mort d'une tante (ayant peut-être eu lieu en mai) et d'une plainte de l'oncle veuf (l'oncle X : « *Je n'ai pourtant vécu que pour cette femme, tandis que d'autres hommes s'amusent au dehors.* » [Ha, 131]) Ernst y voit une allusion à de possibles infidélités de son père. Quand il en parle à Gisa, elle se moque de lui ; à la première occasion, en sa présence, elle oriente la conversation sur son père que l'oncle alors porte aux nues. Mais cela ne lui suffit pas. Peu de temps après, il interpelle cet oncle et lui demande carrément s'il avait en vue son père, ce que l'oncle nie « étonné ». Cet épisode le surprend d'autant plus qu'il n'en voudrait pas le moins du monde à son père s'il lui était arrivé de donner des coups de canif dans le contrat.

### Année 1903

- Le 22 janvier il réussit le premier des trois Rigorosa nécessaires à l'obtention du Doctorat en Droit [M, 22, 38] (donc aucun retard encore dans les études).

- En février [Ha, 203], après la mort de l'oncle Y qui lui était indifférent, il a un nouvel accès de reproche pour avoir dormi la nuit de la mort du père ; détresse extrême, idées suicidaires, horreur à la pensée de sa propre mort. Que signifie donc mourir ? Comme si le son du mot devait le lui dire ! Comme il doit être effrayant de ne pas voir, ni entendre et de ne rien sentir ! Il a fui ces pensées en supposant qu'il devait y avoir un au-delà et une immortalité.

- Pendant le printemps [Ha, 207 et 73], il étudie mal. Souvent il attend la nuit, se dénude et se regarde dans la glace en attendant son père, comme il est rapporté plus haut. C'est probablement à cette époque que s'exacerbe sa jalousie à l'égard de Conried.

- A la fin du printemps, avant son départ en vacances, lors d'une visite de Gisa et Conried, il se sent désavoué, devant lui, par sa cousine [Ha, 203, 209].

- Puis c'est l'été passé à Unterach avec son cortège de compulsions affolantes, le retour à la piété d'autrefois [Ha, 205], et la scène de la pierre

enlevée puis remise sur la route, le jour du départ de Gisa [Ha, 219]. Il sait qu'elle va bientôt accompagner Conried en Amérique.

- En septembre [Ha, 119], rendant visite à son amour d'enfance Else Friedland, il voit son frère idiot alors âgé de sept ans, et cela fait sur lui une impression terrible. Il est frappé par le contraste entre l'amour maniéré de la mère envers son fils idiot et son comportement avant sa naissance : elle aurait été responsable de l'infirmité de son enfant pour s'être trop serrée, car elle était honteuse de cet enfant tardif.

- Le 19 octobre, il échoue à son second Rigorosum [M, 38] et c'est son premier échec. Une précision semble donnée en [Ha, 133] : Hasard étrange lors de la préparation de son second « examen d'état » (probablement mis pour : second Rigorosum) : il n'avait omis de lire que deux passages, de quatre pages chacun ; or c'est précisément là-dessus qu'il fut interrogé.

- En décembre [Ha, 119], il a un rêve prémonitoire de la mort du frère d'Else. Il s'agit là sans doute du rêve signalé, mais non raconté de [Ha, 97]. Dans le rêve, il se tenait à côté d'Else et lui prodiguait des encouragements. Freud ajoute : « Oiseau funèbre » comme l'avait appelé sa sœur aînée Hedwig. Il ne cesse de tuer les gens pour ensuite se faire bien voir. Pareillement [Ha, 73], à l'âge de 12 ans, amoureux d'une petite fille, sœur d'un ami, mais qui n'était pas envers lui aussi tendre qu'il le désirait, il avait eu l'idée qu'elle serait affectueuse envers lui, s'il lui arrivait, à lui-même, un malheur, par exemple si son père mourait.

## Année 1904

On sait peu de choses sur cette année. Il est cependant très probable que durant le premier semestre il a de nouveau préparé le second Rigorosum et de nouveau échoué en juillet et en octobre.

De ses obsessions à cette époque, on ne connaît que cette indication en [Ha, 95] : « *Il décrit la façon dont il a essayé de se défendre contre ses obsessions. Simultanément à sa religiosité [commencée au printemps 1903], il s'était composé des prières, dont il étendit la durée peu à peu jusqu'à une heure et demie, parce que dans les formules simples s'insinuait quelque chose qui les transformait en leur contraire. Par exemple : "Puisse Dieu — ne pas — le protéger<sup>35</sup>". Un jour il eut, en plein milieu de ses prières, l'idée de proférer des jurons, ce ne serait sûrement pas, pensa-t-il, une*

---

<sup>35</sup> En [R, 257], Freud écrit « *la protéger* ».

*idée obsédante* » (alors qu'en réalité, précise Freud, il dévoilait bien là le sens originaire du refoulé).

Le texte allemand à cet endroit est le suivant [Ha, 94] : « *Er hat das alles plötzlich abgestellt vor 1½ Jahren* », ce qui signifie : « *il arrêta subitement tout cela il y a un an et demi.* » E. R. Hawelka donne, on ne sait pourquoi, la traduction opposée : « *il arrêta subitement tout cela au bout de moins d'un an et demi.* » Le texte allemand situe donc nettement cette compulsions aux longues prières entre le milieu de 1903 et le début de 1906, puisque la cure débute en octobre 1907. Nous reviendrons sur ce point.

Il est par ailleurs notable que le nom de Gisa ne soit plus associé à aucun événement avant 1906. Bien plus, son échec d'octobre 1903 étant son premier échec, on peut se demander si la séparation d'Unterach n'est pas en réalité une scène d'adieu signalant le départ de Gisa pour le nouveau continent, ce qui naturellement donnerait un relief tout particulier à l'incident de la pierre enlevée puis remise. Quoi qu'il en soit, cette date marque bien une sorte de rupture avec la jeune femme, marquée associativement par une absence totale de référence ultérieure avant 1906 (voir plus loin).

- En été, il a effectué sa deuxième manœuvre triennale de réserve. Il est promu sous-lieutenant [M, 26].

- Cette année est aussi celle d'un séjour chez sa sœur aînée Hedwig à Trieste qui fut l'occasion de ses premiers rapports sexuels (avec une Mädchen) [Ha, 105 et 155]. Il eut après coup l'idée suivante : « N'est-ce pas là une sensation grandiose ? Pour cela on pourrait faire n'importe quoi. Par exemple assassiner son propre père. »

On a quelques références à cette visite à sa sœur. En [Ha, 117] : « *Sa sœur aînée a de belles dents. Mais depuis trois ans [1907 - 3 = 1904], elles commencent à lui faire mal, au point qu'il lui faut en extraire. Le dentiste de l'endroit où elle habite, un ami, lui a dit : "Tu finiras par perdre toutes tes dents".* » En [Ha, 121] : « *Il pense par hasard à des scènes à Trieste, où il se trouvait avec sa sœur dans une bibliothèque publique : un monsieur entra en conversation avec eux et parla de façon très sotté, lui disant : "C'est que vous en êtes encore à l'époque de la littérature des Flegeljahre [Age ingrat] de Jean Paul".* » Il semble bien enfin que c'est à Trieste (in Triest, dans le texte allemand [Ha, 112]) qu'il reçut en cadeau de sa sœur une paire d'épées faites d'un très grand nombre de petites monnaies japonaises.

On peut aussi penser, pour des raisons de pure chronologie, que c'est durant la seconde partie de cette année, après ses échecs universitaires répétés, qu'il consulte pour la première fois des médecins à propos de ses troubles [Ha, 33, 47].

## Année 1905

Les détails des comptes rendus ne nous donnent pas non plus grand chose sur cette période. Heureusement, de son côté, P. Mahony nous fournit de nombreuses informations.

- Ernst a certainement suivi un semestre d'études à partir de janvier, car il réussit enfin son second Rigorosum dès la session de juillet, très précisément le 19 juillet 1905 [M, 38].

- Du 27 juillet au 4 octobre, il fait un stage au bureau du Dr Jakob Freundlich, son imminent beau-frère, qui épousera Olga le 15 octobre [M, 38]. Ce stage se comprend dans le cadre du projet Saborsky et permet de situer avec exactitude les mentions suivantes. En [Ha, 179-181] : « *Un parent des Saborsky voulait monter pour lui un cabinet près du Marché aux Bestiaux, dès qu'il aurait son titre de Docteur — ce qui à ce moment ne devait demander que quelques mois —, et lui procurer des clients. C'était en rapport avec le vieux projet de sa mère d'après lequel il devait épouser une fille des Saborsky, charmante personne âgée maintenant de 17 ans.* » [Elle a donc 15 ans en 1905 et 12 ans de différence d'âge avec Ernst.]

« *Il ne se doute pas, ajoute Freud, que pour éviter ce conflit, il s'est réfugié dans la maladie, vers laquelle le choix infantile entre une sœur aînée et une cadette, ainsi que la régression à l'histoire du mariage de son père, lui avait frayé la voie. Le père avait coutume de se décrire humoristiquement en tant que soupirant ; la mère le raillait parfois en racontant qu'il avait auparavant [sous-entendre : pourtant] fait la cour à la fille d'un boucher. Il trouve intolérable l'idée que son père ait pu abandonner son amour pour garantir ses intérêts par l'alliance avec les Saborsky.* » [Dont la mère d'Ernst est la parente et la fille adoptive.] Même reproche contre le père en [Ha, 193]. En [Ha, 207], on trouve cette précision : « *Ce qu'il se rappelle nettement, c'est le dénouement du projet ; la visite qu'il fit avec son futur beau-frère (et cousin) Jakob F., aux Saborsky, chez qui fut discuté le projet d'installation, près du Marché aux Bestiaux, de lui-même comme stagiaire et de F. comme avocat. A cette occasion, F. l'insulta sérieusement. Dans la conversation, il eut ces mots : "Maintenant, arrange-toi pour être prêt à temps".* »

- Logiquement, en novembre, il commence à préparer son troisième Rigorosum, auquel il échouera soit en janvier, soit en octobre 1906.

C'est au début de cette année, on l'a vu, que semble s'être produite une évolution importante : il met fin à ses longues prières. De fait [Ha, 95], avec les initiales de certaines prières, il se composa un mot — quelque chose comme « *Gigellsamen* » —, qu'il prononçait si rapidement que rien ne pouvait s'y insérer. En [Ha, 147], il est précisé : « *Au début de sa masturbation, il avait eu l'idée qu'elle pourrait nuire à sa cousine, c'est pourquoi il se récite une formule de protection qu'il s'est crée par un procédé commun, à l'aide d'extraits de diverses prières courtes et qu'il a pourvue de l'"amen" isolant. Nous l'examinons, elle dit :*

*Glejisamen*      *gl* = [*glückliche*], c'est à dire : *rend heureux*  
*L* = *aussi* : *tous*  
*e* = *oublié*  
*j* = [*jetzt und immer*] *maintenant et toujours*  
(*i* apparaît faiblement à côté)  
*s* = *oublié* »

Enfin en [Ha, 187], à la date du 20 décembre 1907, on trouve ceci : « *Sa formule "Glejsamen", dans laquelle, en un moment de bonheur, il a fixé magiquement tout ce qui devait désormais rester immuable<sup>36</sup>, se maintient depuis déjà assez longtemps.* »

Cette déclaration atteste nettement qu'au moment de l'apparition de cette formule et de la disparition subite des longues prières il s'est produit un événement capital dans la vie d'Ernst. Il n'y a aucune indication, d'aucun ordre, quant à cet événement. Ne pourrait-on pas supposer, cependant, qu'il s'agit, sinon à proprement parler du retour d'Amérique de Gisa, du moins du moment où il renoue avec elle après son retour ?

Une connexion associative permet en effet de relier l'apparition de cette formule au moment de la réconciliation. Non seulement la formule est associée à un moment de bonheur qui devrait immuablement se perpétuer, mais encore, on vient de le voir, c'est une formule de protection contre les dommages que sa propre masturbation pourrait infliger à sa cousine [Ha, 147]. Or il y a une situation exemplaire et bien développée où un acte de masturbation vient menacer les moments particulièrement beaux qu'il vivait ou les beaux passages qu'il lisait [Ha, 99] : « *Une autre fois, alors qu'il lisait, dans *Wahrheit und Dichtung*, comment Goethe, dans un débordement de tendresse, s'était libéré des effets d'une malédiction qu'une amoureuse avait proféré contre quiconque baiserait les lèvres du poète : pendant longtemps, comme superstitieusement, il s'était laissé retenir par*

---

<sup>36</sup> C'est nous qui soulignons.

*cette malédiction, mais un jour, brisant ses entraves il couvrit de baisers sa bien-aimée. Chose incroyable à ce moment là, Ernst se masturba. »*

L'irruption de la formule Gigelsamen ne marque-t-elle pas semblablement la fin d'une malédiction : il a renoué avec Gisa, peut-être même lui a-t-elle laissé prendre un baiser et a-t-il cru qu'elle lui laissait quelque espérance ? On comprendrait bien dès lors à quel titre ce moment devait rester immuable. Selon ce point de vue, la réconciliation avec Gisa<sup>37</sup>, concomitante à l'apparition de cette formule, aurait eu lieu au début de 1906, ce qui est indirectement confirmé, on l'a déjà noté, par le fait que le *Journal* ne fait mention, en ce qui concerne les années 1903-1906, d'aucun événement en rapport avec sa cousine.

De nouveau P. Mahony nous apporte un repère très important [M, 38]. Du 27 avril au 4 octobre 1906, Ernst fait un stage d'un peu plus de cinq mois, dans une administration judiciaire à Salzbourg. Ceci nous permet de dater avec une relative précision les différentes allusions du *Journal* à Salzbourg, et peut-être aussi à partir de là de situer les deux cures hydrothérapiques de Munich [Ha, 195]. Une des deux cures a certainement lieu après Salzbourg [Ha, 101], c'est à dire entre octobre 1906 et le 17 juillet 1907, date à laquelle il réussit son troisième Rigorosum et obtient son Doctorat en Droit [M, 39]. Cette dernière période semble assez occupée par les études, et il serait étonnant, mais pas impossible naturellement, qu'il ait eu le temps de faire deux séjours à Munich. Cependant une seconde indication semble confirmer que le premier séjour s'est bien déroulé avant Salzbourg. On a en [Ha, 147] : « *Un an auparavant [à savoir aux environs de novembre 1906, et donc très probablement durant le séjour à Salzbourg] il avait eu un rêve étrange à propos d'un sous-lieutenant bavarois dont Gisa rejette les assiduités.* » Voilà, commente Freud, qui mène à Munich et à ses rapports avec la serveuse. Si à Salzbourg il rêve de Munich et de la serveuse, c'est qu'un séjour à Munich a eu lieu avant le séjour à Salzbourg.

On pourrait donc poser qu'en 1906 il échoue à son troisième Rigorosum en janvier et entreprend peu après une première cure hydrothérapique à Munich où il fait la connaissance d'une serveuse de l'établissement, avec qui il commence d'avoir des relations sexuelles [Ha, 95, 105]. Deux indications suggèrent que ce dût être à la fin du séjour et que cela fut bref, ce qui

---

<sup>37</sup> Un détail des *Remarques*, au début du paragraphe *La cause occasionnelle de la maladie* [R, 226], évoque indirectement cette question de la réconciliation avec Gisa. Le titre de ce paragraphe désigne l'affaire Saborsky : « *Un jour, notre patient mentionna en passant un événement dans lequel je pus reconnaître immédiatement la cause occasionnelle de sa maladie, ou du moins la cause occasionnelle récente de la crise actuelle de celle-ci déclenchée six ans auparavant et qui durait encore.* » Freud admet donc explicitement deux temps dans le développement de cette affaire et semble indiquer 1901 (= 1907 - 6) comme l'époque du premier, à savoir, on l'a vu, celle de la mise au point du projet Saborsky par la mère. La cause occasionnelle récente serait donc la réconciliation avec Gisa, alors que le projet Saborsky est déjà en cours de réalisation.

l'incita certainement à revenir pas très longtemps après (c'est-à-dire, on l'a vu, entre octobre 1906 et juillet 1907) : en [Ha, 31], il ne mentionne qu'une seule cure à Munich qui lui fut bénéfique parce qu'il eut des rapports sexuels réguliers, ce qui indique qu'il a oublié la première cure ; en [Ha, 101], de nouveau, il semble oublier le premier séjour : il parle des rares fois où il eût des rapports sexuels avec des jeunes filles, à Salzbourg et plus tard à Munich avec la serveuse en question.

Au même endroit, il précise d'ailleurs les circonstances « étonnantes » de ses premiers moments avec cette serveuse (par conséquent lors de son premier séjour) : « *Quelle n'avait pas été son exaltation quand la serveuse lui raconte l'histoire émouvante de son premier amour ! Lorsqu'elle lui dit qu'elle avait été appelée au chevet de son amant mourant, il regretta d'avoir pris rendez-vous avec elle pour la nuit et seul le scrupule dont elle fit preuve le conduisit à commettre cette injustice envers le mort. Il dit qu'il s'efforce toujours de séparer nettement les rapports qui n'existent qu'en vue du coût de tout ce qu'il appelle amour, et l'idée qu'elle avait été aimée si ardemment faisait d'elle à ses yeux un objet inadéquat à sa sensualité.* »

En résumé on posera donc les éléments suivants pour cette année 1906 qui serait celle de la réconciliation avec Gisa, probablement effective dès le début de l'année:

- Janvier : échec à son troisième Rigorosum.
- Puis première cure à Munich et connaissance de la serveuse.
- Mai-Octobre : stage à Salzbourg. Ce stage est bizarrement placé sous l'auspice d'une formule sibylline [Ha, 175] : « *D'ailleurs c'est à cause des rats qu'il est allé à Salzbourg.* »
- Durant ce stage, il fait la connaissance d'une domestique qui motivera un moment sa masturbation et avec qui il aura plus tard des relations sexuelles [Ha, 101].
- Il se considère, alors, comme un voyant [Ha, 121] et est constamment poursuivi par la réalisation de prémonitions étonnantes [Ha, 119].

En ce qui concerne ses relations avec Gisa, on trouve en [Ha, 127] : « *A Salzbourg en 1906 [donc après mai], en plein jour, l'idée suivante : Si la dame disait : "Il faut que tu renonces à toute jouissance sexuelle jusqu'à ce que tu puisses m'épouser"<sup>38</sup>, ferait-il ce serment ? Une voix intérieure dit "oui" [serment d'abstinence dans l'inconscient]. La nuit, un rêve : Il s'est fiancé à la dame, et comme ils se promènent bras-dessus bras-dessous, il dit, transporté de joie : "Je n'aurais jamais imaginé que ceci se*

---

<sup>38</sup> Cette façon de mesurer son amour pour Gisa n'est pas sans rappeler ce même procédé à l'égard de son père durant son service militaire, évoqué à Unterach au plus fort de sa jalousie envers Conried. Aussi cette réactualisation du procédé est-elle certainement liée à un accès de jalousie. La concomitance chronologique identifierait cet accès à l'assiduité, signalée plus haut, d'un sous-lieutenant bavarois.

*réaliserait si tôt !” (Il entend par là la contrainte de l’abstinence, ce qui est fort remarquable et juste ; cela confirme mon point de vue ci-dessus). Au même moment il remarque chez la dame une moue qui semble signifier que les fiançailles ne la concernent pas du tout. Il sait alors que son bonheur s’est évanoui. Il se dit : “Tu es fiancé, mais pas heureux du tout. Tu affiches même un peu de bonheur pour t’en persuader.” »*

En octobre, il a un autre rêve , [Ha, 113] : « *La dame est en situation de détresse. Il prend ses deux épées japonaises et la libère. Avec les deux épées au poing, il se précipite vers l’endroit où il suppose qu’elle se trouve. Il sait que les deux signifient mariage et coït. Les deux choses sont maintenant devenues réelles. Il la découvre appuyée contre un mur, liée avec des poucettes. Le rêve lui semble maintenant devenir ambigu : ainsi, ou bien il la libère de cette situation à l’aide des deux épées mariage et coït, ou bien — autre idée — c’est seulement par cela qu’elle est réduite à cette situation. »*

- Début novembre, il commence certainement la préparation de son troisième Rigorosum.

- Sans doute, peu de temps après, a-t-il de nouveau l’occasion de faire un rêve [Ha, 123] : « *Or, un jour il se promenait avec la dame — en disant cela, il croit raconter une chose sans importance. La dame salua un monsieur, un médecin, célibataire, d’une façon très aimable, trop aimable, il le reconnaît ; il en fut jaloux et en parla même. Chez la dame on joua aux cartes ; dans la soirée il devint triste et le lendemain matin il fit un rêve :*

*Il est avec la dame. Elle est très gentille avec lui, et il lui raconte ses obsessions et l’interdiction relative aux épées japonaises, dont le sens est qu’il n’a pas le droit de se marier ni d’avoir des rapports sexuels avec elle. “Mais ça, c’est une stupidité, dit-il, tout aussi bien pourrait me venir l’interdiction de ne plus me laver”. Elle sourit et lui fait un signe d’assentiment. Dans le rêve, il avait compris qu’elle lui confirmait que les deux choses étaient insensées. Mais à son réveil, l’idée lui vint qu’elle avait voulu dire qu’il n’avait plus besoin de se laver. Il fut saisi d’une émotion épouvantable et se frappa la tête contre le bois du lit. »* Par ailleurs, il différa le commandement de ne plus se laver et finit par l’abandonner. A la place de cette idée en sont venues d’autres, de toute sorte, surtout celle de se trancher la gorge.

Année 1907

- Décembre 1906 - janvier 1907, il a apprécié un rêve comme son bien le plus précieux, [Ha, 115]. « *Je me suis trouvé dans la forêt, je suis*

*très triste. La dame vient à ma rencontre, très pâle. “Ernst, viens avec moi avant qu’il ne soit trop tard. Nous souffrons tous les deux, je le sais”. Elle me prend par le bras et m’emporte avec violence. Je lutte avec elle, mais elle est trop forte. Nous arrivons à une large rivière, où elle s’arrête. Je suis vêtu de haillons misérables ; ils tombent dans le fleuve, qui les emporte au loin. Je veux les rattraper en nageant, mais elle m’en détourne : “Laisse ces haillons !” Me voilà drapé dans un vêtement resplendissant. »*  
*« Il savait que les haillons signifient sa maladie et que le rêve tout entier lui promet la santé par l’intermédiaire de la dame. »*

Ici une hypothèse. Il s’agit en quelque sorte d’un rêve hydrothérapique : les haillons de la maladie ne sont-ils pas emportés par le puissant jet d’eau du traitement munichois ? Et comme il faut situer une deuxième cure à Munich après Salzbourg, on peut se demander si elle n’a pas eu lieu à cette date, étant donné que le plus souvent, chez Ernst, les restes diurnes sont relativement transparents.

Rappelons au sujet de cette cure, un fait mémorable, qui entretient en lui le sentiment de la toute puissance de ses idées [Ha, 95] : *« [...] lors de son premier séjour [à] Munich, il avait occupé une chambre contiguë à celle de la jeune fille avec qui il commença des relations sexuelles. Lorsqu’il y alla la deuxième fois, il se demanda s’il devait reprendre la même chambre, car elle était très grande et chère. Quand il dit enfin à la jeune fille qu’il s’était décidé à la prendre, elle l’informa que le Professeur l’avait déjà prise. “Que l’apoplexie le frappe alors !”, dit-il, furieux. Deux semaines plus tard il fut troublé dans son sommeil par l’idée d’un cadavre. Il l’écarte, mais le lendemain il apprit que le Professeur avait été réellement frappé d’apoplexie et qu’on l’avait porté dans sa chambre à peu près à cette heure-là. »*

- Sans doute faut-il placer durant cette même année (1 Jahr vorher, [Ha, 168]) l’incident suivant : *« Un an auparavant il avait fourni une caution pour un ami qui devait payer une somme d’argent en vingt versements, et avait obtenu du créancier la promesse de l’avertir à quel moment chacun des versements (Raten) deviendrait exigible, pour qu’il ne soit pas, selon les termes de l’accord, exposé à payer la totalité en une seule fois. »* Des situations analogues, ou la même, sont évoquées en [Ha, 111, 249].

- Aucune autre indication avant juin 1907, [Ha, 125] : *« Un soir de juin 1907, il était en visite chez son collègue Köhler, dont la sœur Elvira, faisait de la musique et lui faisait beaucoup d’avances. Il était très abattu et pensait beaucoup au rêve des épées japonaises. L’idée d’épouser la dame, s’il n’y avait pas l’autre [au féminin en allemand]. Rêve, la nuit : Sa sœur Gertrud est très malade ; il se rend à son chevet, Köhler vient à sa rencontre : “Tu ne peux sauver ta sœur qu’en renonçant à toute jouissance*

sexuelle”. Sur quoi il dit (étonné à sa honte) : “à toute jouissance”. Köhler s’intéresse à sa sœur. Quelques mois auparavant, il l’avait accompagnée à la maison alors qu’elle commençait à se sentir mal. [...] A l’âge de 14 ans, il [Ernst] avait eu des rapports homosexuels avec Köhler : ils se regardaient réciproquement le pénis. »

- Le 17 juillet, il réussit son troisième Rigorosum et devient Docteur en Droit [M, 39].

- Il ressent une certaine indifférence envers Gisa [R, 242].

- Du 11 août au 7 septembre, il fait ses troisièmes manœuvres de réserve en Galicie [M, 39]. « *J’étais auparavant mal en point, nous dit-il, et toute sorte de pensées obsédantes me tourmentaient ; elles n’ont pas tardé à se dissiper pendant les exercices. J’ai trouvé intéressant de montrer aux officiers que nous étions capables non seulement d’apprendre quelque chose, mais aussi de faire preuve d’endurance.* » [Ha, 41]

On connaît la suite [Ha, 41-63]. Lors d’une halte, le capitaine Nemeček entreprend le récit d’un supplice chinois, probablement emprunté aux *Jardins des supplices* d’Octave Mirbeau [M, 25]. Ernst est très troublé. « *A ce moment-là je fus tout entier secoué par une représentation : cela arrivait à une personne qui m’est chère.* » Il en perd ses lorgnons et a l’illusion que le sol se soulève devant lui comme s’il y avait par-dessous un rat. Il prend cela pour un présage alors qu’il s’agit d’un souvenir terrifiant datant d’avant sa maladie : il avait vu « *une bête semblable à un rat passer furtivement à côté de la tombe du père. [...] Il supposa probablement que l’animal venait juste d’un repas pris auprès de son père.* » [Ha, 193]

Un tel trouble à propos d’une histoire provocante ne paraît pas exceptionnel en soi. C’est la suite qui est extraordinaire. Il commande une nouvelle paire de lorgnons à Vienne et lorsque quelques jours plus tard ce même capitaine Nemeček lui enjoint par erreur (et Ernst est entièrement au fait de cette erreur [R, 211]) : « Le lieutenant David a avancé le prix du paquet : il faut que tu le lui rembourses », le malheureux jeune homme entrera dans une véritable transe auto persécutrice. Affolé par son comportement, il décide, dès son retour à Vienne de consulter un médecin. Le hasard l’amène à feuilleter la *Psychopathologie de la vie quotidienne* où il tombe sur des choses qui lui rappellent ses propres démarches de pensées [Ha, 63] et lui fait choisir Freud qu’il consulte en effet le 1<sup>er</sup> octobre.

Un dernier commentaire sur ce « hasard ». En fait, il semble bien qu’Ernst Lanzer ait entendu parler de Freud depuis longtemps : il connaît ses théories sexuelles et dès la deuxième séance [Ha, 53], il mentionne qu’il a lu un extrait de la *Traumdeutung*. Il s’agit au moins de très larges extraits, car il est en effet capable de faire référence à deux reprises au premier chapitre de l’*Interprétation des rêves* sur les stimuli et les sources

du rêve. En [Ha, 115] : « *Peut-être la bonne, qui a l'habitude d'épousseter quand il dort encore, a-t-elle touché les monnaies et fait ainsi un bruit qui aurait pénétré dans son sommeil* » et suscité en partie le rêve des deux épées japonaises ; et en [Ha, 243] : « *Il a probablement eu cette légère sensation [une dent un peu sensible] pendant la nuit, d'où le rêve.* » Il est aussi capable de citer, à l'improviste et avec une grande précision, un rêve étudié par Freud et d'argumenter [Ha, 75] : « *Très frappé, il se souvient maintenant de l'exemple d'une jeune fille, dans l'Interprétation des rêves<sup>39</sup>, qui rêve de la mort de son neveu (il dit : nièce), alors qu'il n'y avait là aucun souhait de sa part.* » Correct, confirme Freud, mais dans ce cas le véritable souhait a été passé sous silence. Ce rêve et son commentaire méritent d'être rappelés<sup>40</sup>, car ils ont retenu l'attention de « l'oiseau funèbre ».

Une de mes malades m'a rapporté un autre rêve, d'un caractère plus sombre, et qui lui paraissait contredire la théorie du rêve-désir. « Vous savez, me dit cette jeune fille, que ma sœur n'a plus qu'un fils : Charles ; elle a perdu le plus âgé, Otto, alors que j'habitais encore chez elle. Otto était mon chéri, je l'avais élevé moi-même. J'aime bien le petit, sans doute, mais je suis bien loin de tenir à lui comme à celui qui est mort. J'ai rêvé cette nuit que je voyais Charles mort devant moi. Il était étendu dans son petit cercueil, les mains jointes. Il y avait des cierges tout autour. C'était exactement comme lors de la mort du petit Otto. Vous savez combien j'en ai été émue. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous me connaissez, je ne suis pas assez méchante pour souhaiter que ma sœur perde son unique enfant. Le rêve signifierait-il que je préférerais la mort de Charles à celle d'Otto, qui m'a été si cher ? »

Je lui assurai que cette dernière interprétation était inexacte. Après quelque réflexion, je pus lui donner la signification réelle du rêve, qu'elle confirma d'ailleurs. Je le pus parce que je connaissais tout de la vie de la rêveuse.

Orpheline de bonne heure, la jeune fille avait été élevée dans la maison de sa sœur, beaucoup plus âgée qu'elle ; elle y avait rencontré, parmi les amis de la maison, l'homme qui avait fait sur son cœur une impression durable. Il sembla d'abord que cette inclination à peine avouée aboutirait à un mariage, mais sa sœur, sans que l'on pût trop savoir pourquoi, l'empêcha. Après cette rupture, l'homme aimé de ma malade avait évité la maison. Elle-même, quelque temps après la mort du petit Otto, sur qui elle avait reporté toute sa tendresse, était devenue indépendante. Mais elle n'avait pu se dégager de son inclination pour l'ami de sa sœur. Sa fierté lui ordonnait de l'éviter, elle n'avait pu cependant aimer aucun des prétendants qui s'étaient présentés depuis. Quand on annonçait quelque part une conférence de celui qu'elle aimait (c'était un professeur et un littérateur), elle se trouvait infailliblement dans l'auditoire ; elle saisissait d'ailleurs toutes les occasions de le voir de loin dans les lieux publics. Je me rappelai qu'elle m'avait dit la veille que le Professeur allait à un certain concert et qu'elle irait aussi pour le voir encore une fois. C'était la veille du rêve. Je pus donc interpréter le rêve aisément et je lui demandai si elle se rappelait un fait qui s'était passé lors de la mort du petit Otto. Elle répondit aussitôt : « Certainement, le Professeur, qu'on n'avait plus vu depuis longtemps, est revenu, et je l'ai vu près du cercueil du petit Otto. » C'était précisément ce que j'attendais.

---

<sup>39</sup> S. FREUD, (1900), *Dir Traumdeutung*, G. W. II-III. L'interprétation des rêves. Trad. J. MEYERSON, Paris, PUF, 1950 ; nouvelle édition augmentée et révisée par D. BERGER, 1967.

<sup>40</sup> *ibid.*, p. 138.

J'interprétais donc le rêve de la manière suivante. « Si l'autre petit garçon mourait, la même chose aurait lieu. Vous passeriez la journée chez votre sœur, le Professeur viendrait assurément présenter ses condoléances et vous le reverriez dans les mêmes circonstances qu'alors. Le rêve indique simplement ce désir de le revoir contre lequel vous luttez intérieurement. Je sais que vous avez dans votre poche le billet pour le concert de ce soir. Votre rêve est un rêve d'impatience, il a hâte de quelques heures l'événement de ce soir. » Elle avait visiblement choisi, pour dissimuler son désir, une situation dans laquelle ces sortes de souhaits sont habituellement réprimés ; on est si plein de son deuil qu'on ne peut penser à l'amour. Et il est cependant bien possible que, même dans la situation réelle que le rêve copiait fidèlement, elle n'ait pu, auprès du cercueil de l'enfant qu'elle aimait si fort, réprimer ses sentiments de tendresse pour celui qu'elle n'avait plus vu depuis si longtemps.

Il y a d'étonnantes résonances entre le destin d'Ernst et celui de cette patiente : il rencontre Gisa grâce à sa sœur plus âgée ; le mariage, on ne sait pourquoi, ne peut se faire ; il lui reste malgré tout indéfectiblement attaché ; une nièce aussi semble menacée [R, 246] : « *Le malade [Ernst] avait une gentille nièce qu'il aimait beaucoup. Un jour, il lui vint cette idée : "Si tu te permets un coït, il arrivera un malheur à Ella (elle mourra)."* »

D'autre part, pour en revenir au « hasard » qui aurait présidé au choix du médecin, il est manifeste à deux reprises que des proches d'Ernst connaissent de près ou de loin la famille de Freud : sa sœur Olga connaît Alexandre Freud le jeune frère de Sigmund, puisque, on l'a vu [Ha, 161], elle taquine Ernst en déclarant qu'Alexandre ferait un mari idéal pour Gisa ; d'autre part son beau-frère (certainement le mari de Hedwig, puisqu'il est indiqué qu'il enseigne la botanique [Ha, 161], alors que le mari d'Olga est avocat) lui a raconté qu'un des frères de Sigmund a commis un assassinat à Budapest et a été exécuté [Ha, 159]. Certes il n'en est rien, mais le fait que le crime, commis par un certain Léopold Freud, ait eu lieu durant la troisième ou quatrième année d'école de Sigmund, c'est à dire bien longtemps avant la cure, laisse à penser que le dit beau-frère était au courant de l'existence chez les Freud de frères beaucoup plus âgés d'un premier lit. A l'évocation de ce crime, à propos duquel il commence par avouer, soulagé, que pour cette raison, il était venu dès le début avec une certaine méfiance [Ha, 161], Ernst finit d'ailleurs par confesser la préméditation (le hasard n'est pas de mise, on le voit) : Il avait pensé, rapporte Freud, que, s'il y avait des instincts meurtriers dans ma famille, je lui tomberais dessus comme un fauve pour découvrir ce qu'il y avait de mauvais en lui, et le lui arracher.

Cette connaissance ambiante de la famille Freud par la famille Lanzer explique sans doute aussi pour quelle raison, après avoir été restauré par Freud [Ha, 211] d'un plat de harengs [Ha, 221], Ernst a été amené à penser immédiatement qu'il avait été préparé par deux femmes [Ha, 231], dési-

gnant probablement par là Martha, l'épouse de Freud, et sa sœur Minna qu'il devait savoir résider chez eux. Freud, homme pris entre deux femmes, est décidément bien fait pour intéresser Ernst.

### Analyse structurale de l'histoire d'Ernst Lanzer

Affolé par sa toute dernière crise, déclenchée par l'impératif de rembourser le lieutenant David, Ernst vient donc consulter Freud pour ses troubles compulsifs. Mais presque immédiatement la figure de Gisa, sa cousine « au beau corps », émerge et la problématique centrale de son mariage avec elle est posée. Une formule en [Ha, 125], le 18 octobre 1907, dit bien où il en est : « *La lutte qui subsiste quant à savoir s'il doit épouser la dame, il ne la comprend pas.* » Rien ne le précisant dans le texte publié par Freud, pas même une note ultérieure comme celle mentionnant la mort de son patient durant la première guerre mondiale, P. Mahony nous surprendra lorsqu'il révélera qu'en fin de compte Ernst se fiance avec Gisa en octobre 1909 et l'épouse le 8 novembre 1910 à la Synagogue de la Tempelgasse [M, 39], avant même de devenir officiellement avocat en 1913, après les six années obligatoires de stage professionnel<sup>41</sup>.

Ses relations et son final mariage avec Gisa déterminent l'axe manifeste le long duquel se développe son histoire, et nous définirons donc comme « épreuve principale » l'affrontement, sous la figure vénérée de sa cousine, de la contrainte sociale du mariage (*Heirat*). A cet égard, que cela ait eu lieu avant, ou après, le premier refus de Gisa en décembre 1900, le renoncement d'Ernst à sa part d'héritage [Ha, 111] pose l'acte aliénant par lequel il se désarme et remet son sort aux circonstances, et donc le « manque » à partir duquel, selon la sémiotique de l'action, s'ouvre la « crise ».

Cela posé, dans les années 1901, on le verra d'une part entretenir pour lui-même l'illusion de la présence paternelle, et d'autre part se conduire comme s'il avait acheté par son renoncement à l'héritage un brevet de respectabilité à l'extérieur de la famille et un juste droit d'aînesse à l'intérieur de la maison Lanzer, sous le couvert desquels il lutine les domestiques et assaille ses sœurs plus jeunes, avec dans le cas d'Olga, très probablement, des provocations mutuelles. Même si apparemment, il reste en état de poursuivre ses études sans obstacle majeur, toute une part de lui-même semble être coupée de la réalité : il dénie affectivement la mort de son père, et déjà à cette époque il cultive le sentiment de sa toute-puissance

---

<sup>41</sup> Une lettre envoyée à Jung confirme que Freud est au courant des fiançailles d'Ernst en octobre 1909, au moment même où il corrige les preuves du compte-rendu du cas [M, 99].

à travers la croyance en ses dons prémonitoires. Enfin, d'un autre côté, il peut fréquenter Gisa autant qu'il le désire, et il le désire intensément ainsi que va le dévoiler dans un instant la violence de sa réaction à une absence inopinée.

C'est sur ce fond relativement déréel et, semble-t-il, bien vécu par Ernst que se détachent en effet les événements de l'été 1902. La grand-mère de Gisa meurt et le prive, pour quelques semaines, de la présence de son amie. Cela l'empêche de travailler convenablement. Il s'encourage en se fixant une session déterminée pour passer son examen et en se disant qu'il faut se dépêcher pour épouser Gisa [Ha, 93] : « *Au beau milieu de cette préparation acharnée lui vient la pensée : "Au commandement de choisir la première session en octobre on peut sans doute se soumettre, mais s'il te venait un commandement de te trancher la gorge... ?" Immédiatement il se rendit compte que ce commandement était déjà donné, et il se précipitait vers l'armoire pour y prendre son rasoir lorsque lui vint cette idée : "Non, ce n'est pas si simple que ça, il faut que tu fasses le voyage et tues la vieille femme."* Sur quoi d'épouvante, il tomba par terre. Qui est-ce donc qui lui ordonne cela ? » Dans son travail publié [R, 221], Freud donne la réponse en renversant l'ordre des injonctions : D'abord, « *Oh, je voudrais y aller et assassiner cette vieille femme qui me prive de mon amie,* » qui est suivi par le commandement de rétorsion : « *Tue-toi, pour te punir de pareils désirs.* » Cette interprétation démasque sans fard l'extrême violence latente d'Ernst quand il est contrarié et son total aveuglement sur ce point.

Cette mort fait écho à celle d'une autre femme, sa tante X, en mai 1902 [Ha, 65]. La plainte du veuf : « *Je n'ai pourtant vécu que pour cette femme, tandis que d'autres hommes s'amuse au dehors.* » avait alors réveillé, avec un certain décalage on s'en souvient, un très vif sentiment de culpabilité à l'égard du père pour avoir dormi au moment de sa mort [Ha, 63-65], et actualisé soudain une disparition qui avait été jusque là déniée. L'effet des termes de la plainte, comprise par Ernst comme une allusion désobligeante à de possibles infidélités du père, infidélités que lui-même d'ailleurs ne désapprouverait pas, voir [Ha, 133], reste incompréhensible tant qu'on n'y a pas reconnu, nous semble-t-il, les termes mêmes qu'Ernst aurait pu adresser à son père pour s'être opposé à son mariage, si c'était Gisa qui était morte. Il faut donc supposer qu'à travers la mort de la tante, puis la mort de la grand-mère de Gisa et l'éloignement physique de son amie, Ernst se trouve, peut-être pour la première fois, confronté à l'idée de la disparition possible de la femme qu'il aime, et qu'il a pu sourdement (et à retardement) entendre dans la plainte de l'oncle l'expression de la sienne propre contre son père. Comme il est incapable de la prendre consciemment à son compte, cette accusation contre le père est indirectement perçue par projec-

tion. Mais il réagira comme s'il l'avait effectivement conçue et retournera, bien selon sa manière, ces reproches contre lui-même en réveillant, le déni de la mort étant enfin dépassé, ses remords d'avoir dormi au moment où son père rendait l'âme.

Il y a bien dans cette série d'événements quelque chose de l'ordre d'une « épreuve qualifiante » : la dimension de la fragilité de la condition humaine vient battre en brèche son illusion de toute-puissance et l'atteint enfin, avec son corrélat de sentiments et de ressentiments, quoique de façon très oblique; en particulier tout le versant de sa propre violence reste complètement occulté.

Cependant, en réussissant en janvier son premier des trois Rigorosa, il est engagé sans retard sur la voie du Doctorat en Droit.

Plus tard, en février 1903, la mort de l'oncle Y qui lui est indifférent réveille de nouveau ses remords et le font, cette fois, s'interroger sur sa propre disparition. C'est à cette occasion, si on veut bien le suivre, qu'il se met à croire en l'au-delà et en l'immortalité [Ha, 203]. Au printemps, l'arrivée du rival Conried et le projet de départ en Amérique avec Gisa provoquent sa jalousie. C'est une chose qu'il admet certes, mais qui n'est dite qu'une seule fois dans tout le compte rendu [Ha, 135]. Au même moment, il défie le fantôme du père en attendant sa venue la nuit, en se dénudant, en s'exhibant devant le miroir, et en le laissant dehors. Il s'agit là, bien évidemment, d'un rituel de prestance, et de sa façon à lui d'aborder le problème de la rivalité.

Dès qu'Ernst apprend la décision du départ de Gisa avec Conried pour New-York, ces pratiques désormais inutiles seront abandonnées; et s'il s'en débarrasse au moyen de l'argument délirant selon lequel son père pourrait souffrir de ses agissements dans l'au-delà, c'est sans doute, le champ de l'immortalité étant ouvert depuis peu, pour se réconcilier avec le fantôme paternel après l'avoir défié sans résultat.

Avant d'aller plus loin, attardons-nous un instant sur le moment où Ernst apprend cette décision. Rien de cela n'est précisé dans le *Journal*. Mais selon sa manière bien habituelle de ne jamais retenir que l'accessoire et de déplacer l'affect, il est fort probable que cela se soit produit le jour où il se croit désavoué par Gisa devant son rival. Une information annexe en [Ha, 217] (voir aussi [R, 249]) : « *Avant son départ pour Unterach il avait dit à son ami Ringer que cette fois-ci il avait un **sentiment étrange, précis**, qu'il ne reviendrait plus à Vienne. Depuis son enfance, des idées claires de suicide lui étaient familières.* » montre bien qu'il s'est passé avant ce départ quelque chose d'extrêmement grave.

Ainsi, graduellement, de la plainte de l'oncle au « désaveu » de Gisa (= annonce de son prochain départ avec Conried), s'ouvre une épreuve

qualifiante dont l'enjeu pour Ernst est d'abord l'acceptation de la dimension de la fragilité et de la mortalité humaine, et ensuite la question de la confrontation à la rivalité.

On connaît l'effet catastrophique de ce désaveu. Le soir même sa colère est intense ; il se souvient d'avoir pensé subitement, allongé sur le canapé [Ha, 203] : « *“C'est une putain” ce qui l'avait beaucoup effrayé.* » Au lieu de s'en prendre aussi à Conried, il se fait peur à lui-même avec la menace d'être puni par des douleurs effroyables, tout comme son oncle Adolf, pour de telles pensées [Ha, 233]. Le contrecoup de la révélation du départ de Gisa se manifeste d'abord par le retour, sur le mode régressif, à la pratique du voyeurisme de son enfance<sup>42</sup> [Ha, 209] : « *Pendant les premières semaines de son séjour à Unterach, regardant par les fentes d'une cabine de bain, il vit une jeune fille nue et se fit les reproches les plus acerbes, en imaginant combien la conscience d'être épiée pourrait l'affecter* » et par le recours à sa piété d'autrefois [Ha, 205].

Puis c'est durant cette villégiature la série des compulsions affolantes. Il retourne contre lui-même, et sans la comprendre, en courant sous le soleil pour maigrir ou en ayant l'idée de se jeter dans un précipice, la fureur meurtrière qu'il éprouve envers Conried. Les associations développées sur ce dernier point sont particulièrement intéressantes. Son désir de se jeter dans un précipice est en effet d'abord rattaché au souvenir des pénibles exercices dans l'Exelberg effectués durant son service militaire, puis plus généralement au service lui-même, [Ha, 213] : « *Il ne se trouvait pas à l'aise au régiment, il était apathique et ne réussissait rien ; son lieutenant traitait ses hommes comme des chiens et les battait avec le plat de son sabre quand ils n'arrivaient pas à faire certains sauts. Souvenir : un jour, il prit son courage à deux mains et lui dit : “— Mon Lieutenant, ça marcherait aussi bien sans sabre.” L'homme fut déconcerté mais ensuite il s'approcha et lui dit : “— La prochaine fois j'apporterai la cravache.” Il dut alors réprimer une grande colère ; il eut beaucoup de fantasmes sur une provocation en duel mais y renonça. En un sens, il se félicita que le père ne fut plus en vie : ancien soldat, il en aurait été fort affligé.* » A travers les détails de ce développement associatif, on assiste en direct au complexe processus de retournement au moyen duquel Ernst parvient, à travers la figure du duel, à tresser son impuissance à affronter le rival (Conried) avec son affection pour son père et son désir de ne pas lui faire de la peine, et ainsi à transférer de l'un à l'autre ses sentiments ambivalents.

---

<sup>42</sup> A ce moment de sa vie, le beau corps de Gisa, il ne lui aura même pas été donné de l'entrevoir.

Il y a aussi la compulsion à sauter à l'eau lors d'une traversée du Mondsee, la compulsion au bavardage, à compter entre l'éclair et le tonnerre, à protéger, à comprendre : « *Il se forçait à comprendre exactement toutes les syllabes qu'on prononçait devant lui, comme si un grand trésor risquait de lui échapper.* [Ha, 215] » Ce grand trésor, c'est naturellement Gisa, la perle des filles, le joyau caché [Ha, 131] qui s'en va. Enfin c'est l'acte symptomatique de la pierre enlevée puis remise sur la route que doit emprunter Gisa : fut-ce, comme on est tenté de le penser, ou ne fut-ce pas, la dernière fois qu'il la vit avant son départ pour New York avec Conried ?

En septembre 1903, il voit le frère idiot d'Else Friedland qui fait sur lui une impression terrible. C'est la mère du garçon qui aurait été responsable de cette infirmité, pour s'être trop serrée, honteuse de cet enfant tardif [Ha, 119] : voilà, à peine déguisée, après son échec dans la rivalité avec Conried, une accusation contre sa propre mère au sujet de sa cryptorchidie, stigmatisme organique de son sentiment d'infériorité ; ne pense-t-il pas en effet qu'« *au fond, son infériorité mérite d'être punie par sa maladie.* » [Ha, 141]

En octobre, conséquence logique de cette période d'intenses perturbations et de l'état de déréliction dans lequel l'a laissé le départ de Gisa, Ernst échoue à son second Rigorosum et c'est là, soulignons-le encore une fois, son premier échec universitaire après quatre années et demi d'études rondement menées.

Quelle qu'en soit la date effective, le départ de Gisa détermine nécessairement une ère nouvelle dans l'histoire d'Ernst Lanzer ; en principe il ouvre la perspective d'une possible élaboration des enjeux de l'épreuve qualificante, à savoir en tout premier lieu de la question de la rivalité, et bien entendu l'éventualité de nouvelles orientations en ce qui concerne son mariage. Le bilan de cette période est contrasté. D'un côté, durant l'année 1904, il est engagé pour se défendre d'obsessions [Ha, 95], qu'il ne nous détaille pas contrairement à celles de ses autres crises intenses, dans l'élaboration de prières de plus en plus longues et contraignantes qui vont s'étendre peu à peu jusqu'à une heure et demie (ce qui semble bien marquer que son problème obsessionnel à cette époque est en réalité essentiellement concentré dans cette activité). Le contenu conscient qu'il nous en livre [Ha, 55] : « *Puisse Dieu le protéger.* » [R, 257] : « *Puisse Dieu la protéger.* », [Ha, 149] : « *Rends [les] heureux tous maintenant et toujours* », démasque la nature de cette compulsion, à savoir une tentative dérisoire de rétablir sa toute puissance : à défaut d'avoir pu empêcher ce qui est arrivé (le départ de Gisa avec Conried), il feint d'en être sinon l'organisateur du moins le propitiateur. Il se retrouve en quelque sorte dans la même situa-

tion que celle où il déniait la réalité de la mort du père. Cette besogne envahissante entérine naturellement l'échec de ses études.

Mais d'un autre côté, cette période est aussi l'occasion, au cours d'un séjour à Trieste chez sa sœur Hedwig, d'un premier coït et de la découverte du plaisir sexuel. Il n'est sans doute pas non plus négligeable qu'il ne fasse aucune allusion à ses secondes manœuvres de réserve de l'été 1904 et marque ainsi qu'à cette époque il n'était pas le sujet de cette inquiétude identitaire au sein d'un groupe viril qu'il manifesterait au début de ses troisièmes manœuvres, et qu'il manifestait déjà du temps de son service militaire.

Probablement résigné (à sa façon, c'est-à-dire en laissant se créer une situation irréversible) au projet de mariage avec l'héritière Saborsky, Ernst réussit enfin après deux années d'échec, son second Rigorosum dès la session de juillet 1905. Il est ainsi prêt à temps, comme le lui a enjoint Jakob Freundlich [Ha, 207], pour faire un stage professionnel auprès de lui entre le 27 juillet et le 4 octobre dans le cabinet d'avocats qu'a ouvert pour eux un parent des Saborsky, près du Marché aux Bestiaux [Ha, 179]. Sa sœur Olga épouse Jakob le 15 octobre. Et logiquement Ernst devrait être capable de terminer en moins d'une année, c'est à dire vers juillet 1906 (ou peut-être même dès janvier), son troisième Rigorosum et son Doctorat en Droit. Or il mettra plus de deux ans pour y parvenir.

C'est qu'entre temps, vers le début de 1906, on a exposé nos raisons de le penser, il se réconcilie avec Gisa<sup>43</sup>. L'explication de Freud est convaincante [Ha, 179] : « *Il ne se doute pas que pour éviter ce conflit [entre le mariage avec l'héritière et le mariage avec Gisa], il s'est réfugié dans la maladie [...]. Il trouve intolérable l'idée que son père ait pu abandonner son amour pour garantir ses intérêts par l'alliance avec les Saborsky.* » (Cf. aussi [R, 226].)

Du 27 avril au 4 octobre 1906, il fait un stage dans l'administration judiciaire à Salzbourg et semble ainsi changer d'orientation en délaissant la carrière d'avocat, dans laquelle pourtant il entrera finalement en 1913, pour celle de la magistrature. Notons à ce propos qu'au début de la cure il n'est encore qu'attaché stagiaire au tribunal [Ha, 31] et qu'il désire devenir secrétaire pour se marier [Ha, 155]. Ce changement d'orientation est sans doute une autre façon de marquer ses distances avec le projet du cabinet d'avocats et du mariage Saborsky. Sans doute faut-il y voir aussi l'influence de Gisa qui apprécierait d'épouser un haut fonctionnaire comme l'indique ce fantasme non daté d'Ernst [Ha, 109] : « *Il fantasme qu'elle a épousé un fonctionnaire de haut rang. Il entre ensuite dans le même service*

---

<sup>43</sup> Ou bien, encore, à l'occasion du mariage d'Olga, dès le 15 octobre 1905.

*et dépasse de beaucoup cet homme. Celui-ci, devenu son subordonné, commet un jour un acte malhonnête. La dame se jette à ses pieds et le supplie de sauver son mari. Il le lui promet et lui révèle que ce n'est que par amour pour elle qu'il est entré dans le service, parce qu'il avait prévu un tel moment ; maintenant que sa mission est accomplie, et son mari sauvé, il se démet de ses fonctions. »*

Relevons à ce sujet les points suivants. Il y a dans ce fantasme un rival bien identifié, contrairement à celui du début 1901 où, devenu riche, il vient narguer sa cousine. D'autre part le matériel de la cure, à ce moment, est explicitement associé à sa jalousie ou plus exactement à la peur des effets de sa jalousie, de sorte qu'on peut assurément situer ce fantasme après l'arrivée de Conried et même plus précisément après le départ de Gisa puisque son contenu est bien de même nature que celui de ses longues prières. Enfin, en évitant à un tiers les conséquences d'une malhonnêteté avant de s'effacer de lui-même, il se met dans la position de l'ami jamais retrouvé qui a sauvé son père, au temps de sa période militaire, en lui avançant l'argent qu'il avait détourné [Ha, 175].

Durant ce stage à Salzbourg, il se conforte, à partir de faits insignifiants, dans l'illusion de ses dons prémonitoires et se considère comme un voyant [Ha, 121]. Vers la même époque, [Ha, 199] : *« Il pense vraiment avoir, par son souhait [Wunsch], préservé par deux fois la vie de sa cousine. Une fois, l'année précédente [1907 - 1 = 1906], alors qu'elle souffrait d'insomnies, il ne s'était pas couché de la nuit ; de fait ce fut cette nuit-là qu'elle dort mieux pour la première fois. Dans d'autres circonstances, alors que pendant ses crises elle était sur le point de tomber en syncope, il avait toujours réussi à la maintenir éveillée par des remarques destinées à l'intéresser. Même dans cet état, elle réagissait à ses paroles. »*

De nouveau, on le constate, il semble s'être réfugié assez loin de la réalité, tandis que d'autre part ses relations sexuelles ancillaires aussi bien à Salzbourg que plus tard à Munich ne sont pas sans rappeler, du moins à la lumière de celles qu'il aura avec une couturière durant la cure [Ha, 137,141,229], son comportement des années 1901 avec les sœurs et les domestiques de la maison. Il n'est peut-être pas inutile de souligner aussi qu'en 1907 il est depuis un certain temps le seul homme à résider dans la maison Lanzer où vivent également sa mère, ses sœurs Rosalie et Gertrud ainsi que les femmes de chambre. Son frère Robert, âgé de 28 ans à cette époque, vit en effet loin de Vienne [Ha, 87 et 107].

Parallèlement, et jusqu'à la réussite au Doctorat en Droit en juillet 1907, il semble avoir des relations continues et platoniques avec Gisa. Et tous ses rêves, ses inquiétudes, ses commandements obsédants sont concentrés sur elle : rêve du renoncement à la jouissance sexuelle, rêve de l'interdiction de

se laver, rêve le plus précieux des haillons emportés par le fleuve, rêve de la maladie de Gertrud.

Il a, dirait-on, à peu près complètement reconstitué sa situation d'avant l'arrivée de Conried, un peu sur le modèle de sa mère qui désirait tant restaurer le capital familial après la mort du père : il est d'une part le « maître » des jeunes femmes de la maison Lanzer, de l'autre il peut fréquenter assidûment et platoniquement sa cousine. Mais, subitement, après son décisif succès universitaire, la rencontre avec le capitaine Nemecek durant les manœuvres de réserve en Galicie va déclencher une crise intense dont il va fabriquer de toute pièce les circonstances, puisqu'il n'ignore pas que le lieutenant David n'a rien à voir avec le paiement des lorgnons.

Le velléitaire Ernst vient de terminer de longues études, et sa réussite, qu'il le veuille ou non, précipite de façon irréversible la question du mariage avec Gisa. Il n'a plus de prétextes pour atermoyer davantage. Les pensées obsédantes qui le tourmentent [Ha, 41] juste avant son départ pour la période de réserve témoignent de son angoisse à ce moment. Ne dirait-on pas qu'il retrouve celle qu'il éprouvait jadis à l'école, lorsqu'on interrogeait la lettre K, dont son L est très proche [Ha, 187] et qu'il évoque durant la cure à propos du rêve WLK. N'est-ce pas ce que semble indiquer l'étroite contiguïté associative entre l'apparition de la formule Gigelsamen dans la cure et l'analyse de ce dernier rêve que Freud interprète comme le souhait suivant [Ha, 187] : si le K venait après le L, les L seraient déjà passés, et que l'on peut comprendre : « si le mariage était fait, il n'aurait pas à se décider. » Le certain état d'indifférence envers Gisa dans lequel il se trouve juste avant les manœuvres [R, 242] est bien sa façon coutumière de rendre incompréhensible cette attaque de pensées obsédantes et marque sa fuite devant l'échéance d'une décision qu'il ne peut plus repousser. Implacablement, durant les manœuvres, il va retrouver sous les traits du capitaine Nemecek la figure écrasante du rival, ce qui déterminera sa déroute.

L'histoire d'Ernst peut donc, suivant l'axe de la « crise » identifiée comme l'affrontement de la contrainte sociale du mariage, se résumer ainsi : Ernst aime sa cousine Gisa intensément, mais pas d'une façon proprement sensuelle. En abandonnant sa part d'héritage à sa mère, il réalise son propre malheur aliénant en s'ôtant les moyens de se marier, du moins rapidement. Il s'installe alors dans un glacis mental essentiellement structuré par un clivage selon lequel, à la maison, il lutine les domestiques et assaille les sœurs et, au dehors, il entretient auprès de ses amis et pour lui-même la fiction d'un homme scrupuleux, irréprochable même, qui aime loyalement et platoniquement sa cousine. Il peut la fréquenter assidûment, semble-t-il, et ce mode de relation au fond le satisfait. La mort d'une tante, celle de la grand-mère de Gisa et l'éloignement physique de cette dernière le

confronte à la réalité de la disparition possible de son amie. L'arrivée d'un rival dangereux lui révèle la fragilité de son mode de relation avec Gisa (peut-être d'ailleurs très insatisfaisant pour elle<sup>44</sup>) et par conséquent la fragilité de sa propre situation. Peu préparé à cela, il affronte alors d'affolantes crises. Le départ de sa cousine avec le rival ouvre de nouveaux champs d'expérience, mais quelques années plus tard (de l'ordre de deux à trois) son retour ramène le statu quo ante. Peu à peu il se réinstalle dans la même sorte de clivage, les sœurs et les domestiques ayant été remplacées par des serveuses. La fin de ses études et la conquête de son indépendance financière reposent alors de façon inéluctable la question du mariage avec la femme qu'il aime et le replonge dans une crise intense.

Il semble donc qu'au début de la cure Ernst est moins avancé qu'Elisabeth dans le développement de la crise, car l'épreuve qualifiante est pour lui loin d'être arrivée à son terme. Le retour de Gisa semble en effet avoir suspendu toute élaboration de la problématique de la rivalité comme l'indique incontestablement les derniers dérèglements. La figure de Nemecek ferait en quelque sorte fonction de contre-objet magique en dévoilant une zone d'hypersusceptibilité où tout reste à faire. Cependant Freud affirme au début des *Remarques* en [R, 199] : « *Le traitement [...] aboutit au rétablissement complet de la personnalité et à la disparition des inhibitions du patient.* » L'affirmation paraît assez péremptoire et, la fin du *Journal* manquant, il faut nous en contenter. P. Mahony nous apprend par ailleurs qu'Ernst, en fin de compte, a épousé Gisa, à Vienne, le 8 novembre 1910 [M, 39]. Faut-il voir dans ce dénouement une ratification de l'assertion freudienne et l'achèvement bien tempéré, après l'épreuve de la cure, du schéma sémiotique de la crise ?

Quoi qu'il en soit, on peut ne peut manquer de noter que pour finir Freud s'attache assez longuement à la traduction détaillée, tout à fait sur le modèle des rêves, du contenu latent du grand fantasme aux rats [R, 241], et qu'il le comprend, en dernière analyse et au-delà de toutes les surdéterminations, comme un souhait de rétorsion : « *“C'est à toi qu'on devrait faire ça”, lequel s'adressait, à travers le capitaine, aussi au père du patient.* » Cette interprétation concerne bien, et par son contenu, et par la figure de Nemecek, la problématique essentielle du cas, à savoir celle de la rivalité.

Et il est bien clair par ailleurs que ce dernier point a été l'objet d'un vrai travail durant la cure, dont on peut relever les intenses manifestations trans-

---

<sup>44</sup> Les traits communs à Ernst et au personnage d'Hamlet ont souvent été soulignés [M, 228] : fantôme du père, doute, rumination, attrait pour l'au-delà. Il convient certainement d'y ajouter la variabilité des sentiments à l'égard de « la personne aimée » et aussi une certaine façon de la tenir à distance. Sur ce registre, on peut d'ailleurs être enclin à se demander, comme y incitent les figures du désespoir, de la folie et du suicide d'Ophélie, si l'attitude d'Ernst à l'égard de Gisa n'était pas pour elle, effectivement, une forme de torture dont témoignerait le caractère persistant de la fragilité de sa santé.

férentielles. Freud, tout d'abord, est consulté en tant que spécialiste des instincts meurtriers [Ha, 161]. Ensuite, une fois franchies un certain nombre de résistances, Ernst est capable, lors du vingt-troisième compte rendu, d'identifier un fantasme transférentiel de rétorsion. Il va ainsi s'attaquer d'abord aux proches de Freud, successivement et dans l'ordre, à sa mère [Ha, 153], sa fille [Ha, 155], sa femme [Ha, 157], ses frères et sœurs [Ha, 159], puis à Freud lui-même. D'abord en l'affublant d'un frère criminel qui a été exécuté [Ha, 159], puis en le ridiculisant dans la figure hybride de Schweninger-Harden [Ha, 229], en Monsieur Je-sais-tout qui péroré sur l'absence de poils chez les poissons, et cela d'une manière particulièrement retorse, puisqu'on apprend avec étonnement qu'en réponse à une confiance intime d'Ernst sur l'anatomie de sa nouvelle maîtresse, la couturière, Freud s'est laissé aller à déplorer [Ha, 229] que : « [...] *de nos jours les femmes ne prennent plus soin [de leurs poils pubiens] et les [a] qualifiés de disgracieux.* » Enfin, dernier outrage, Ernst s'attaque à la science même de Freud, puisqu'en dernier ressort, c'est elle, la fillette qui, en [Ha, 231], dépiaute les harengs et reçoit un coup de pied. A la façon dont peu à peu il intensifie ses attaques, cerne sa victime et augmente graduellement l'importance de ses cibles, on constate à quel point Ernst a fait des progrès dans la « gestion fantasmagorique » de la rivalité et ne semble plus désormais fasciné par la fatalité d'une défaite annoncée devant un rival incommensurablement plus puissant. Enfin, et on peut mesurer nettement ici le travail accompli par Ernst, il peut librement apprécier l'histoire de son petit neveu [Ha, 191] : « [...] *âgé de sept ans qui est très lâche, a grand peur des chiens et à qui son père objecte : “Que ferais-tu s'il venait deux chiens ?” — De deux chiens je n'ai pas peur, ils se flairent l'un l'autre le derrière si longtemps qu'on peut se sauver pendant ce temps-là.* » C'est l'image achevée de la sortie de l'Œdipe et de l'entrée dans la période de latence : la menace de la castration a placé le petit garçon sur une orbite centrifuge qui le détache et de la mère et du père. Nous reviendrons sur ce point.

### Monsieur Mops et le petit Eyolf

Par ailleurs, il y a à la toute fin des *Remarques* l'intervention d'une sorte de Deus ex machina qui laisse une impression incertaine. On trouve en effet en [R, 239] : « *Cependant malgré la richesse du matériel, la signification de l'obsession demeura obscure jusqu'au jour où dans ses associations, surgit la Demoiselle aux rats du Petit Eyolf d'Ibsen, ce qui permit de conclure irréfutablement au fait que, dans de nombreuses phases du délire obsessionnel, les rats avaient signifié aussi les enfants.* » Cette Rattenmam-

sell fait tout l'effet, si l'on peut dire, d'un lapin tiré d'un chapeau. Le caractère un peu abrupt de cette apparition qui échappe au *Journal* dont, on l'a signalé, la fin a disparu, lui donne d'autant plus d'intensité qu'il s'agit d'une contribution déterminante [R, 240] : « **Et alors** il conta un fait qu'il avait assez longtemps tenu à l'écart de tout ce contexte, mais qui élucidait complètement la raison pour laquelle les enfants l'intéressaient. La dame qu'il adorait depuis de longues années et qu'il ne pouvait se décider à épouser était condamnée à ne pas avoir d'enfants [...]. C'était même pour lui qui aimait tant les enfants, une des causes principales de ses hésitations. **Alors seulement** il devint possible de comprendre l'obscur processus de la formation de l'obsession. » Il convient maintenant d'apprécier l'exacte portée de cette ultime contribution.

A l'origine de cette signification nouvelle, Freud affirme « *les racines les plus anciennes et les plus importantes.* » Or, en réalité, il n'en précise que deux : 1) l'animal qu'Ernst a vu sortir de la tombe du père, qu'il a pris pour un rat et soupçonné d'avoir mordu le cadavre [Ha, 193]; Freud y retrouve le petit Ernst qui a mordu sa gouvernante [R, 233] ; 2) le fait que les rats, animaux dégoûtants et sales, ainsi qu'Ernst le fut lui-même, sont cruellement persécutés, comme il semble qu'il l'ait été lui aussi. « *Il pouvait en vérité, résume Freud, y reconnaître son "image toute naturelle"* » [R, 240]. Ce n'est pas absolument convaincant, et l'on est d'autant plus déçu de ne trouver aucune allusion explicite à la pièce d'Ibsen dans le *Journal d'une analyse*.

Il est incontestable cependant que le *Petit Eyolf* contient bien des éléments qui entrent en résonance avec le destin d'Ernst et ont dû retenir son attention, sans doute même déterminer une identification avec le personnage éponyme. Avant d'entrer dans les détails, signalons que la pièce est de 1894, qu'elle a été créée à Vienne en février 1895 et qu'elle a obtenu dans toute l'Europe un succès considéré à l'époque comme exceptionnel<sup>45</sup>.

Le père d'Eyolf, Alfred Allmers, a épousé une femme riche, Rita, qui lui a permis de sortir de la pauvreté, lui qui avait à charge sa demi-sœur Asta. Leur fils, le petit Eyolf, âgé de neuf ans, a une jambe paralysée et se déplace à l'aide d'une béquille. Cette infirmité, on l'apprendra à la fin de la pièce, est la conséquence d'une négligence des parents qui, entraînés par leur passion, ont oublié l'enfant sur une table où ils l'avaient installé et d'où il est tombé. De même qu'il l'a fait avec le frère idiot d'Else [Ha, 119] dont il soupçonne la mère d'avoir provoqué l'infirmité, l'enfant blessé par la cryptorchidie que demeure Ernst, a dû facilement se reconnaître dans

---

<sup>45</sup> Création à Paris par Lugné-Poe en mai 1895. Cf. *Le Petit Eyolf*, Imprimerie Nationale, traduction et présentation de Terje Sinding.

l'enfant estropié. Par ailleurs il est notable qu'Eyolf fasse son unique apparition en uniforme de petit soldat : galons et boutons dorés à tête de lion précise une didascalie.

D'autre part Alfred et Asta sont les enfants de deux mariages successifs d'un même père. Précocement orphelins, ils s'étaient construits autrefois un monde bien à eux dont la nostalgie les unit encore, et dont l'ambiguïté va être réveillée par la découverte par Asta de lettres qui indiqueraient qu'en réalité elle n'est pas la demi-sœur de sang d'Alfred. Ce qui fait de ce dernier un homme pris entre une femme légitime riche et une autre qui est (symboliquement) sa sœur. Asta passe de longs séjours chez les Allmers : il y a ainsi deux femmes dans la maison. De son côté, Alfred est engagé depuis plusieurs années dans la rédaction d'un interminable livre sur « *la responsabilité humaine* » qui l'isole du monde. Le début de la pièce marque sa décision d'abandonner le livre, « *d'assumer la responsabilité humaine dans sa propre vie* », particulièrement en tant que père, et de céder, enfin, « *aux lois de la transformation* ».

Le cœur du drame est organisé autour de la crise ouverte par la noyade tragique du petit Eyolf, dans des circonstances assez énigmatiques, déterminées par le passage de la Rattenmamsell. C'est dans ce personnage que tient le génie singulier de cette pièce, et son langage est si inimitablement équivoque que la courte scène de sa seule apparition mérite d'être reproduite.

#### **Le Petit Eyolf — Scène de la Rattenmamsell.**

*La femme aux rats entre doucement et timidement par la porte de droite. C'est une petite vieille maigre et rabougrie, aux cheveux gris et aux yeux durs et perçants. Elle est vêtue d'une robe à fleurs démodée et d'une cape noire à capuchon. Dans la main, un grand parapluie rouge ; sur le bras, un réticule noir.*

**Eyolf** (à voix basse ; s'agrippant à la robe d'Asta.) Tante Asta ! Ça doit être elle !

**La femme aux rats** (près de la porte ; faisant une révérence.) Avec votre aimable permission, — ces messieurs-dames n'ont rien qui ronge dans la maison ?

**Allmers.** Nous ? Non, je ne crois pas.

**La femme aux rats.** Car je me ferais un plaisir d'en débarrasser ces messieurs-dames.

**Rita.** Oui, oui, nous comprenons. Mais nous n'en avons pas.

**La femme aux rats.** Quel dommage. Car en ce moment, je fais ma tournée. Et Dieu sait quand je reviendrai par ici. — Oh, comme je suis fatiguée.

**Allmers** (désignant une chaise.) Oui, vous en avez l'air.

**La femme aux rats.** On ne devrait pas se lasser de faire du bien à ces pauvres petits si durement persécutés. Mais ça use les forces.

**Rita.** Vous voudriez peut-être vous asseoir, vous reposer un peu ?

**La femme aux rats.** Je vous remercie infiniment. (Elle s'assoit sur une chaise entre la porte et le canapé.) Car j'ai passé toute la nuit dehors, pour affaires.

**Allmers.** Vraiment ?

**La femme aux rats.** Oui, sur les îles. (*Gloussant.*) Les gens m'avaient fait appeler. Ils avaient longtemps hésité. Mais il n'y avait pas d'autre remède. Il leur a bien fallu avaler la pilule. (*Regardant Eyolf en hochant la tête.*) Avaler la pilule, mon jeune monsieur. Avaler la pilule.

**Eyolf** (*malgré lui ; un peu intimidé.*) Pourquoi a-t-il fallu ?

**La femme aux rats.** Fallu quoi ?

**Eyolf.** Qu'ils l'avaient ?

**La femme aux rats.** Parce qu'ils n'arrivaient plus à se nourrir. A cause des rats et de tous les petits ratons, comprenez-vous, mon jeune monsieur.

**Rita.** Pauvres gens, — ils en avaient donc tant ?

**La femme aux rats.** Oui ; ça grouillait, ça fourmillait. (*Riant doucement de satisfaction.*) Jusque dans les lits, ils grimpaient, du soir au matin. Jusque dans les pots à lait, ils tombaient. Et sur le sol, ils couraient et zigzaguaient.

**Eyolf** (*doucement, à Asta.*) Jamais je n'irai là-bas, tante Asta.

**La femme aux rats.** Mais alors, je suis arrivée, — moi et un autre. Les petits mignons ! Nous en sommes venus à bout tous les deux.

**Eyolf** (*criant.*). Papa, — regarde, regarde !

**Rita.** Mon Dieu, calme-toi Eyolf !

**Allmers.** Qu'y a-t-il ?

**Eyolf** (*désignant du doigt.*) Il y a quelque chose qui bouge dans son sac !

**Rita** (*se précipitant vers la gauche ; criant.*) Oh ! Fais-la sortir, Alfred !

**La femme aux rats** (*riant.*) Ma gentille petite dame, il ne faut pas avoir peur d'une minuscule créature de rien du tout.

**Allmers.** Mais qu'est-ce que c'est, à la fin ?

**La femme aux rats.** Ce n'est que monsieur Carlin. (*Ouvrant son réticule.*) Sors donc du noir, mon ami bien-aimé.

*Un petit chien au museau noir et aplati émerge du réticule.*

**La femme aux rats** (*faisant des signes de la tête et de la main à Eyolf.*) Approchez sans crainte, mon petit guerrier blessé. Il ne mord pas. Approchez ! Approchez !

**Eyolf** (*s'agrippant à Asta.*) Non, je n'ose pas.

**La femme aux rats.** Le jeune monsieur ne trouve-t-il pas qu'il a un visage doux et aimable ?

**Eyolf** (*étonné ; désignant le chien du doigt.*) Celui-là !

**La femme aux rats.** Oui, celui-là.

**Eyolf** (*lentement ; fixant le chien des yeux.*) Je trouve qu'il a le — le visage le plus terrible que j'aie jamais vu.

**La femme aux rats** (*refermant son réticule.*) Oh, ça viendra. Ça viendra.

**Eyolf** (*s'approchant malgré lui, puis caressant doucement le réticule.*) Et pourtant, — je le trouve merveilleux.

**La femme aux rats** (*avec précaution.*) Mais à présent, il est si fourbu, si fatigué, le pauvre. Si terriblement fatigué. (*Regardant Allmers.*) Car ça use les forces, — ce jeu-là, vous comprenez, monsieur.

**Allmers.** Quel jeu ?

**La femme aux rats.** Le jeu de l'attirance.

**Allmers.** Ah, c'est sans doute le chien qui attire les rats ?

**La femme aux rats** (*hochant la tête.*) Monsieur Carlin et moi. Nous nous y prenons à deux. Et ça marche tout seul. En apparence, du moins. Je lui mets une laisse dans son collier. Puis je le conduis trois fois autour de la maison. En jouant du flûtiau. Et quand ils entendent ça, ils sont obligés de remonter des caves, de descendre des greniers, de sortir de leurs trous, — les adorables petites créatures.

**Eyolf.** Et alors il les tue en les mordant ?

**La femme aux rats.** Pas du tout ! Non, nous allons vers le bateau, lui et moi. Et ils nous suivent. Les adultes comme les petits.

**Eyolf** (*comme suspendu à ses lèvres.*) Et puis ? — Racontez !

**La femme aux rats.** Puis nous larguons les amarres. Et j'agite un peu les avirons, en jouant du flûtiau. Et monsieur Carlin me suit à la nage. (Les yeux brillants.) Et tous ceux qui grouillaient et fourmillaient, ils nous suivent, nous suivent, jusqu'en pleine mer. Car ils y sont obligés.

**Eyolf.** Pourquoi obligés ?

**La femme aux rats.** Parce qu'ils ne veulent pas, justement. Parce qu'ils ont une peur terrible de l'eau, — c'est pour cela qu'ils sont obligés d'y aller.

**Eyolf.** Et alors ils se noient.

**La femme aux rats.** Tous autant qu'ils sont. (*Doucement.*) Et après, ils reposent en silence dans l'obscurité, selon leur vœu, - les adorables petits. Ils dorment là-bas d'un sommeil si doux, si long. Tous ; tous ceux que l'homme poursuit de sa haine. (*Se levant.*) Mais autrefois, je n'avais pas besoin de monsieur Carlin. Autrefois, c'était moi qui attirais. Toute seule.

**Eyolf.** Vous attiriez quoi ?

**La femme aux rats.** Les hommes. Un, surtout.

**Eyolf** (*suspendu à ses lèvres.*) Oh, dites-moi qui c'était !

**La femme aux rats.** C'était mon bien-aimé, petit bourreau des cœurs !

**Eyolf.** Et où est-il, à présent ?

**La femme aux rats** (*d'une voix dure.*) Là-bas, chez les rats. (*La voix de nouveau douce.*) Mais il faut que je m'occupe de mes affaires. Toujours pressée. (*A Rita.*) Ces messieurs-dames n'ont vraiment pas besoin de moi aujourd'hui ? Car je pourrais m'en charger vite fait bien fait.

**Rita.** Merci ; je ne pense pas que ce soit nécessaire.

**La femme aux rats.** Eh bien, ma gentille petite dame, — on ne sait jamais —. Si ces messieurs-dames s'aperçoivent de quelque chose qui mord et qui ronge, — qui grouille et qui fourmille, — ils n'ont qu'à nous appeler, monsieur Carlin et moi. — Adieu, adieu, mille fois adieu. (*Elle sort par la porte de droite.*)

**Eyolf** (*doucement, avec fierté, à Asta.*) Tante Asta, dire que moi aussi, je l'ai vue, la femme aux rats !

*Rita sort de la véranda, s'éventant avec un mouchoir. Après un temps, Eyolf s'esquive doucement vers la droite sans se faire remarquer.*

On ne reverra plus Eyolf, les enfants du village assisteront à sa noyade, sa béquille flottera sur le lac.

La Femme aux Rats et son Monsieur Carlin enfermé dans le réticule noir ont donc, entre terreur et fascination, totalement subjugué le petit héros (« *Obligé, parce qu'il ne veut pas, justement*<sup>46</sup> ») et le saisissement du garçon n'est pas sans rappeler celui du petit Ernst sous les jupes de sa gouvernante Mademoiselle Rudolph [Ha, 35]. L'insaisissable et onirique Rattenmamsell fait effraction dans l'univers réaliste de la pièce et, avec son langage doucereux, condense sinistrement les silhouettes de l'ancienne beauté qui n'a pas fait le deuil de l'élégante d'autrefois promenant un petit chien à la mode (comme l'a été le carlin), de la demi-mondaine déchue, de la faiseuse d'ange, de la vieille fille bréhaigne qui manifeste un intérêt louche pour les enfants d'autrui. Il y a certainement un peu de cette Ratten-

---

<sup>46</sup> Cf. les ratiocinations compulsives d'Ernst [Ha, 49] : « *Un jour lui était venue cette idée : si jamais le commandement aboutissait à une contrainte comme 'Tu ne cèderas jamais à une idée obsédante...'* »

mamsell chez Gisa, femme stérile et malade, revenue déçue d'Amérique et qui se rêve *Frau Hofrat*<sup>47</sup>. (Femme d'un haut fonctionnaire. Cf. [R, 203].)

Mais c'est surtout le petit chien qui semble captiver Eyolf. La traduction utilisée par M. Lagache dans son article<sup>48</sup> le nomme *Ratonneau*, le texte original norvégien donne Mopsemand (*Monsieur Mops*), une traduction allemande d'avant 1899 Moppelchen. En allemand le mot Mops signifie Carlin, mais il est beaucoup plus familier (et plus doux) que le mot français, puisqu'un Mops peut être le héros d'un livre pour enfant<sup>49</sup>. Il peut désigner aussi quelqu'un de gros et d'indolent, et a dans ce cas comme diminutif Möpschen. Or le père d'Ernst lui reproche d'être paresseux; et il est lui-même petit (un mètre soixante quatre [M, 28]) et gros (il cherche à maigrir [Ha, 211]). N'est-ce pas vraiment là *son image toute naturelle*<sup>50</sup>? Ces considérations onomastiques nous ramènent irrésistiblement au compte rendu du 30 novembre [Ha, 175]: « *Image onirique d'un rat grand et gros, qui avait un nom et était comme un animal domestique*<sup>51</sup>. *Celui-ci lui rappelle tout de suite un des deux rats [...] qu'on lâchait dans le pot*<sup>52</sup> [Topf], *selon le récit du capitaine Nemeček*. » Ne peut-on voir se profiler derrière cette image onirique et sous la surface moirée des associations nombreuses et assez disparates de cette séance, l'ombre de Mopsemand ou Moppelchen (Monsieur Mops), enfermé dans le réticule noir tout comme le rat l'est dans le pot, ombre fugitive certes, mais d'autant plus probable que quelques instants plus tard Ernst mentionne sa première expérience théâtrale, à savoir les Maîtres Chanteurs<sup>53</sup>. Et comment ne pas y reconnaître alors, à même le texte de la cure, la première référence encore voilée à la pièce d'Ibsen<sup>54</sup>.

---

<sup>47</sup> Cf. aussi son rêve le plus précieux, début 1907, celui où la dame l'entraîne de force dans la rivière, d'où il ressort drapé d'un vêtement resplendissant.

<sup>48</sup> Marianne Lagache, *L'homme aux rats et le Petit Eyolf*, Bulletin de l'Association psychanalytique de France, 4, 1968, 109-121.

<sup>49</sup> Je remercie V. Treguer qui a trouvé dans la bibliothèque digitale de l'université de Braunschweig (<http://digibib.tu-bs.de>) la reproduction de *Loewes Kinderfreund: recueil de récits, contes, fables, histoires et proverbes pour garçons et filles*, illustré de dessins, publié à Dusseldorf en 1907 (mais ce n'est peut-être pas la première édition), contenant l'une de ces histoires de Mops dont le titre *Der dicke Mops der Frau Rätin* pourrait passer pour la signature signifiante même d'Ernst.

<sup>50</sup> N'aurait-il pas lui-même reçu ce surnom dans son enfance? On connaît le goût de la famille Lanzer pour ce genre de leitmotiv. On pourrait dire que tout se passe comme si cela avait été le cas.

<sup>51</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>52</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>53</sup> Une coïncidence troublante: *Le petit Eyolf* a été joué à Munich au Königliches Residenz-Theater durant l'année 1907, la première ayant eu lieu le 26 février (recherche de V. Tréguer dans le répertoire des pièces de Henrik Ibsen publié en 2005 sur le site Internet <http://www.ibsen.net>). On se prend à rêver qu'Ernst ait effectivement vu cette pièce durant son second séjour dans cette ville (voir la chronologie en 1907 et la note 46).

<sup>54</sup> Ceci nous permet au passage d'apporter une confirmation et une ultime précision à l'observation de P. Mahony [M, 92]: « *Je ne suis pas arrivé à bien localiser dans les notes la référence cruciale au Petit Eyolf d'Ibsen; le matériel du 29 novembre parle d'une relation délibérée, mais non identificatoire, entre les rats et les enfants.* »

Ainsi donc, via *Monsieur Mops*, le *Petit Eyolf* se trouve ici directement associé au grand fantasme aux rats, tandis que la chaîne associative qui justifie qu'Ernst ait pu effectivement se reconnaître dans l'image du rat est renforcée : Ernst peut s'identifier à l'infirmes petit Eyolf qui lui-même subit, en victime, le sort des rats, mais aussi probablement à ce Monsieur Mops qui participe du rat et de ses persécuteurs.

Étroitement entrelacée aux associations de la séance du 30 novembre se distingue la figure antagonique de l'enfant cruel [Ha, 175] : « [...] *un des fils [Saborsky] était si sentimental qu'il coupait la tête aux poules afin de s'endurcir : mais évidemment ce n'était qu'un prétexte : il s'y excitait beaucoup. [...] le même Saborsky avait une fois mis un chat dans un poêle et l'avait ensuite écorché pour le rendre "cacher".* » Cette variation sur l'enfant cruel est d'autant plus transparente que peu auparavant [Ha, 173], Ernst rappelait : « [...] *un jour il [avait] vu un ouvrier qui frappait contre le sol un sac contenant un objet. Il s'était renseigné et avait appris que c'était un chat, et qu'après, on l'avait jeté dans la chaudière [...]. A la vue [sic] du chat, il avait eu l'idée que c'était son père qui était dans le sac.* » La « cachérisation » du chat paraît d'ailleurs extrêmement savoureuse si, d'une part, on se souvient de [Ha, 205] : « *Son père n'avait jamais voulu se faire baptiser, mais il avait beaucoup regretté de ses ancêtres ne l'eussent pas débarrassé de cette affaire désagréable. Quant à lui, son père lui disait souvent qu'il ne ferait aucune opposition au cas où il voudrait devenir chrétien* » ; et d'autre part de [Ha, 237] : « *A ce propos une histoire justifiant son ressentiment contre son père. Après qu'il eut manqué sa première leçon de religion au lycée et gauchement nié le fait, son père fut très malheureux* » [au point, semble-t-il, de briser un carreau de fenêtre.]

Notons, avant d'en finir, que dans la pièce d'Ibsen l'image de l'enfant cruel existe elle aussi, mais disséminée et grouillante pourrait-on dire, dans celle des enfants pauvres, mal éduqués et maltraités, du village au bord du lac au-dessous de la propriété des Allmers. Alfred suggère même, à un certain moment, de s'en débarrasser.

La question se pose, alors, de la place de l'équation « rat = enfant » dans la question de la rivalité et du mariage. Or dans cette même séance du 30 novembre, au sein d'un très riche tissu associatif qui contient, entre autres, le récit de la découverte par Gisa et Conried d'une queue de rat dans une saucisse au cours d'un voyage en chemin de fer, le thème de la mort des enfants est très explicitement lié à celui de l'infidélité de l'épouse [Ha, 171], à travers une anecdote concernant le père : « *Quand [...] son père revint de Gleichenberg, il dit à sa femme qu'il y avait vu un nombre tellement incroyable de mauvaises épouses qu'il lui fallait au bout de trente-trois années de vie conjugale, la prier de lui assurer qu'elle ne lui*

*avait pas été infidèle. Devant sa résistance, il dit qu'il ne la croirait que si elle le lui jurait sur la vie des enfants ; une fois qu'elle l'eut fait, il fut soulagé. Il [Ernst] apprécie cela hautement chez son père, comme reflétant une nature spontanée [...] »*

D'autre part, toujours à propos d'Eyolf, Freud spécifie dans ses *Remarques* [R, 240] : « *C'était même [i.e. la stérilité de Gisa], pour lui qui aimait tant les enfants, une des causes principales de ses hésitations.* » Il n'y a pas vraiment trace de cet amour pour les enfants dans le *Journal*. Les *Remarques* apportent en revanche, dans les *Considérations théoriques* [R, 246], une précision intéressante : « *Le malade avait une gentille petite nièce qu'il aimait beaucoup. Un jour, il lui vint cette idée : "Si tu te permets un coït, il arrivera un malheur à Ella (elle mourra)." Ajoutons ce qui a été omis : A chaque coït, même avec n'importe quelle femme, tu seras tout de même obligé de penser que les rapports sexuels dans ta vie conjugale ne te donneront jamais d'enfant ; tu le regretteras tellement que tu envieras à ta sœur sa petite Ella. Ces sentiments de jalousie devront amener la mort de l'enfant.* » Le thème de la mort des enfants se voit donc ici nettement rattaché à celui de la stérilité. Nous reviendrons plus loin sur ces deux points importants liés à l'équation "rat = enfant" : crainte de l'infidélité, et stérilité de Gisa.

Par ailleurs, la manière dont la pièce d'Ibsen se dénoue n'est pas sans intérêt. Rita et Alfred se retrouvent, seule à seul, après la disparition d'Eyolf, dans une longue scène finale qui recouvre plus de la moitié du troisième et dernier acte. Une fois franchis le vide initial, le désarroi et quelques errements sur le mode régressif, le couple semble peu à peu se reconstruire autour du projet d'adopter les enfants pauvres et mal éduqués du village et de se vouer désormais à leur éducation. Ainsi, d'une certaine façon, à la solution, si fascinante pour Ernst, de l'effacement à l'exemple d'Eyolf, est substituée une sorte de processus de « démultiplication » : l'enfant unique et mortellement mono-polisé (par la Rattenmamsell) disparaît pour renaître pluriel et disponible ; et à la logique de la confrontation / rivalité entre le père et le fils est substituée celle de la démultiplication / transmission. Pareillement, à la fin de la cure, on peut imaginer Ernst prêt à aborder enfin le chantier de la multiplicité, de la complexité et de l'échange et, de même qu'Alfred, décidé à « *assumer la responsabilité humaine dans sa propre vie.* » Et si Gisa se trouve en effet frappée de stérilité, la voie de l'adoption, semblablement, leur serait ouverte. (La mère d'Ernst n'a-t-elle pas elle-même été adoptée par les Saborsky ?) Il ne semble pas, en réalité, que cette voie ait été suivie.

Pour conclure, il est patent d'abord que la question de la rivalité a été rudement perlaborée par Ernst durant la cure, et ensuite que l'apparition du

*Petit Eyolf* atteste l'ouverture d'un champ problématique nouveau autour de la question de la génération et de la transmission.

Il est cependant indéniable que l'affirmation freudienne du complet rétablissement de la personnalité de l'Homme aux Rats, reste largement discutée. P. Mahony en fait d'ailleurs une analyse circonstanciée et rappelle, à l'occasion [M, 99], que Freud lui-même dans une lettre à Jung, écrivait en octobre 1909 : « *La semaine dernière l'Homme aux Rats a annoncé dans le journal ses fiançailles avec la dame ; il est courageux et actif dans la vie ; l'endroit où il est encore accroché*<sup>55</sup> (père et transfert) s'est distinctement montré dans la conversation avec cet homme intelligent et reconnaissant. »

On sait que rappelé dans l'armée active en août 1914, Ernst est fait prisonnier par les Russes dès le 21 novembre, c'est-à-dire au tout début de la guerre. Sa mort aurait eu lieu, officiellement, le 25 de ce mois, mais ne sera notifiée, du fait des circonstances historiques, que le 9 septembre 1919<sup>56</sup> [M, 39]. Cette disparition précipitée, à peine les hostilités commencées, laisse planer le soupçon d'une forme de rechute dans la logique du pire qui, inexorablement, le porte au retrait et à l'effacement. Ne s'est-il pas, en fin de compte, empressé de suivre lui aussi, tout comme Eyolf, la Rattenmamsell qui, à ce moment, arpente l'Europe ?

## Rollmops

Nous ne saurions finir cette discussion sans évoquer une devinette enfantine de langue allemande, même si elle se trouve être extérieure au cas : « Welcher Mops kann nicht bellen ? (Der Rollmops.)<sup>57</sup> » Elle offre un fragile mot de passe, pour reprendre la terminologie de Freud [Ha, 249], entre le *Petit Eyolf*, absent du *Journal*, et une joute transférentielle tournant autour des harengs qui y est bien, et assez longuement, présente.

On trouve en effet à la date du 2 janvier en [Ha, 221] : « *un fantasme de transfert : entre deux femmes, ma femme et ma mère [celles de Freud], un hareng (Häring) s'étend de l'anus de l'une à celui de l'autre, jusqu'au moment où une jeune fille le coupe en deux, après quoi les deux morceaux (qui sont comme dépiautés) s'échappent des anus*

*A ce propos, et alors seulement, il me fait d'abord l'aveu qu'il déteste les harengs (Häring) ; lorsqu'on lui a donné à manger récemment, on lui a servi du hareng (Häring), mais il n'y a pas touché. La fillette est celle qu'il*

---

<sup>55</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>56</sup> Gisela Adler, dont la santé restera toujours problématique, mourra assez précocément, en 1933, à l'âge de cinquante-quatre ans sans s'être remariée [M, 29].

<sup>57</sup> Quel chien ne sait pas aboyer ? (Le hareng.) Le *Pons Wörterbuch* atteste le mot *Rollmops* vers 1900.

*avait vue dans l'escalier et qu'il avait prise pour ma fille âgée de douze ans. »*

Le 28 décembre en effet, Ernst s'étant plaint, en arrivant, d'avoir faim, Freud lui avait fait servir des harengs [Ha, 211]. C'est une affaire qui a un long retentissement [Ha, 221-231]. Et, étant donnée la formulation particulière du fantasme, on ne peut manquer de donner raison à P. Mahony lorsqu'il reconnaît dans le hareng (*Häring*, tout le long du texte) comme « *un précipitant, surdéterminé, du délire du rat* » [M, 140]. Le lien associatif manquait ; le mot *Rollmops* que l'on peut soupçonner derrière *Häring* créerait, via Monsieur *Mops* et la *Rattenmamsell*, un incontestable pont verbal entre les harengs et les rats<sup>58</sup>. On a un exemple effectif, durant la cure, d'une connexion semblable de deux signifiants à travers un commun référent [Ha, 229] : « *Alors un taureau [Stier] lui vient à l'esprit et il s'arrête brusquement. Idée qui d'après lui n'appartient pas au sujet. A une conférence faite par Schweninger et Harden, il rencontra le professeur Jold qu'il admirait beaucoup alors [...]. Jold signifie bien "taureau" [Stier] comme il le sait parfaitement. »*

Par ailleurs, sa répugnance pour le *Häring* repose assez vivement la question de l'éventualité qu'il ait reçu, enfant, le surnom de *Mops* dans sa famille, et elle vient renforcer un autre indice : la séance en effet où il mentionne le « *rat grand et gros, qui avait un nom et était comme un animal domestique* » que nous avons associé au *Mops*, est aussi celle qui fait référence à un leitmotiv familial [Ha, 177] : « *La première représentation théâtrale à laquelle il assista fut l'opéra Les Maîtres-Chanteurs, où il entendit chanter "David ! David !". Il a employé en famille, comme un appel, le motif de David. »* Une note de Hawelka précise que dans l'opéra en question cet appel est en réalité l'occasion d'une méprise, et suggère ainsi une connexion avec la méprise concernant le lieutenant David. Tout se passe donc comme si, durant la cure, ce motif de *David* était en relation avec le motif *Mops*.

### Analyse idiotopique du cas de l'Homme aux rats

Les derniers moments de la cure manquent au *Journal*, à savoir ceux qui, si on s'en rapporte du moins aux cas Lucy et Katharina et au travail précédent, donneraient la meilleure prise à une analyse de type idiotopique.

---

<sup>58</sup> Un autre lien est suggéré en [Ha, 223] à travers la relation à l'analité : « *Auparavant, il a dû passer par une période de démangeaison de l'anus. L'histoire des harengs [...] rappelle beaucoup ces lavements (à un stade préliminaire il avait dit : 'Wächst ihm zum Halse heraus')*. » C'est Freud ici qui souligne l'assonance : *Härings / heraus*.

C'est d'autant plus regrettable que les *Remarques* rapportent de ces derniers moments quelques données extrêmement importantes, dont on ignore l'agencement associatif et l'ordre d'apparition :

- l'allusion à la Rattenmamsell d'Ibsen et l'équation « rat = enfant » [R, 239]

- le fait qu'Ernst, dès avant l'injonction de rembourser le lieutenant David, savait que la postière avait réglé pour lui le prix des lorgnons<sup>59</sup> [R, 211]

- le fait « *qu'au même endroit où se trouvait le bureau de poste, la jolie fille de l'aubergiste lui avait fait [auparavant] beaucoup d'avance, de sorte qu'il s'était proposé d'y retourner après la fin des manœuvres et de tenter sa chance auprès d'elle.* » [R, 236]

L'information suivant laquelle l'opération subie par sa cousine était une ovariectomie bilatérale qui la condamnait à ne pas avoir d'enfant [R, 240]

Par ailleurs une analyse de ce type ne laisse pas d'être intimidante dans la mesure où Freud propose lui-même une construction similaire. On trouve en effet dans le *Journal* au cours de la dix-huitième séance, le 17 novembre [Ha, 141] : « *Il a trois personnalités : une pleine d'humour, normale ; une ascétique, religieuse ; et une, vicieusement perverse.* » Il précise d'autre part à la toute fin des *Remarques* [R, 260] : « *Je ne puis quitter mon malade sans parler de l'impression qu'il faisait d'être scindé en trois personnalités : une personnalité inconsciente et deux personnalités préconscientes entre lesquelles oscillait son conscient. Son inconscient englobait des tendances précocement refoulées, qu'on pourrait appeler ses passions et ses mauvais penchants ; à l'état normal, il était bon, il aimait la vie, était intelligent, fin et cultivé ; mais, dans une troisième organisation psychique, il se révélait superstitieux et ascétique, de sorte qu'il pouvait avoir deux opinions sur le même sujet et deux conceptions de la vie différentes. Cette dernière personnalité préconsciente contenait en majeure partie des formations réactionnelles à des désirs inconscients, et il était facile de prévoir que, si sa maladie avait duré plus longtemps, cette personnalité-là aurait absorbé la personnalité normale.* » Il n'y a là rien moins que les racines de la deuxième topique : ça / moi / surmoi. On notera cependant que dans le compte-rendu, Freud spécifie bien *personnalités préconscientes*, et qu'ainsi il introduit une division psychique de nature assez singulière dans son œuvre, à savoir une division organisée du Préconscient, assez proche notre notion d'idiotope. Aussi quelles que soient les difficultés, il est impossible de ne pas tenter d'approfondir la question.

---

<sup>59</sup> Dans les *Remarques*, Freud situe cette précision dans le cadre de la troisième séance ; or cela n'est pas dans le *Journal*, ni au cours de cette séance, ni ailleurs. De sorte qu'elle a du apparaître plus tard, probablement en même temps que celle concernant la fille de l'aubergiste.

Nous partirons de la constatation suivante : il est patent que nous avons affaire, dans le cas d'Ernst, comme bien souvent lorsqu'il s'agit de névrose obsessionnelle, à une sortie non pleinement réalisée de l'Œdipe. Selon le schéma réussi, la menace de la castration place le petit garçon, via l'identification au père, sur une orbite centrifuge qui le détache de la mère, ou mieux du couple père-mère<sup>60</sup>. Ici, certes, la menace de la castration a clairement joué comme l'indiquent maints moments de la cure. Nous retiendrons [Ha, 225] : « *A cela il ajoute ce qu'il désigne comme la plus grande frayeur de sa vie. Il avait peut-être moins de six ans ; sa mère avait retiré d'un chapeau un oiseau empaillé qu'à sa demande elle lui prêta pour jouer. Comme il courait tenant l'oiseau à la main, ses ailes se mirent à bouger. Effrayé à l'idée que l'oiseau était redevenu vivant, il le jeta loin de lui [...] J'interprète [...] : une érection causée par l'action de sa main, et je relie cela à la mort. A une époque préhistorique, on l'aurait menacé de trouver la mort s'il se touchait et amenait le pénis à une érection.* » Avec une association immédiate concernant une tentative de « séduction » de la mère : « *il [a] tellement souffert de ses érections, et cela dès son enfance ; une scène où il montre franchement à sa mère une érection.* »

La menace de la castration a donc bien joué, mais la sortie par identification inconsciente au père, inductrice d'un dynamisme centrifuge, ne s'est pas réalisée : le jeune Ernst est demeuré psychiquement un satellite de ses parents. Il est en permanence à la recherche de l'approbation du père, ce qui marque l'échec de l'identification et une subordination invalidante. Une formule en [Ha, 81] permet de s'en faire une idée : « *Il a été le meilleur ami de son père, comme celui-ci le sien ; et sauf dans les rares domaines, où père et fils s'évitent mutuellement [...], l'intimité entre eux a été plus grande que celle qu'il a maintenant avec son meilleur ami.* » Ce meilleur ami pour qui « *il a une estime extraordinaire* » est son camarade d'université, le Dr Palatzer. Il nous est d'ailleurs présenté dès la première minute de la première séance [Ha, 33] comme le confident des autoreproches et de toutes les crises de compulsions. Ce qu'Ernst demande, avant tout, à cet homme qui a pris le relais du père dans le rôle de mentor est de l'assurer qu'« *il est un homme irréprochable.* » D'autre part, il est resté fixé aux femmes de la famille : les plus âgées (mère et Hedwig) sont intouchables, la menace a fait son effet ; et les plus jeunes (Olga [Ha, 141], Gertrud [Ha, 143]) ainsi que les servantes ne peuvent qu'être la cible de coups de main, de rapines qui trahissent la bravade et le défi, et par conséquent la dépendance à l'autorité de la figure paternelle archaïque. Notons, en ce

---

<sup>60</sup> Bien marquée, comme on l'a noté, dans la chute de l'histoire du petit neveu [Ha, 191] : « *De deux je n'ai pas peur, ils se flairent l'un l'autre le derrière si longtemps qu'on peut se sauver pendant ce temps là.* »

point, que c'est sur le mode du dégoût, qu'enfant il s'est tenu à distance de la mère [Ha, 189, 191]. Au contraire, ce tabou n'affecte clairement pas sa sœur Olga à qui il a pu dire avec passion [Ha, 165] : « *De toi, rien ne me dégoûterait.* » Sur leur relation, du temps même de la cure et alors qu'elle est déjà mariée, il se complaît encore à souligner [Ha, 238] : « *Même les servantes de la maison disent qu'elle [Olga] l'aime et l'embrasse comme un amant, pas comme un frère.* »

A cet égard, on peut considérer la grande scène de l'imprécation comme celle de la mémoire légendaire du phénomène de vitrification qui a figé le processus œdipien et maintenu Ernst dans une forme de frigidité [Ha, 107] : « *En troisième lieu, il raconte une scène qui lui a très souvent été rapportée, par son père lui-même, mais dont il ne se souvient absolument pas. Toute sa vie durant il a eu terriblement peur des coups, et il est très reconnaissant envers son père de ce que, selon ses souvenirs, il ne l'ait jamais rossé [...]* [cela est en réalité démenti tout au long de la cure<sup>61</sup>]. *Mais quand il était encore tout petit, trois ans, il avait dû faire une chose méchante pour laquelle son père l'avait battu<sup>62</sup> ; le petit bonhomme aurait fait alors une terrible colère et injurié son père. Mais comme il ne connaissait pas de mot d'injure, il lui aurait donné les noms de tous les objets qui lui venaient à la tête : "Toi lampe ! Toi serviette ! Toi assiette !"<sup>63</sup> Etc. Le père aurait déclaré : "Ce petit-là sera ou bien un grand homme ou bien un grand criminel".* »

Nous poserons donc, jusqu'à la rupture avec Gisa et en ce qui concerne la question de son mariage avec elle, l'existence de deux idiotopes. Nous noterons *Uv* (Urvater) celui qui commande son comportement à l'intérieur de la maison. C'est en effet l'héritier de ses pulsions les plus archaïques, ce que Freud désigne par la personnalité « *vicieusement perverse* » dans le *Journal*. Il est plus difficile de le suivre dans les *Remarques* en accordant le statut « *d'inconsciente* » à cette personnalité, car, au contraire, Ernst est tout à fait conscient de ses comportements avec ses sœurs et avec les domestiques. Disons plutôt que cet idiotope a une très importante extension fantasmatique. L'idiolecte attaché à cet idiotope est lui-même archaïque, c'est celui de l'imprécation légendaire (« *Toi lampe !* »), comme aussi celui des serments, des admonestations, des interpellations, des leitmotifs fami-

<sup>61</sup> Cf. par exemple [Ha, 157] : « *Il confirme que son père était irascible et que, à ces moments là, il ne savait pas ce qu'il faisait.* »

<sup>62</sup> Une précision est donnée en [R, 233] : « *Sa mère, auprès de laquelle il s'informa de nouveau, confirma la récit et ajouta que le patient, âgé à ce moment-là de 3 ou 4 ans, avait mérité ce châtement parce qu'il avait mordu quelqu'un [...]* il était possible que le petit ait mordu sa bonne d'enfant. »

<sup>63</sup> Ce "Toi lampe !" est, dans l'improvisation, une impressionnante tentative d'anéantissement par « chosification », ainsi que le père l'a inconsciemment compris, avant même, peut-être, que la notion de mort, et par conséquent de meurtre, ait été acquise par l'enfant.

liaux dont de nombreux exemples émaillent la cure<sup>64</sup>. La construction *Glejisamen* doit, bien entendu, être rattachée à cet idiolecte. Les nombreuses formules « aux rats » qui accompagnent la cure en font également partie par la nature même leur structure syntaxique<sup>65</sup>. Cette unité de compte de ses ressentiments s'est sans doute établie, ou du moins sédimentée, à partir de l'emblème éclatant de l'échec du projet de Gisa et Conried, à savoir la découverte d'une queue de rat (*Rattenschweif* [Ha, 173]) dans une saucisse servie lors d'un voyage en train.

Et d'autre part nous noterons *V* (*Vormundschaft*<sup>66</sup>) l'idiotope qui, à l'extérieur de la maison, commande sa recherche constante d'un tuteur. L'idiolecte attaché à cet idiotope est soutenu par un principe de rationalité et de contrôle, il est marqué par une attention tatillonne à la prononciation (*Ratten / Raten* [Ha, 169], *Laue / Laie* [Ha, 183]), il vise à la rigueur et au sérieux (*ernst*). C'est dans ce cadre que se développe le goût pour le Droit. C'est sous cette égide qu'Ernst aborde Freud en lui demandant d'être le garant de son intégrité psychique [Ha, 69], tout comme son ami Palatzer est le garant de son intégrité morale. (« *Est-il un criminel ?* », on l'a dit plus haut, est sa question lancinante [Ha, 33].) Freud accepte d'ailleurs explicitement ce rôle [Ha, 71] : « [...] beaucoup de choses dépendent de l'intangibilité de la personnalité ; à ce propos j'émetts sur lui un jugement très favorable qui manifestement le réjouit beaucoup. » Le transfert positif s'établit très rapidement sur cette base. Par ailleurs il n'est pas interdit de penser que c'est la nécessité permanente d'un tuteur qui maintient en *V*, durant un certain temps, l'illusion que son père est encore en vie, ou plus exactement n'est pas vraiment mort. On peut d'autre part rattacher à cet idiotope tout ce qui se rapporte aux prémonitions. Ernst s'est ainsi donné en effet un moyen, plus ou moins efficace, d'anticiper, et donc d'éviter, toute situation de rivalité qui le plongerait dans un état de confusion incontrôlable. La touche superstitieuse notée par Freud en ce qui concerne la *troisième organisation psychique* s'y trouve par conséquent. On pourrait y retrouver pareillement des traits d'ascétisme.

---

<sup>64</sup> Ce sont le plus souvent des phrases sans verbe. Sans chercher à les identifier rigoureusement aux phrases nominales de Benveniste, elles semblent marquées des mêmes caractères, à savoir : Etant apte à des assertions absolues, la phrase nominale a valeur d'argument, de preuve, de référence. On l'introduit dans le discours pour agir et convaincre, non pour informer. C'est, hors du temps, des personnes et de la circonstance, une vérité proférée comme telle. (La phrase nominale in Problèmes de linguistique générale, Gallimard).

<sup>65</sup> « *Aujourd'hui il a été invité à un rendez-vous [galant] et a pensé tout de suite : 'Des rats !'* » [Ha, 167] ; « *Tant de florins, tant de rats.* » [R, 238], [Ha, 169] ; « *Pour chaque couronne, un rat pour les enfants.* » [Ha, 169] ; « *A chaque coût, un rat pour la cousine.* » [Ha, 191], [Ha, 235] ; « *Tant de kreuzers, tant de rats.* » [Ha, 219] ; « *Pendant qu'il souhaite les rats à Rosalie...* » [Ha, 223] ; « *Queue de rat !* » [Ha, 235] ; etc.

<sup>66</sup> A savoir : tutelle, pour signifier, plus exactement, la recherche d'une tutelle.

Tant que les zones familiales et sociales sont bien différenciées, les idiotopes *Uv* et *V* ne se contrarient pas, car ils peuvent s'ignorer complètement. Dans les *Remarques*, Freud donne un exemple encore plus frappant d'une telle sorte de schise, celui du *fonctionnaire aux billets repassés* [R, 227] :

« Le patient en question, fonctionnaire, un scrupuleux [...] se signala à mon attention par le fait qu'il réglait toujours ses honoraires en billets propres et neufs. Un jour je lui fis la remarque qu'on pouvait reconnaître un fonctionnaire aux billets neufs qu'il recevait de la caisse de l'état ; il répliqua que ces billets n'étaient nullement neufs, mais qu'il les faisait repasser à la maison. Car il se serait fait un scrupule de donner à qui que ce fût des billets sales, couverts des microbes les plus dangereux et pouvant être nuisibles à qui les touchait. A cette époque je pressentais déjà vaguement les rapports existant entre les névroses et la vie sexuelle, aussi osais-je, un jour, questionner mon patient à ce sujet. « Oh, dit-il, d'un ton léger, là tout est en ordre, je ne prive guère. Dans bien des maisons bourgeoises je joue le rôle du bon vieil oncle, et j'en profite pour inviter de temps en temps une jeune fille de la maison à une partie de campagne. Je m'arrange alors pour manquer le dernier train et être obligé de passer la nuit à la campagne. Je prends alors deux chambres à l'hôtel, je suis très large ; mais lorsque la jeune fille est au lit, je viens chez elle et la masturbe. » — Mais vous ne craignez-vous pas, rétorquai-je, de lui nuire en touchant ses organes avec des mains sales ? — Il se mit en colère : « Nuire ? Mais comment cela peut-il nuire ? Cela n'a encore nui à aucune d'entre elles, et toutes se sont volontiers laissées faire ! Plusieurs d'entre elles sont mariées maintenant, et cela ne leur a pas nui ! » — Il prit très mal ma remarque et ne revint plus. »

On ne peut comprendre l'aveuglement de ce fonctionnaire sur la contradiction entre son attitude généralement scrupuleuse et son absolu manque de scrupules à abuser des jeunes filles à lui confiées, qu'en admettant une barrière infranchissable, une césure radicale entre deux sphères idiotopiques (préconscientes) disjointes, sans point commun, une césure radicale qui lui permet précisément de s'abuser à bon compte.

Pour en revenir à Ernst, c'est lorsque ces zones vont être amenées en contact forcé, à travers la question du mariage et de l'affrontement de la rivalité, que ce régime idiotopique bien tempéré va être remis en cause. Qu'un premier obstacle se présente avec la désapprobation du père, et l'idiotope *V* se trouve impuissant à trancher entre le désir de complaire à ce dernier et l'attachement à Gisa. Cette impasse impose le repli sur *Uv* (celui de la maraude et du coup de main) [Ha, 77] : « *Par la mort de son père, est-il amené à fantasmer, il deviendrait peut-être tellement riche qu'il pourrait se marier.* » Voilà qui est inacceptable en *V*, où l'ordre des choses est rétabli : « *Dans sa défense il alla si loin que maintenant son désir était que son père ne laissât pas le moindre héritage, afin que nul gain ne vînt compenser une perte aussi épouvantable.* » Le phénomène pathologique d'une sorte d'écholalie inversée entre *Uv* et *V* est mis en place.

Cependant, jusqu'à l'arrivée de Conried, c'est-à-dire tant que, d'une certaine manière, le mariage avec sa cousine demeure une question théorique dont l'échéance n'est pas pressante, Ernst paraît s'être bien accommodé d'une situation où il pouvait fréquenter assidûment et platoniquement Gisa, et l'état de fiancé putatif le satisfait pleinement. Mais l'intérêt accordé à ce cousin qui vient de loin et le projet de départ avec lui pour l'Amérique vont intensifier jusqu'à l'insupportable les enchaînements contradictoires du type précédent. On imagine assez que l'annonce du départ prochain de Gisa pour l'Amérique l'aura surpris sur le même mode improbable que l'a surpris la mort de son père [Ha, 63] : « *Il raconte [...] comment un soir, supposant qu'il ne s'agissait que d'une crise, il demanda au docteur quand on pourrait considérer le danger comme écarté. La réponse fut : "Après-demain soir", et il ne lui vint pas à l'idée que son père ne pouvait pas atteindre ce terme. C'est pourquoi il se mit au lit à 11 heures ½ pour une heure et, lorsqu'il se leva à 1 heure, il rencontra un médecin ami de la maison, qui lui annonça que son père était décédé.* » Contrairement aux cas d'hystérie étudiés précédemment, les deux idiotopes mis ici en évidence ne sont pas réellement en conflit. Il semble bien en effet qu'on doive comprendre l'apparition (très précoce) de l'idiotope V comme une stratégie d'évitement de la confrontation à la rivalité, intenable en Uv, de sorte que face à l'actualité de cette question les deux idiotopes collaborent directement à la déroute du système.

De cette exacerbation de la réversibilité des commandements, il ne peut résulter que velléité et impuissance comme le montre, par exemple, son implacable raisonnement concernant le fameux remboursement des lorgnons [Ha, 59] : « *D'un côté, il y a de sa part une lâcheté : il est clair qu'il veut seulement éviter le désagrément d'exiger de David ce sacrifice et passer à ses yeux pour un fou et c'est pour cela qu'il n'obéirait pas à son serment. De l'autre côté, c'est au contraire une lâcheté que de tenir son serment car par là il veut uniquement trouver la paix face à son obsession. Lorsque, dans un raisonnement, les arguments se contrebalançaient de la sorte, il se laissait d'ordinaire entraîner par des événements fortuits comme par les jugements de Dieu.* » Sa déroute, si elle est d'abord incontestablement déterminée par le caractère irréalisable de la tâche puisque ce n'est pas David qui a payé, est, on s'en doute, aggravée jusqu'à l'affolement par ce type de brouillage spécifiquement obsessionnel qu'on pourrait désigner comme l'indéfiniment réversible<sup>67</sup> et qui caractérise un genre de phénomène que l'on pourrait qualifier de *résonance idiotopique*.

---

<sup>67</sup> Une image vient à l'esprit : celle d'un homme saisi, entre deux miroirs parallèles, par ses propres reflets indéfiniment inversés.

C'est dans ces circonstances, et seulement dans ces circonstances, qu'il se trouve, comme le note Freud, « *avoir deux opinions [opposées] sur le même sujet.* »

Dans *Le mythe individuel du névrosé*<sup>68</sup>, Lacan va plus loin et introduit même le terme de *diplopie*. Et il est en effet très frappant de constater à quel point le *Journal* accumule les figures du double, et plus généralement de la dualité, à commencer par celle de l'oracle paternel : « *Ce petit-là sera ou bien un grand homme ou bien un grand criminel.* »

Rappelons en deux autres figures parmi les plus spectaculaires, qu'on pourrait rassembler sous la rubrique du « deux en un ». La première concerne un souvenir qui a fortement retenu son attention. En [Ha, 229], Ernst raconte qu'il a assisté à une conférence faite par Schweninger et Harden, qu'une note de Hawelka en référence à la correspondance avec Fliess permet de situer le 5 février 1898. Il ajoute qu'« *à la même époque, Schönthan [un humoriste] publia un article décrivant un rêve : Il était Schweninger et Harden en une seule et même personne, et répondait ainsi aux questions qu'on lui posait, jusqu'au moment où quelqu'un lui demanda pourquoi les poissons n'ont pas de poils. Sueur d'angoisse, mais soudain une réponse lui vint à l'esprit : il dit que tout le monde sait, bien entendu, combien les écailles entravent la croissance des poils ; c'est pourquoi les poissons ne peuvent en avoir.* » Cette anecdote qui ridiculise en Freud l'homme qui a réponse à tout, est loin d'être anodine puisqu'elle est au cœur de « l'Affaire des harengs ».

Dans ce cadre particulier du « deux en un », le personnage d'Ernst Schweninger est en lui-même intéressant. En effet [Ha, 228; Note ], malgré une peine de prison pour avoir assailli une femme dans un cimetière, il était parvenu à s'imposer à Bismarck en tant que médecin personnel très apprécié. L'homme d'état le récompensa en obligeant l'Université de Berlin à lui donner une chaire de Médecine. Ne voit-on pas ainsi réalisé chez cet homonyme de l'Homme aux Rats la fusion, intolérable pour lui (en V, l'idiotope qui fait loi dans le social), du criminel et du grand homme.

La seconde, en [Ha, 231], décrit un être hybride du même type qui matérialise une certaine hantise concernant la fidélité de Gisa : « *Quelque chose sur la préhistoire de l'idée de rat, qu'il a toujours considéré comme s'y rapportant. Quelques mois avant la formation de cette idée, il avait rencontré dans la rue une femme qu'il identifia tout de suite comme une prostituée ou, du moins, comme une personne qui avait des rapports sexuels avec l'homme qui l'accompagnait. Son sourire particulier éveilla en lui l'idée bizarre que sa cousine était dans son corps et que ses parties gé-*

---

<sup>68</sup> *Ornicar* ? n°17 / 18, Le Seuil, septembre 1978.

*nitales étaient placées derrière celles de la femme de telle façon qu'elle retirait profit de chaque coït. Ensuite la cousine, qui était à l'intérieur de cette femme, enfla de telle façon qu'elle fit éclater la personne. Bien entendu, cela peut signifier uniquement que la femme était la mère de sa cousine, tante Lina. »* La réceptivité d'Ernst à toutes ces figures marquées par l'amphibologie révèle, et tout à la fois motive, la nature obsessionnelle de son doute.

Saisissons l'occasion de ce fantasme pour tenter d'esquisser la place que pourrait tenir Gisa dans l'organisation idiotopique que nous venons de dégager, et pour tenter de comprendre pourquoi elle a été, et demeure après la réconciliation, à ce point fascinante pour lui. La jeune fille lui a été présentée par sa sœur aînée Hedwig, vraisemblablement au moment où elle-même s'apprêtait à quitter la famille et à se marier. Cette sœur ne lui a-t-elle pas ainsi offert une autre femme pour la remplacer ? Il y a, à tout le moins, de très fortes connexions associatives entre Hedwig et Gisa. La masturbation d'Ernst, par exemple, est menaçante pour sa sœur [Ha, 117] : *« Un jour où il s'était masturbé de nouveau, il a au moment de s'endormir, et déjà dans un demi-sommeil, comme la vision de sa sœur tourmentée par ses dents »* ; tout comme elle l'est pour Gisa [Ha, 147]. Le rapport entre les deux jeunes femmes engagé par le parallélisme liant masturbation et dents se trouve d'ailleurs encore renforcé en [Ha, 241] : *« Il a une dent cariée, qui cependant ne lui fait pas mal mais qui est, par moments, quelque peu sensible. Il avait été un jour chez le dentiste pour la faire plomber. Mais le dentiste avait déclaré que la seule solution était de l'extraire. D'ordinaire il n'était pas du tout lâche, mais à ce moment-là il s'était laissé détourner de cette solution en pensant que, d'une façon ou d'une autre, ses douleurs feraient du tort à sa cousine et il avait refusé cette opération. »*

Il y a par ailleurs, en ce qui concerne Hedwig, une sorte de réactualisation spécifique de la menace de castration. Un cousin, en effet, dont l'amour n'était pas payé de retour, s'est tué à cause d'elle d'un coup de revolver [Ha, 217]. Ernst avait dix-huit ans à cette époque, ce qui situe l'événement peu de temps avant sa rencontre avec sa cousine. Or, au cours du récit du premier rendez-vous avec la serveuse de Munich dont l'amant était mort, Ernst n'avait-il pas indiqué [Ha, 101] : *« [...] qu'il s'efforce toujours de séparer nettement les rapports qui n'existent qu'en vue du coït de tout ce qui s'appelle amour ; et l'idée qu'elle [la serveuse] avait été aimée si ardemment [par le mort] faisait d'elle à ses yeux un objet inadéquat à sa sensualité<sup>69</sup>. »* Gisa se trouverait ainsi avoir hérité, au moment où Hedwig

---

<sup>69</sup> Nous avons là un exemple parfait du genre de raisonnement vicieux dont Ernst se fait la victime : la séparation entre "rapports qui n'existent qu'en vue du coït" et "amour" ne concerne en principe que lui ; or, dans son raisonnement, si en effet c'est lui qui n'entretient des rapports qu'en vue du coït, c'est la serveuse, et non

en fait don à Ernst, de l'intensité particulière du tabou qui pesait sur cette dernière. L'ensemble de ce matériel installe incontestablement la cousine *vénérée* dans l'idiotopie *Uv* en la situant du côté des femmes intouchables de la maison.

Par ailleurs si on s'en rapporte au premier portrait qu'Ernst livre de Gisa durant la cure [Ha, 89] : « *une personne d'un caractère entier [qui] n'est sans doute pas capable d'aimer facilement et se réserve toute pour celui qui l'épousera,* » on sent une sorte d'adhésion tacite, peut-être d'admiration, en dépit de ce qu'il ajoute immédiatement : « *Lui, elle ne l'aime pas.* » Il est clair que pour elle le mariage n'est pas affaire de sentiment, mais de raison, et que c'est l'homme qui doit faire ses preuves (elle parle de *celui qui l'épousera*, et non pas de *celui qu'elle épousera*). Cette formule nette, qui prend quasiment la forme d'un contrat, est bien faite pour satisfaire les valeurs de l'idiotopie *V* (celui de la rigueur et du Droit). De sorte que Gisa y trouve aussi une inscription naturelle. D'autre part, même si Ernst pense qu'elle ne l'aime pas, une telle formule, on vient de le souligner, n'interdit pas tout espoir : Ernst doit avant tout faire ses preuves. Il semble qu'il l'ait parfaitement compris : jusqu'en 1903, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Conried, son parcours universitaire est un sans faute. Ainsi, jusqu'à cette date, Gisa posséderait une formule spécifique dans chacun des deux idiotopies, et ce serait le premier exemple dans notre étude d'une situation qui n'est évidemment pas inattendue.

Après le départ de Gisa s'ouvre, on l'a déjà dit, une nouvelle période, dont l'événement le plus marquant est le premier coït avec une jeune fille et la découverte du plaisir sexuel, au cours de vacances à Trieste chez sa sœur Hedwig [Ha, 105]. Plus tard, il peut avoir des rapports réguliers à Munich avec une serveuse, et à Salzbourg avec une domestique. Il est notable qu'il précise [Ha, 101] : « *Les rares fois où il a eu des rapports avec des jeunes filles (à Salzbourg et, plus tard à Munich [...]), il ne se faisait jamais de reproches.* » La réconciliation avec Gisa ayant eu lieu dès avant Salzbourg, cette absence de reproches n'est donc pas liée à la période de rupture avec elle. En revanche, les reproches réapparaissent lorsque, durant la cure, tacitement encouragé par Freud, il prend pour maîtresse, à Vienne, une couturière [Ha, 171, 179, 191 et 243] ; de sorte que c'est l'éloignement de Vienne qui semble être le paramètre déterminant de la disparition de ces reproches.

D'autre part pour en revenir encore une fois à sa première rencontre avec la serveuse à la fin de son premier séjour à Munich et (peu) avant le

---

pas lui, qui se voit affectée de l'indice "amour". Il y a là un glissement d'indexation qui rend caduque toute la construction.

rétablissement de ses relations avec sa cousine, on trouve en [Ha, 101] : « *Quelle n'avait pas été son exaltation quand la serveuse lui raconta l'histoire émouvante de son premier amour ! Lorsqu'elle lui dit quelle avait été appelée au chevet de son amant mourant, il regretta d'avoir pris rendez-vous avec elle pour la nuit, et seul le scrupule dont elle fit preuve le conduisit à commettre cette injustice envers le mort.* » Il y a là, dans le langage contourné d'Ernst, comme l'expérience et la reconnaissance d'une possible jonction entre coït et amour. Or il s'agit là de la problématique obscurément et longuement travaillée durant la cure sous la rubrique des *deux épées japonaises* qui lui ont été offertes par cette même sœur Hedwig durant le séjour à Trieste. De sorte, que le débat « coït et mariage » apparaît lui aussi lié à l'éloignement de Vienne et à la personnalité d'Hedwig. Il nous semble voir là l'ouverture d'un réel nouvel ordre de valeurs qui indique l'instauration d'un troisième idiotope que l'on notera *F (Fremder)*<sup>70</sup> pour marquer ce qui semble possible loin de Vienne, sans autoreproches même lorsqu'il est réconcilié avec Gisa, à l'instar d'une sœur qui, depuis un certain temps déjà, a trouvé son bonheur [Ha, 113] loin de cette ville et loin de la famille<sup>71</sup>. Le rapprochement avec Gisa, dès 1906, aura empêché l'extension et la sédimentation de cette zone préconsciente qui, bien que définitivement acquise, restera marquée par le sceau de l'éloignement de Vienne. Une incise du *Journal* va dans ce sens [Ha, 31], juste avant la première mention de la serveuse de Munich : « *Cependant, être loin d'elle [Gisa] — elle habite Vienne — lui a toujours fait du bien.* »

Il n'est pas indifférent de noter que c'est durant la même séance où il rapporte la découverte du plaisir sexuel [Ha, 105] qu'il avoue une tricherie aux cartes, « *in reifen Jahren* », (assez tardivement par conséquent pour avoir eu lieu dans ces années mêmes 1904-1905), marquant ainsi une esquisse d'identification au père, lui-même un « *Spielratte* » [Ha, 175]. De sorte que l'établissement de l'idiotope *F* signale aussi une évolution dans ce domaine.

Sans doute est-il possible d'identifier dans *son rêve le plus précieux* (ce lui des haillons emportés par la rivière et de la guérison commune de Gisa et Ernst, fait début 1907 [Ha, 115]) le point culminant de la « qualification » de l'idiotope *F*. D'abord, il est plus que probable, on l'a vu, que ce rêve hydrothérapique ait eu lieu loin de Vienne, lors de son second séjour à Munich. Ensuite, la lutte (amoureuse) avec la dame et la pré-

---

<sup>70</sup> En reprenant le terme qu'utilise Freud au masculin pour désigner le mari que finit par choisir Elisabeth, loin de l'étroit cadre para familial.

<sup>71</sup> Il ne semble pas aventureux de poser ici la question d'une névrose familiale. On a déjà noté la difficulté des filles à quitter leur mère. Quant au frère cadet Robert, il a choisi, tout comme Hedwig, de s'établir loin de Vienne [Ha, 87 et 107].

sence du vêtement resplendissant manifestent la compatibilité éclatante de *coit et mariage*.

Nous avons les moyens maintenant de revenir sur les étranges circonstances du déclenchement du délire qui a conduit Ernst chez Freud. Une histoire impressionnante comme celle de la torture par les rats peut, certes, troubler au point de faire perdre ses lorgnons. En revanche, la transe dévastatrice (assez comparable elle-même à celle du rat du récit de Mirbeau qu'on affole par un tison porté au rouge) dans laquelle le plonge l'injonction de rembourser le lieutenant David, n'est pas aisément compréhensible. Freud s'est attaché à en montrer la complexe surdétermination. Il est possible cependant, à partir de notre analyse d'apporter quelques précisions. C'est là qu'une indication rapportée dans les *Remarques* et qui a échappé au *Journal* est selon nous déterminante [R, 236] : « *Il compléta à ce moment son récit en racontant qu'au même endroit où se trouvait le bureau de poste, la jolie fille de l'aubergiste lui avait fait beaucoup d'avances, de sorte qu'il s'était proposé d'y retourner après la fin des manœuvres et de tenter sa chance auprès d'elle*<sup>72</sup> ». Il est certain que cette résolution n'a pu que se trouver renforcée au moment où, bien avant de recevoir les lorgnons des mains de Nemecek avec l'ordre de rembourser David, un autre capitaine [R, 211] lui apprenait que la postière en avait avancé le paiement, car ce dernier lui fournissait ainsi un excellent motif pour repasser par la localité où résidait la jolie fille qui lui avait fait des avances. La connaissance extrêmement précise des horaires des trains menant à cet endroit, avec laquelle il se torture savamment en retournant à Vienne, serait sans cela incompréhensible. A l'instant, donc, où il reçoit l'ordre de Nemecek de rembourser David, ce n'est pas tant le paiement de la postière qui est remis en cause, que la perspective de rejoindre la fille de l'aubergiste, puisqu'en effet le lieutenant David, le supposé vaguemestre, se trouve, quant à lui, sur-le-champ de manœuvre et partira plus tard dans une toute autre direction<sup>73</sup> [Ha, 57]. L'injonction du capitaine Nemecek, image écrasante du rival qui a réveillé une problématique inabordable aussi bien dans *V* que dans *Uv*, télescope inopinément l'initiative sexuelle d'Ernst qui, elle, est rattachée à l'idiotopie *F*, celui d'une relative liberté à distance de Vienne. La brutalité de ce télescopage dut être, pour Ernst, d'une violence extrême, et l'on comprendrait mieux dès lors l'ampleur de la dévastation.

La formule même de ce court-circuit pourrait presque, semble-t-il, être isolée au milieu du cours tumultueux des pensées d'Ernst. La réponse inté-

---

<sup>72</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>73</sup> Les explications d'Ernst à ce sujet sont si embrouillées que Freud se voit contraint d'adjoindre un croquis à ses *Remarques* pour se faire comprendre [R, 237].

rieure à l'injonction de Nemecek : « *Le lieutenant David a avancé le prix du paquet ; il faut que tu le lui rembourses.* » est, mot à mot [Ha, 47], [R, 208] : « *Ne pas restituer l'argent, autrement cela arrivera.* » Il n'y est en aucune façon explicitement question de David. Or on connaît la propension d'Ernst à tronquer ses commandements ; ainsi en [Ha, 125] : « *“Tu ne peux sauver ta sœur qu'en renonçant à toute jouissance sexuelle.” Sur quoi il dit (étonné à sa honte) : “à toute jouissance”.* » ; de même, on l'a vu, en [Ha, 233] : « *Il jura alors (à sa façon) de n'avoir besoin que de 50 florins par mois à Salzbourg ; plus tard il se mit à douter de l'adjonction “à Salzbourg”* ». Cette propension sollicite toutes les ambiguïtés. La dite réponse intérieure deviendrait tout à fait claire, si on la rétablissait de la façon suivante : *Ne pas restituer l'argent (à la postière), autrement cela arrivera (il y aura des rats pour la cousine, car tu rejoindras la fille de l'aubergiste)*. Cette dernière équation, qui menace l'idiotopie *F*, jusqu'alors épargné, d'une dangereuse contamination par les autoreproches, est en effet totalement assumée au moins à trois reprises durant la cure à l'occasion de ses rendez-vous avec sa maîtresse viennoise, la couturière ; en [Ha, 167] : « *Aujourd'hui il a été invité à un rendez-vous [galant] et a pensé tout de suite : “des rats”* » ; en [Ha, 179] : « *Pendant la scène avec la jeune fille, seulement de légers indices de la sanction par les rats.* » ; en [Ha, 190] : « *A chaque coït, un rat pour la cousine<sup>74</sup>.* » Ainsi, dans cette réponse intérieure, Ernst aurait condensé sa compréhension instantanée du fait que ne pas rendre l'argent à la postière interdit de rejoindre la fille de l'aubergiste. Sa réaction immédiate : « *Il faut que tu rendes les 3 couronnes 80 au lieutenant David* » enclenche le processus obsessionnel de réversibilité, et seuls auraient subsisté, dans une formule désormais tronquée et désaffectée, les débris épars de sa fulgurante intelligence de la situation, avec lesquels il n'aurait eu d'autre choix que de se torturer inintelligiblement.

Cependant la question essentielle de la névrose d'Ernst Lanzer demeure posée en ces termes [Ha, 125] : « *la lutte qui subsiste quant à savoir s'il doit épouser la dame [Gisa], il ne la comprend pas.* » Il est certain qu'il est extrêmement attaché à sa cousine et qu'il l'aime à sa façon très intensément, mais d'autre part sa résistance au mariage avec elle est incontestable. Notre travail est-il en mesure d'apporter quelques lumières sur ce point toujours actuel au début de la cure ?

D'abord, Gisa, on l'a déjà montré, est inscrite en *Uv* du côté des femmes intouchables. C'est bien ce qui est confirmé en [Ha, 123] :

---

<sup>74</sup> Le dégoût de sa liaison avec la couturière, malgré les encouragements évidents de Freud durant la cure et, par conséquent, malgré la présence d'une sorte de caution officielle nécessaire à l'idiotopie *V*, marquerait le caractère inapproprié du choix d'une femme trop évidemment liée à la famille (c'est la couturière des filles Lanzer), pour des relations de nature sexuelle qui dépendent désormais des critères de l'idiotopie *F*.

« l'interdiction relative aux épées japonaises<sup>75</sup> [...] est qu'il n'a pas le droit de se marier ni d'avoir des rapports sexuels avec elle. » En d'autres termes, il n'a pas le droit de se marier avec elle, parce qu'il n'a pas le droit d'avoir des rapports sexuels avec elle.

Il y a ensuite une indication indirecte, à travers un fantasme transférentiel, que le statut de sa cousine, en tant qu'épouse, ne laisserait pas d'être problématique aussi en l'idiotope *V* qui est celui de la recherche d'un tuteur, et donc celui de la fragilité identitaire face aux autres mâles. On trouve en effet en [Ha, 153] : « Corps nu de ma mère [celle de Freud]. Deux épées latéralement enfoncées dans sa poitrine (comme une décoration, dit-il plus tard, selon le motif de Lucrèce). Le bas-ventre et le sexe dévorés par moi et les enfants. [...] Les deux épées sont les épées japonaises de ses rêves : mariage et coït. » La collusion du motif de Lucrèce et de celui du sexe dévoré pour cause d'excès d'activité sexuelle est évidemment ironique et malveillante; la fidélité de la mère de Freud est clairement remise en cause selon une formule imagée du genre : « Ce n'est pas elle qui se serait suicidé par fidélité comme Lucrèce! ; c'est une putain, tout comme la mère de Gisa selon son frère Adolf. » Il y a donc inscrit aussi derrière le motif des épées japonaises la crainte des infidélités possibles de sa future épouse, ce qui renforce ce que nous avons constaté à propos de l'équation « rat = enfant ». La stérilité pourrait être sur ce point un élément d'inquiétude supplémentaire : Gisa se trouverait alors privée des occupations naturelles d'une mère de famille, et son oisiveté pourrait être dangereuse.

Enfin, et nous l'avions signalé aussi lors de la discussion de l'équation « rat = enfant », la stérilité de Gisa interdirait à Ernst le paisible bonheur familial avec enfants dont jouit sa sœur Hedwig, figure tutélaire de l'idiotope *F* et dispensatrice de cet étrange instrument de perlaboration de son autonomie que constitue la paire d'épées japonaises reçue à Trieste en 1904 et toujours suspendue au-dessus de son lit [Ha, 113-115]. De sorte, si l'on veut bien nous suivre, que le mariage avec Gisa ne s'accorderait vraiment avec aucun des pôles psychiques identifiés du jeune homme.

Tout au contraire, on a déjà noté qu'en tant qu'éternelle fiancée, la figure de Gisa était également bien assise en *Uv* et *V*, et que chacun de ces deux pôles le porterait plutôt à faire durer la situation actuelle de fréquentation assidue et platonique de sa cousine : promenades quasi-quotidiennes [Ha, 123, 165 et 223], soirées communes (*on joua aux cartes*) [Ha, 123], échange de petits cadeaux [Ha, 179]. Au moment où il achève ses études,

---

<sup>75</sup> Hawelka relève en ce point un magnifique lapsus calami de la part de Freud : *japan. Schwestern* pour *japan. Schwerten*, sœurs japonaises au lieu d'épées japonaises.

c'est la pression de la réalité qui s'y oppose. Il n'est plus temps d'attendre. Personne, et Gisa moins que tout autre, ne le comprendrait.

### Le phénomène obsessionnel de résonance idiotopique

Le cas de l'Homme aux rats comporte un grand nombre de similitudes avec celui d'Elisabeth. Soulignons en quelques-unes, afin de mieux faire ressortir ce qui les distingue.

Les deux protagonistes, tout d'abord, considèrent leur père comme un ami, dont la mort les a privés. Ensuite, ils affrontent une situation comparable : ils sont en effet réduits tous deux à un état d'impuissance face à la question du mariage, un mariage posé, dans les deux cas, en termes d'une trop grande proximité à la famille. Il est frappant d'ailleurs de voir Ernst faire allusion durant la cure à un roman de Sudermann, intitulé *Deux Sœurs*<sup>76</sup> [Ha, 85] : « [...] *qui lui avait fait une impression très profonde, et dans lequel une sœur au chevet du lit de mort de l'autre, souhaite cette mort afin d'épouser son mari, puis se suicide parce qu'après une telle bassesse elle ne mérite pas de vivre. Il comprend cela, et trouve tout à fait juste de périr à cause de ses pensées [...]* » On se souvient qu'il s'agit là précisément de la cause même des troubles névrotiques d'Elisabeth : elle vient d'entrer dans la chambre où repose sa sœur qui vient de mourir. « *Au même instant une autre pensée avait traversé l'esprit d'Elisabeth, une pensée qui, à la manière d'un éclair rapide, avait traversé les ténèbres : l'idée qu'il [son beau-frère] était redevenu libre, et qu'elle pourrait l'épouser* ». Si elle ne choisit pas le suicide, elle ne s'en punit pas moins par une très sévère astasie abasie.

D'autre part, dans les deux cas, des événements récents sont venus réactualiser ou intensifier une situation psychique, qui, sans eux, aurait pu prendre un autre cours : mort de la sœur d'Elisabeth qui libère le beau-frère d'une part, retour d'Amérique de Gisa et réconciliation avec elle d'autre part.

Leurs symptômes, on le sait, sont en revanche très différents. Cependant, au moment de la consultation freudienne, certaines de leurs attitudes manifestent une sorte de parenté. On lit en effet dans le cas d'Elisabeth : « [...] *si l'on pinçait la peau ou les muscles hyperalgiques, ou si l'on exerçait une pression sur eux, ses traits prenaient une singulière expression de satisfaction plutôt que de douleur. Elle poussait des cris — comme des chatouillements voluptueux, me disais-je — rougissait, renversait la tête en*

---

<sup>76</sup> En allemand : *Geschwister*.

arrière, fermait les yeux [...] » ; et dans le cas d'Ernst, à l'exposé des détails du supplice au rat [Ha, 45] : « A tous les moments du récit qui ont une certaine importance, on remarque chez lui une expression étrange, que je ne peux interpréter que comme l'horreur d'une volupté qu'il ignore lui-même. »

Le mécanisme de conversion hystérique, dans le cas d'Elisabeth, trouve une description assez naturelle dans le cadre idiotopique : l'éloignement volontaire du jeune beau-frère, après son veuvage, a mis en déshérence l'idiotopie de la *Réciprocité* qui lui est encore trop exclusivement attaché, et, par là, déterminé un repli psychique sur celui de la *Priorité*. Cependant les exigences des valeurs de l'idiotopie de la *Réciprocité* n'ont pas cessé pour autant (ni d'ailleurs la pression des conventions sociales en ce qui concerne le mariage). Les affects qui font partie de l'environnement psychique de la *Réciprocité* se trouvant inhibés sont convertis en symptômes : de violentes douleurs aux jambes. Le conflit psychique entre les deux zones provoque un état permanent d'impuissance en aggravant l'isolement de la jeune fille.

En ce qui concerne Ernst, le tableau des données se présente de manière différente, et cela sur deux registres. Il se peut qu'il y ait eu durant les années 1904-1906, du temps de la rupture avec Gisa, des symptômes permanents (comme les longues prières d'une heure et demi), il est difficile d'en juger avec précision. Mais, au moment du début de la cure, s'il y a en effet de graves incompatibilités entre les idiotopes (c'est là-même que se trouve la nécessité théorique de leur définition), il n'y a pas à proprement parler de symptôme permanent, mais plutôt des manifestations sporadiques de compulsions qui manifestent la grave défaillance du système psychique global à affronter les situations spécifiques de rivalités. Par ailleurs lorsque les dispositions instaurées pour tenter d'éviter ce genre de situation (illusions prémonitoires, illusions d'actions à distance) ont été prises en défaut, le mécanisme qui se met en place est tout à fait dissemblable à celui de la conversion somatique. On a introduit à ce propos, sur le modèle vibratoire, le terme de *résonance idiotopique*.

Essayons d'en détailler le processus. On reprendra en partie la constatation freudienne suivante [R, 224] : la confrontation à la figure d'un rival écrasant détermine dans un premier temps une injonction velléitaire de révolte (nous la situons en *Uv*) qui est immédiatement suivie d'un contre-commandement de soumission (en *V*) ; un mécanisme de réversibilité est ainsi enclenché qui peut se précipiter jusqu'à l'affolement (la phase suraiguë du phénomène de résonance) ainsi que l'illustre de façon éclatante le retour en train à Vienne lorsque Ernst, torturé par l'idée du remboursement des lorgnons, se croit enjoint, à chaque arrêt, de descendre et de repartir

dans l'autre direction. De cette série infinie de contrordres, il ne peut naître évidemment que confusion et impuissance. Mais ce qu'il y a de particulièrement intéressant, et malheureux, chez Ernst est que l'acmé de ce phénomène est le plus souvent accompagnée d'une tentative raisonnée de synthèse (en V) qui prend la forme tout à fait remarquable d'un paralogisme totalisant et déréalisant.

Un saisissant exemple en est donné en [Ha, 139] : « *Pendant une maladie de sa cousine (maux de gorge et insomnies), à la même époque où sa tendresse et sa sympathie étaient à leur comble, et alors qu'elle était allongée sur un canapé, il eut soudain l'idée : "Puisse-t-elle toujours rester ainsi allongée !" pour lui cela signifie être constamment malade, ce qui le soulagerait, en le délivrant de la peur qu'elle ne tombe malade*<sup>77</sup>. » On ne peut pousser plus loin le paradoxe absurde. Freud, facilement, débusque la duplicité d'Ernst envers lui-même : il la tiendrait ainsi perpétuellement à sa merci ; elle ne pourrait plus partir avec un autre homme.

On peut sans doute citer, dans le même ordre d'idée, un raisonnement qui reste très obscur [Ha, 99] : « *Un jour, sans aucune raison, il pensa : "Je jure sur le salut de mon âme d'y renoncer [à la masturbation] !" Bien que n'attribuant aucune valeur à ce serment, dont le ton étrangement solennel le fit rire, il s'en abstint quand même à cette époque. Quelques années plus tard, lorsque, à la mort de la grand-mère de la dame, il désira faire le voyage pour rejoindre celle-ci, sa propre mère déclara : "Sur mon âme, tu ne feras pas ce voyage !" la ressemblance de ces serments lui donna à penser ; il se reprocha de mettre en danger le salut de l'âme de sa mère. Il voulut se persuader qu'il ne devait pas être plus lâche envers lui-même qu'envers les autres et qu'il recommencerait à se masturber s'il persistait dans son intention d'aller rejoindre la dame.* »

On a déjà cité un autre raisonnement de cet ordre, si totalisant qu'il ne peut se conclure, qu'il s'étrangle lui-même en quelque sorte [Ha, 49] : « *Un jour lui était venue cette idée : si jamais le commandement aboutissait à une contrainte comme "Tu ne céderas jamais à une idée obsédante..."* »

Ce qu'il y a de fascinant dans le cas de l'Homme aux rats est sans contester le fait que même lorsque le phénomène de résonance idiotopique lui laisse encore une faible capacité d'action, elle a pour conséquence de le mettre systématiquement « hors jeu » [Ha, 107] : « *Un jour son frère était à Vienne, il avait cru avoir des raisons de supposer que la dame le préférerait à lui, et il fut pris d'une jalousie telle qu'il craignit de lui faire du mal. Il invita son frère [qu'il savait être le plus vigoureux] à une lutte corps à corps, et ce n'est qu'après avoir été terrassé qu'il se sentit en paix.* »

---

<sup>77</sup> C'est nous qui soulignons.

Lorsque, contrairement aux exemples précédents, il ne parvient pas à une sorte de motion de synthèse, comme c'est le cas pour le raisonnement, rappelé plus haut, sur sa lâcheté à rembourser et à ne pas rembourser le lieutenant David, la conclusion n'en est pas moins invalidante : « *Lorsque, dans un raisonnement, les arguments se contrebalançaient de la sorte, il se laissait d'ordinaire entraîner par des événements fortuits comme par les jugements de Dieu.* [Ha, 59] »

Pour finir, et en revenir aux paragraphes introduisant l'analyse idiotopique du cas d'Ernst, il peut sembler que les résultats de notre démarche recoupent largement les conclusions freudiennes concernant les trois personnalités du patient. Il y a cependant quelques points qui s'en écartent notablement et qui demandent une discussion plus détaillée. Reprenons, pour cela, la formulation des *Remarques* [R, 260] : « *Je ne puis quitter mon malade sans parler de l'impression qu'il faisait d'être scindé en trois personnalités : une personnalité inconsciente et deux personnalités préconscientes entre lesquelles oscillait son conscient. Son inconscient englobait des tendances précocement refoulées, qu'on pourrait appeler ses passions et ses mauvais penchants ; à l'état normal, il était bon, il aimait la vie, était intelligent, fin et cultivé ; mais, dans une troisième organisation psychique, il se révélait superstitieux et ascétique.* » Nous noterons  $P_1$ ,  $P_2$ ,  $P_3$  ces trois personnalités. La personnalité  $P_1$  est définie comme inconsciente. Nous l'avons par bien des aspects identifiée avec l'idiotopie  $Uv$  que nous situons pour notre part dans le préconscient. Cela ouvre la question très importante, que nous reprendrons dans le chapitre suivant, de la place de l'inconscient selon le point de vue idiotopique.

La personnalité  $P_3$  possède clairement des traits appartenant à l'idiotopie  $V$ . Est-il possible de rapprocher la personnalité  $P_2$  (qui est définie plus brièvement comme « *pleine d'humour, normale* » dans le *Journal*) de l'idiotopie  $F$  dont la formation, selon nous, est relativement tardive (vers 1904) ? Cela est loin d'être certain. En revanche, il semble qu'on puisse assez facilement rattacher déjà la dimension de l'humour ainsi que le caractère de bonté et de jovialité à l'idiotopie  $V$ . En effet, si l'on s'en rapporte au portrait du père d'Ernst qui est rapidement brossé en [Ha, 183] : « *Sa [celle d'Ernst durant la cure] façon d'aider secrètement ses amis est une identification<sup>78</sup> avec son père, qui se comportait de même envers son premier lo-*

---

<sup>78</sup> Cette observation freudienne marque de nouveau (Cf. notre commentaire au *Spielratte*.) les progrès de l'identification au père durant la cure. Dans le cas d'Ernst, il convient de distinguer nettement l'identification inconsciente au père dont il est ici question dans le travail thérapeutique (et qui est en principe le moteur centrifuge du schéma de sortie de l'Œdipe pour le jeune garçon) et la complaisance spéculaire dont il faisait habituellement preuve autrefois. Cf. par exemple [Ha, 67] : « *chaque fois qu'il entendait une bonne blague, il lui arrivait de se dire : "Cela, il faut que je le raconte à mon père"* », où cette complaisance est poussée particulièrement loin, puisque son père à ce moment est déjà mort depuis quelque temps.

*cataire d'une chambre, pour qui il payait le loyer [afin d'éviter que sa femme ne soit au courant de cette insolvabilité], et aussi envers d'autres personnes ; au fond, c'était vraiment un humoriste authentique, franc et bon, »* on voit bien que l'humour, la bonté et la jovialité étaient certainement des qualités extrêmement appréciées de lui et que l'idiotope V, toujours à la recherche de l'approbation du père, avait donc intérêt à les mettre en avant. Par ailleurs certains aspects pédants et tatillons des manifestations de sa culture se rattachent aussi, assez nettement à cet idiotope, comme le prouve l'indication suivante clairement exprimée dans l'idiolecte de V [Ha, 169] : « *Or, pour lui, Ratten [les rats] signifie vraiment Raten [paiements partiels]. Il prononce ces mots de la même façon, ce qu'il justifie en disant que le a dans ratum (de reor) est bref, et un jour il a été corrigé par un juriste, qui a dit que Ratten et Raten ne sont pas la même chose.* » Ainsi, bien que les deux descriptions soient sensibles à une semblable structure générale tripartite, elles ne se recouvrent pas exactement.

#### Quelques remarques

a) Il s'agit de nouveau ici, et pour des raisons analogues à celles du cas Dora, davantage d'une illustration de l'utilisation du concept d'idiotope que de leurs délimitations rigoureuses.

b) Selon cette description, et contrairement à tous les cas précédents, il nous a fallu remonter à la petite enfance pour établir, telle qu'elle nous est apparue, l'origine de l'organisation idiotopique actuelle. Davantage qu'ailleurs, s'est fait sentir la prégnance d'une véritable structure. Nous avons tenté d'en ébaucher la description sans toutefois, il faut bien l'avouer, avoir eu l'impression d'en être venu à bout.

c) Bien qu'ici le schéma de la crise soit fortement tronqué, puisqu'il atteint à peine l'épreuve qualifiante, l'analyse structurale nous a contraint à porter notre attention sur un point qui n'est explicitement évoqué dans aucun des trois textes consultés et qui se révèle avoir une certaine importance, à savoir le moment de la réconciliation avec Gisa. Par ailleurs, en bénéfice secondaire de ce travail trans-documentaire, nous avons pu déterminer, de façon relativement convaincante me semble-t-il, à travers l'« *image onirique d'un rat grand et gros, qui avait un nom et était comme un animal domestique* » et la figure du Mops la première allusion, non encore totalement explicite, au *Petit Eyolf*, et observer en quelque sorte un souvenir en formation.

d) S'il est patent qu'avant le début de la cure, aucun élément de qualification touchant à la problématique de la rivalité n'a pu véritablement se

mettre en place, il faut néanmoins, si l'on veut bien nous suivre, comprendre la création de l'idiotope *F* (disons à partir de 1904 et du séjour à Trieste) comme une évolution d'une très grande importance. Elle marque l'établissement d'un territoire psychique nouveau, hors de la juridiction archaïque de l'*Urvater* qui est à la base de la structuration  $Uv/V$ . Elle met en place les conditions d'une réelle émancipation. La réconciliation et le mariage avec Gisa, trop liée au couple  $Uv/V$  et à la famille Lanzer, ainsi que les circonstances de la fin prématurée du jeune homme, font douter qu'elle se soit effectivement réalisée.

## Coda

Ce long parcours nous a emmenés bien au-delà des interrogations initiales sur les deux phénomènes spectaculaires de transfiguration concernant Lucy et Katharina dont Freud nous a rendus, immuablement, les témoins. La complexité des données, en ce qui concerne Dora et Ernst, nous a entraînés dans une minutieuse mise en ordre des faits qui a pu paraître trop lourde. Il semble cependant qu'en tant que bénéfices secondaires immédiats, les quelques points chronologiques acquis, et plus encore les questions posées à propos de l'attitude manipulatrice de Mme K. et de la date de la réconciliation entre Gisa et Ernst sont loin d'être négligeables, et qu'ils contribuent réellement à l'intelligence des cas. A cet égard, il est assez étonnant de constater à quel point le schéma de Propp-Greimas a été opératoire, et il n'était pas attendu qu'une méthode élaborée à partir et pour l'étude d'une certaine catégorie de textes de fiction produise des résultats sur des textes documentaires. En dépit de son apparence rudimentaire, ce modèle, tendu par l'opposition : manque / liquidation du manque, crée un axe sémantique dont les étapes définissent une graduation de ce qu'il faut bien appeler le développement du sens d'une action. Les extrémités de cet axe, si elles ne peuvent toujours se poser en points de pure objectivité, n'en déterminent pas moins un processus d'objectivation qui permet de se libérer de la seule subjectivité. Il n'est d'ailleurs pas exclu, comme l'indique assez clairement le cas Lucy, qu'une même histoire puisse ainsi être lue à partir de plusieurs axes.

D'autre part, ce n'est pas aux récits proprement dits, mais bien aux redéploiements chronologiques des intrigues sous-jacentes qu'a été appliqué le schéma en question. Ces redéploiements qui, en soi, pouvaient paraître l'opération la plus hasardeuse, ont permis au contraire de s'affranchir quelque peu des idiotopes freudiens à partir desquels les comptes-rendus ont été écrits, de désintriquer les séquences et de créer les axes d'objectivation. Ils s'en sont trouvés ainsi plus que raisonnablement justifiés. Ce sont par ailleurs ces mêmes axes d'objectivation qui ont permis la détermination des délimitations idiotopiques, du fait de l'isolation corrélative des affects, des réactions subjectives et des « accents » idiolectaux des patients. A cet égard, il faut peut-être souligner le caractère exceptionnel, quasi improbable des cas Lucy et Katharina qui nous ont permis plus que les autres, en nous donnant à assister en direct à des manifestations somatiques spectaculaires de soulagement, de fixer ces délimitations. On souhaiterait naturellement l'existence d'autres documents de cette nature, où le corps exprime

positivement son intelligence massive d'une situation, bien avant que la conscience ait eu le temps de l'appréhender en détail. Par ailleurs, on a pu constater au passage que chez un même individu des idiotopes pouvaient être amenés à disparaître et d'autres à se former, et que par conséquent cette notion pouvait fournir une représentation commode de la plasticité du psychisme humain qui a la capacité d'absorber le choc de véritables révolutions intimes, qui sont à l'échelle des révolutions scientifiques pour la communauté humaine.

Dans cette perspective, la question de la cure est à poser résolument sous l'angle d'un processus de réorganisation idiotopique. Insistons enfin sur le fait que le niveau « idiotopique » et le niveau « psychanalytique » représentent, dans cette étude, deux niveaux d'analyse différents et hiérarchisés. Dans cette perspective, la composante œdipienne, posée comme universelle dans le cadre psychanalytique, n'est pas de nature idiotopique. En revanche, les formes particulières de la Fille de la maison et de la Priorité en sont bien des manifestations à caractère idiotopique.

La question de l'inconscient comme instance.

Certainement l'idée de la polytopie du système de représentation du psychisme humain est une idée relativement banale et commune, à tout le moins depuis les travaux de Freud, et tout particulièrement depuis ses tentatives de description de l'appareil psychique en terme de topiques. Dès lors, se pose la question de l'articulation de la présente élaboration idiotopique aux deux topiques freudiennes. S'il semble pour l'instant malaisé d'y répondre en ce qui concerne la seconde, ce n'est pas irréalisable en ce qui concerne la première. Si l'on s'en rapporte à l'opposition Inconscient / Préconscient, la notion d'idiotope, en tant que support polarisé d'un ensemble coordonné et cohérent de représentations, se trouve nettement située du côté du Préconscient. Si l'on s'en rapporte maintenant à l'opposition Préconscient / Conscient, un idiotope, selon notre analyse, peut être activé, ou non, selon les circonstances ou les territoires (cadre familial ou professionnel, intérieur ou extérieur de la maison, par exemple), et il n'y aurait, à un instant donné et en régime normal de fonctionnement psychique, qu'un seul idiotope actif. C'est lui qui s'identifierait donc au Conscient proprement dit. Rappelons que c'est l'univocité de cette activation qui permettait un repérage « opérationnel » dans le réel. Le Préconscient, quant à lui, serait alors constitué par l'ensemble des idiotopes inactifs, considérés comme autonomes et s'ignorant mutuellement. L'intérêt majeur d'une telle organisation procéderait, en regard du caractère massif de l'opposition Précons-

cient / Conscient, de son pouvoir potentiel de comparaison, de discrimination et de classification, de nature à la fois topique et dynamique (choix de l'activation, éventuelles réorganisations), pouvoir qui n'a été qu'esquissé dans ce travail et qui, naturellement, ne pourra se trouver confirmé que par d'autres études de ce type. Mais qu'en est-il alors, selon ce point de vue, de la place ou de la « localisation » de l'Inconscient ; c'est à cette question que la présente section va tenter de répondre.

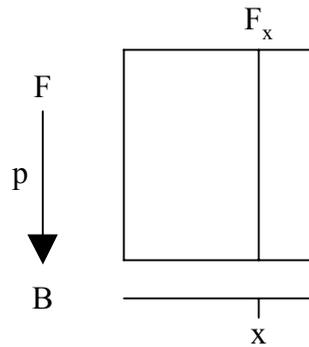
Il est clair que les descriptions des structurations idiotopiques ont été ici extrêmement élémentaires. On a sans doute un peu forcé les oppositions entre idiotopes pour mieux les différencier, et l'opposition, en tant que telle, n'est que la plus pauvre des structures, même si, évidemment, c'est une structure fondamentale. On a à peine esquissé des situations où il y aurait corrélation de plusieurs idiotopes (on a juste évoqué l'éventualité de l'existence des « micro idiotopes » Conduite à tenir face à l'ébriété dans le cas Katharina, la Malade de la famille dans cas Elisabeth). Des principes d'organisation plus fins permettraient de nouer plus nettement le logique au topologique et détermineraient des différenciations et des classifications plus opératoires.

Si on l'adopte, ce principe idiotopique d'organisation des représentations psychiques pose la nécessité et ouvre le chantier d'une logique, par nature, « locale ». Dans ce cadre, aucune proposition ou représentation ne serait indépendante du tope où elle est inscrite. En particulier, les données d'une proposition a dans un tope A et d'une proposition b dans un tope B ne deviendraient mutuellement opératoires et ne pourraient déterminer une conclusion c sans l'existence ou la création d'un tope C où elles trouveraient à s'inscrire ou, mieux, se traduire, conjointement.

Or il existe en mathématiques, avec la notion de faisceau de structure, un objet conceptuel bien répertorié qui permet de poser dans un cadre rigoureux la question de l'articulation du local au global, et en particulier d'aborder la question de « l'obstruction aux relèvements » qui pourrait se définir dans le champ de la logique locale en terme « d'obstruction à la représentation ». C'est le cadre naturel dans lequel, une fois un grand nombre de descriptions idiotopiques mises au point, on pourrait espérer une conceptualisation structurelle plus poussée et, ambition peut-être démesurée, dégager des processus de classification de tels ou tels types d'impasse psychologique, ou de tels ou tels états psychopathologiques.

Grossièrement un faisceau de structures est la donnée d'un ensemble de base, B, et d'un espace, F, liés par une fonction « projection »,  $p : F \rightarrow B$ . On peut les représenter de la façon suivante :

- la base B est représentée par le trait horizontal inférieur ;
- l'espace F, par le rectangle supérieur ;



- la projection  $p$ , par le trait vertical au-dessus du point  $x$ .

Au-dessus du point  $x$  de la base  $B$ , la fibre  $F_x$  (l'ensemble des points  $y$  de  $F$  tels que  $p(y) = x$  : le trait vertical au dessus de  $x$ ), qui est une partie de  $F$ , possède un type de structure donné, par exemple celui d'espace vectoriel. La projection  $p$  est continue et la base  $B$  est munie d'une topologie  $T$  telle que, au dessus des intersections des ouverts de  $T$  dans  $B$ , les structures sur les fibres coïncident (principe de cohérence locale). Ce seul principe permet, à partir de tout point  $y$  au-dessus de  $x$  (c'est-à-dire dans la fibre  $F_x$ ), de relever continûment dans  $F$  à partir du point  $y$  les informations concernant  $x$  (c'est-à-dire de les étendre à  $F$ ) pourvu que l'on reste dans un voisinage  $V$  du point  $x$  (principe de relèvement local). Cependant si on sollicite deux points  $y$  et  $y'$  au-dessus de deux points  $x$  et  $x'$  « trop éloignés », un relèvement continu (= sans solution de continuité) peut se révéler impossible (obstruction aux relèvements globaux). On peut, suivant les cas, classifier les différents types d'obstruction.

La théorie des faisceaux offre donc un modèle relativement commode et général pour conceptualiser le rapport du local au global au sein d'un système complexe d'organisation (en ce sens, la base  $B$  organise le rapport local / global au sein de  $F$ ), c'est à dire pour se donner les moyens de décrire les effets globaux des contraintes locales, de mesurer en somme les contradictions internes à un système complexe.

Le mathématicien R. Lavendhomme a, quant à lui, introduit la notion plus spécifique de faisceau de langage (au sens de la logique). Au-dessus de chaque ouvert, au lieu d'un espace vectoriel, il y a un langage donné avec ses formules, il y a traduction des formules d'un ouvert à un ouvert plus petit (c'est ce qui correspond à la cohérence locale). Bien évidemment apparaît dans ce cadre des situations et des résultats inabordables dans le cadre de la logique classique (même dans un sens étendu admettant des modalités non classiques, mais restant dans un cadre globalisant ou totalisant de type aristotélien). C'est à l'aide de ce modèle faisceutique, ou plus exactement d'une métaphore de type faisceutique, que nous aborde-

rons la question de l'instance de l'Inconscient. Toutefois, avant d'en arriver là, introduisons quelques brefs rappels sur l'évolution de la notion d'inconscient chez Freud.

Dès les *Etudes sur l'hystérie* (1896), on trouve deux types de formules. Les premières sont du type : « *groupe psychique séparé du moi* », élément « *qui se trouve inséré dans le conscient comme un corps étranger, sans relation avec les autres représentations* », représentation « *marquée par une certaine inaccessibilité associative* ». Formules qui semblent définir l'inconscient plutôt comme un certain état, comme une certaine qualité (négative) du psychique. Mais on trouve aussi des expressions plus spécifiques telles que : « *par ce rejet, la représentation n'est point anéantie, mais seulement repoussée dans l'inconscient* » qui pose davantage l'inconscient comme lieu, comme localisation, comme instance potentielle.

La première topique, comme l'on sait, apparaît dans le dernier chapitre de l'Interprétation des rêves (1899), avec ses instances clairement constitutives :

Ics / Pcs / Cs

Dans sa grande synthèse de 1915 (Métapsychologie), Freud associe une triple approche : topique, dynamique et économique, pour définir le métapsychologique :

- dans l'approche topique, l'inconscient est une instance ;
- dans l'approche dynamique, c'est un état.

Ainsi la double approche est restituée. Mais dans la fameuse réélaboration de 1923 (Le moi et le ça), une nouvelle topique :

ça / surmoi / moi

redistribue l'inconscient dans ces trois nouvelles instances ; l'inconscient recoupe donc des « topes » qui lui sont hétérogènes. Selon cette conception, il ne semble plus s'agir vraiment d'une instance ; l'hypothèque semble levée de l'inconscient comme d'un « lieu » particulier. Un dessin récapitulatif des *Nouvelles conférences* (1933) signale les états : inconscient, préconscient, conscient par des lettres minuscules qui chevauchent la topique ça / surmoi / moi donnée en majuscules. On constate donc que la conception qualitative de l'inconscient semble finalement s'être imposée contre la conception topique.

Ce rappel étant fait, revenons en à la question initiale, à savoir de la place de l'inconscient dans une conception idiotopique du psychisme. On a tenté de montrer, plus haut, que les cures de Lucy et Katharina avaient été l'occasion de la réunion inédite de deux trains de souvenirs restés jusque là sans contact, car isolés dans deux idiotopes distincts. Or il y a une figure corrélatrice de celle de la réunion des représentations qu'a supposée notre analyse, à savoir celle de la fragmentation. Et cette figure se propose, assez

naturellement, comme une des figures possibles en cas de confrontation à un événement traumatisant (ou para traumatisant), à savoir un événement dont la représentation n'est acceptable par aucun des idiotopes formant le Pcs : la représentation, comme sous l'effet d'un choc (et c'est bien souvent l'impression ressentie), se répartirait de façon fragmentée selon, disons en première approximation, ses sous aspects admissibles dans différents idiotopes, avec au passage, presque nécessairement, des pertes.

Si l'on admet le modèle idiotopique et la résolution par fragmentation dont il ouvre l'éventualité, des questions surgissent d'au moins deux ordres :

- sur le mode d'organisation de la distribution des fragments dans les divers idiotopes ;

- sur la nature même des phénomènes « inconscients ».

Commençons par le second point : une représentation fragmentée ne peut tout simplement jamais faire retour sous sa forme intégrale en régime normal de fonctionnement, puisque alors un seul idiotope est actif, qui ne possède au plus qu'un fragment de la représentation. Ainsi se dessinerait une notion de phénomènes inconscients par « impossibilité structurelle », une notion qui poserait la question davantage en terme d'impossibilité objective d'inscription qu'en terme de refoulement, de conflit intime; une formulation de l'inconscient davantage fondée sur la notion de césure que de censure.

La question de la gestion de la fragmentation se pose, en réalité, à un double niveau :

- celui d'abord, en régime normal de fonctionnement, de la sélection de l'idiotope qui va prendre en charge une représentation inopinée et inadmissible dans l'idiotope actif, mais admissible ailleurs, mais peut-être dans plusieurs topes ;

- celui de la répartition fragmentaire en régime exceptionnel de multi activation, du fait de situations traumatisantes.

Or une fois posée la question de la sélection idiotopique et de la gestion de la fragmentation, une conception faisceautique du psychisme privilégie assez naturellement un « lieu » comme centre de l'organisation de cette sélection et de cette fragmentation : à savoir la base même du faisceau (à savoir B). Dans cette perspective, le système Ics se trouverait identifié à cette base, et donc à ce qui organise tout le jeu inter idiotopique du Pcs. Il aurait ainsi une forte hétérogénéité de statut par rapport à ce dernier, il ne se constituerait plus d'une simple opposition Pcs / Ics de type freudien, comparable à l'opposition Pcs / Cs.

Ainsi, pour en revenir au cas Lucy, si l'on admet notre analyse, les troubles apportés par une petite déception amoureuse nous auraient donné accès à une partie du Pcs avec les deux idiotopes de l'*Employée* et de la

*Fille de la maison*. Ils nous donneraient corrélativement accès à la partie du système Ics (= la base B du faisceau) qui leur est attachée, à savoir à deux éléments, mettons «  $\epsilon$  » et «  $\phi$  », bases des fibres *Employée* et *Fille de la maison*, racines inconscientes, germes et noyaux primitifs des idiotopes en question. Ces deux éléments seraient liés (et c'est là leur structure dans B) par le seul antagonisme. Il en serait de même dans le cas Katharina. En revanche, dans le cas plus complexe d'Elisabeth, si, de même, il n'y a pas plus de deux idiotopes (*Priorité* et *Réciprocité*) sollicités par le conflit, et donc deux éléments («  $\pi$  » et «  $\rho$  ») postulés dans le système Ics, ces derniers seraient coordonnés par un type de liaison beaucoup plus complexe qui serait donc, selon les termes précédents, la structure du système Ics à ce niveau (c'est-à-dire celui des seuls «  $\pi$  » et «  $\rho$  »). A l'aide de ces germes ou noyaux du type «  $\epsilon$  » et «  $\phi$  », il faudrait se représenter cette base B (le système Ics) comme une sorte de mémoire « en structure » des interactions des premiers investissements d'objets et des processus primaires.

Il est naturel de se demander si cette conception de l'inconscient reste cependant compatible avec les principaux résultats freudiens. Dans son article de 1915, Freud rappelle les cinq propriétés particulières du système Ics selon l'ordre suivant :

1. indifférence à la contradiction ;
2. absence de négation ;
3. soumission au processus primaire ;
4. indifférence à la temporalité ;
5. indifférence au principe de réalité.

Il est assez facile de constater que les points 1, 2 et 4 sont structurellement liés, car c'est le temps, ou du moins la sensibilité à la temporalité qui déterminent la causalité. S'il n'y a pas d'avant et après, la détermination causale devient impossible. Or c'est le principe de causalité qui détermine le principe de contradiction, au moyen, entre autres, de la négation. Le point 5 concerne le principe de réalité, et ce dernier est lui aussi essentiellement lié à la temporalité, dans la mesure où, s'il consiste à suspendre momentanément la réalisation d'un désir, cela ne se justifie que pour mieux y parvenir plus tard. Ainsi l'indifférence à la temporalité (4) commande les points 1, 2 et 5. Le point 3 n'est pas du même ordre, il ne s'agit pas là d'une propriété de nature qualitative, mais davantage d'un régime de fonctionnement. Il y a déjà été fait allusion plus haut avec l'idée de mémoire « en structure ».

Par ailleurs, la représentation du psychisme en terme faisceautique détermine, avec les fibres (= les idiotopes), un axe de fonctionnement soumis à la causalité, donc à la temporalité, et, avec la base, un axe de fonctionnement qui a une capacité de travail « en parallèle », en « synchronisme »,

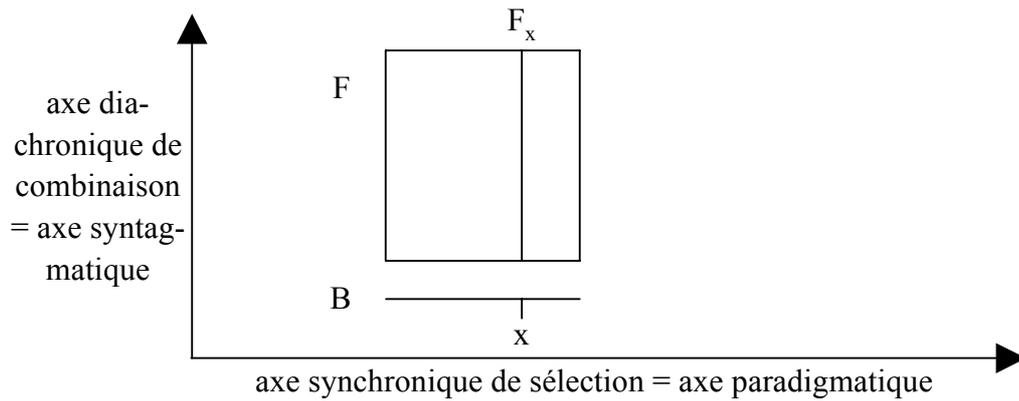
pour ce qui concerne la sélection des idiotopes, et qui, sur ce plan, ignore la temporalité (même si, et c'est là un paradoxe déjà souligné par Freud, le système psychique s'est construit avec le temps) et ne peut donc être soumis au principe de non-contradiction.

Ainsi la conception du système Ics comme base gestionnaire de l'activation du faisceau des idiotopes n'est pas contradictoire avec le point de vue freudien. Bien plus cette activité « gestionnaire » subsume, en quelque sorte, ce que Freud appelle le point de vue économique qu'il définit comme celui qui rend compte du destin des « quantités d'excitation », selon la règle (inspirée des modèles scientifiques de son époque) consistant à ramener ces quantités d'excitation à leur niveau le plus bas. On voit bien, en effet, que ce modèle quantitatif de gestion s'intéresse au contrôle de tout le système représentatif, ce qui, en nos termes, s'exprimerait en terme de sélection de l'idiotope activé.

Le modèle faisceautique retrouve donc assez naturellement les trois niveaux freudien de la Métapsychologie. La base est en rapport avec le niveau économique, les fibres (idiotopes) avec le niveau topique, l'activation, à travers ses différentes phases, avec le niveau dynamique.

On ne saurait, enfin, éviter la confrontation avec la fameuse formule de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage ».

Il est bien clair qu'à notre niveau encore très élémentaire d'élaboration faisceautique, on ne sait pas grand-chose de précis sur l'organisation de la base (système Ics), qu'on appellera désormais pour faire court l'Inconscient. En revanche les observations précédentes ont bien déblayé le terrain en ce qui concerne au moins un des aspects de la relation interne au système Pcs / Ics : on a en effet dégagé un axe diachronique (la fibre idiotopique) où les formules s'actualisent en combinaisons syntagmatiques causales ou para causales, et un axe synchronique (la base) où se réalise la sélection de l'idiotope qui va être le mieux à même de « coller » à la situation. De par le caractère concurrentiel des idiotopes activables, cet axe est véritablement de nature paradigmatique. Axe paradigmatique / axe syntagmatique : sont bien là réunies les conditions sine qua non de l'établissement de quelque chose qui serait de l'ordre d'un langage.



Ainsi, pour préciser la formule lacanienne, ce serait l'ensemble du système Pcs / Ics qui se trouverait structuré comme un langage.

On peut encore apporter quelques précisions. Dans une langue commune, la parole s'actualise à travers une forme syntagmatique (la phrase), mais n'acquiert sa puissance véritablement discriminatoire que par la virtualité paradigmatique, qui fait que le choix d'un mot est aussi et peut-être surtout l'exclusion des autres mots possibles. On pourrait résumer cela en disant que dans la langue commune, c'est le paradigmatique qui habilite le syntagmatique. En revanche une représentation, dans le système Pcs / Ics tel qu'il a été compris ici, s'actualise à travers le choix de l'idiotopie dans lequel elle s'inscrit ou peut s'inscrire, mais n'acquiert sa puissance que par la virtualité syntagmatique du système déductif que possède le dit idiotopie, c'est à dire par les liens et les déductions possibles que lui offre son inscription dans tel idiotopie et que ne lui offrirait pas son inscription, éventuellement réalisable, dans tel autre (une telle double inscription idiotopique a été esquissée pour la figure de Gisa dans le cas de l'Homme aux rats). En ce sens on pourrait dire que, dans l'appareil psychique, c'est le syntagmatique qui habilite le paradigmatique. Aussi, selon notre conception idiotopique, le rapport du langage et de l'appareil psychique se trouverait, et c'est une conclusion tout à fait inattendue, inversé en ce qui concerne les déterminations syntagmatiques et paradigmatiques. Si cette observation s'avère fondée, il est évidemment impossible d'en mesurer actuellement la portée.

Pour conclure

Deux remarques d'évidence. S'il nous a été nécessaire, et possible en toute rigueur (mettons de côté l'étude sur l'Homme aux rats qui est de nature trans-documentaire) d'effectuer le redéploiement chronologique de

chacun des récits de cas, ces restitutions ne présentent d'un strict point de vue narratif qu'un intérêt assez limité. Bien plus, une intrigue linéaire de ce type n'aurait probablement pas, à elle seule, permis la détermination des délimitations idiotopiques, ni les descriptions de nature polytopique que nous venons de présenter. C'est bien la preuve, s'il en était encore besoin, que tout le relief narratif d'un récit se trouve en effet organisé par cette irréductible « résistance de la temporalité narrative à la simple chronologie » qu'a pointée P. Ricoeur. En second lieu, on ne peut qu'être impressionné par l'extraordinaire génie clinique de Freud, qui nous a donné les moyens, cent ans après ses premières observations, de pouvoir travailler avec autant de précision.

*Toute méthode est une fiction.*

attribué à Mallarmé par Roland Barthes,  
*Leçon inaugurale au Collège de France.*

## Appendice

### Structure formelle des contes d'après Propp et Greimas

On se propose de donner ici le détail de la grille d'analyse narrative présentée dans l'introduction. Au tout début des années 20, à Moscou et à Petrograd, s'est constitué un mouvement de rénovation de la critique littéraire, connu sous le nom de Formalisme Russe, mouvement à l'initiative duquel a été associé, entre autres, Roman Jakobson avant son émigration. Cette rénovation était fondée sur le refus d'une analyse de type psychologique ou historique et lui substituait une analyse formelle de l'oeuvre comprise comme un tout en elle-même, qui a un « sens » indépendamment de tout contexte. A bien des égards cette école a anticipé sur le mouvement structuraliste, mais ses travaux n'ont été qu'assez tardivement connus dans le monde occidental.

Dans le cadre de ce mouvement, Vladimir Propp s'est intéressé, quant à lui, au conte folklorique russe, et est parvenu, après une étude comparative d'un corpus de cent contes, à la conclusion inattendue que tous ces contes avaient exactement la même structure. Cette découverte, V. Propp ne cache pas qu'il l'a faite avec un certain sentiment de déception, ne serait-ce que dans la mesure où elle fermait son champ de recherche. Il a publié ses résultats dans un livre, *Morphologie du conte*, paru en 1928. Ce livre n'a été traduit en anglais qu'en 1958 et en français que dans les années 70. Dans sa courte préface, il exprime clairement l'ambition d'établir les lois qui régissent le conte sur le modèle des sciences exactes.

Nous omettrons ici la question importante de la façon dont Propp a délimité du corpus. Cette délimitation établie, V. Propp doit ensuite déterminer l'unité de mesure, l'unité de référence, *l'invariant*, qui, à l'intérieur du conte, lui permettra de mettre en évidence, au-delà de l'apparente diversité, du pittoresque du conte, son uniformité, sa monotonie. Pour lui, ce qui reste constant, au-delà des personnages, des décors, des circonstances, ce sont les actions ou, mieux, ce qu'il appelle les *fonctions*. Il constate en effet que si les personnages varient en apparence, leurs fonctions se répètent de façon surprenante ; qui fait quelque chose, et comment il le fait, sont des questions qui, selon lui, ne se posent qu'accessoirement. Une difficulté est que, bien entendu, des actes, à la lettre, identiques peuvent avoir, selon les circonstances, des significations différentes. Il introduira donc la définition plus précise suivante :

« Par *fonction*, nous entendons *l'action* d'un personnage, définie du point de vue de sa *signification dans le déroulement de l'intrigue*. »

Et il résumera en quatre points l'essentiel de ses résultats :

1. les invariants du conte sont les fonctions des personnages
2. le nombre des fonctions que comprend le conte est limité
3. la succession des fonctions est toujours identique ; l'absence éventuelle de certaines fonctions ne modifie pas l'ordre de succession
4. tous les contes merveilleux appartiennent au même type en ce qui concerne leur structure.

V. Propp met ainsi en évidence 31 fonctions qu'il représente par des symboles sur le modèle de l'algèbre, avec leur ordre de succession. Bien qu'il insiste sur le point 4, le point 3 introduit des variations qui donnent lieu, en réalité, à deux formules (cf. Tableau 1).

La différence entre les deux formules tient à l'absence dans la seconde d'une séquence préparatoire, celle qui aboutit au *méfait*, ce dernier étant d'abord compris comme « *une action... dont le résultat est un manque... Dans le premier cas, le manque est créé du dehors, dans le second, il est reconnu du dedans*. » C'est ce *manque* qui, dans les deux cas, est le ressort interne du conte et met en branle la quête sans laquelle le conte n'existerait pas. L'effet moteur est épuisé avec la *liquidation du manque*. Les fonctions 21 et 22 sont très souvent absentes. La séquence finale 23-31 n'est pas toujours réalisée ; elle est d'une autre nature qui sera spécifiée plus loin. Cependant Propp insiste sur le fait que la formule complète est celle des 31 fonctions.

Il aborde ensuite la question de la répartition des fonctions entre les personnages. Il est amené, de fait, à constater que la notion de personnage n'est pas adéquate, parce que trop restrictive. De nombreuses fonctions se regroupent logiquement autour de ce qu'il nomme *sphère d'action*. Pour lui, il y a 7 sphères d'actions :

1. la sphère d'action de *l'agresseur* (qui commet le méfait, en A)
2. la sphère d'action du *donateur* (qui donne l'objet magique, en F)
3. la sphère d'action de *l'auxiliaire* (qui aide le héros dans sa tâche)
4. la sphère d'action de la princesse et son père (qui demande au héros une tâche difficile et lui promet sa fille s'il réussit, en M)
5. la sphère d'action du *mandateur* (qui envoie le héros en mission, en B)
6. la sphère d'action du *héros*
7. la sphère d'action du *faux héros* (qui tâche de détourner à son profit les réussites du héros, en L)

1	$\alpha$	situation initiale	$\alpha$	situation initiale
2	$\beta$	éloignement		
3	$\gamma$	interdiction ou injonction		
4	$\delta$	transgression ou exécution		
5	$\varepsilon$	enquête		
6	$\zeta$	renseignement		
7	$\eta$	tromperie		
8	$\theta$	soumission		
9	A	méfait	a	manque
10	B	médiation, moment de liaison	B	médiation, moment de liaison
11	C	décision du héros	C	decision du héros
12	$\uparrow$	depart du héros	$\uparrow$	depart du héros
13	D	assignation d'une épreuve	D	assignation d'une épreuve
14	E	affrontement de l'épreuve	E	affrontement de l'épreuve
15	F	réception de l'objet magique	F	réception de l'obje tmagique
16	G	transfert spatial	G	transfert spatial
17	H	combat contre le méchant	H	combat contre le méchant
18	I	marque	I	marque
19	J	victoire	J	victoire
20	K	réparation du méfait	K	liquidation du manque
21		retour du héros	$\downarrow$	retour du héros
22	Pr	poursuite	Pr	poursuite
23	Rs	secours	Rs	secours
24	O	arrivée incognito	O	arrivée incognito
25	L	prétention mensongère du traître	L	prétention mensongère du traître
26	M	assignation d'une tâche difficile	M	assignation d'une tâche difficile
27	N	accomplissement de la tâche	N	accomplissement de la tâche
28	Q	reconnaissance du héros	Q	reconnaissance du héros
29	T	transfiguration du héros	T	transfiguration du héros
30	U	punition du traître	U	punition du traître
31	W	récompense du héros (mariage)	W	récompense du héros (mariage)

Tableau 1. Fonctions de Propp et déroulement de l'intrigue

Son livre est illustré d'un certain nombre d'exemples extrêmement convaincants. D'autres auteurs ont vérifié par la suite que la formule convenait aussi aux contes de provenance indo-européenne et même au-delà. Il est fascinant de penser que tant de conteurs ont obéi inconsciemment à cette contrainte narrative, qui semble de nature essentiellement logique. Et plus encore, selon nous, de nous voir confronté à une formule qui *décorrèle* si nettement *le logique* du *vraisemblable*, dont le conte est affranchi par nature. Par ailleurs en focalisant l'attention sur la circulation des objets, des biens, à partir des pôles déterminants *manque/liquidation du manque*, il institue un principe de base qui possède une certaine radicalité, à savoir *c'est l'objet qui fait objectivité* et qui, d'une certaine manière, sera repris par les structuralistes.

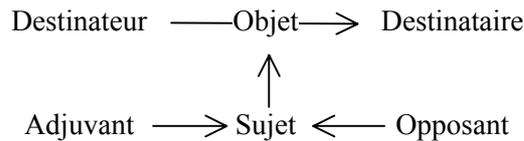
Cependant elle est encore trop compliquée. Une des limites du travail de Propp est bien évidemment le nombre de fonctions. Trente et un items sont trop malaisés à contrôler. D'autre part si Propp a mis en évidence les invariants et leur succession, il est difficile de parler, avec la seule notion de succession, de véritable structure. Trente ans plus tard, dans *Sémantique Structurale*, il reviendra à A.J. Greimas, en s'appuyant sur les progrès de la linguistique structurale et de la sémiotique, d'améliorer de façon décisive la compréhension et la formalisation de cette structure. Il va, en les articulant, regrouper certaines fonctions et pouvoir ainsi réduire à cinq le nombre des symboles. Pour paraphraser Benveniste, Propp a reconnu les pièces du jeu et Greimas les relations entre ces pièces. Ou plus précisément, Propp a découvert les unités du conte et leurs rapports syntagmatiques, Greimas a mis en évidence leurs rapports paradigmatiques.

Pour commencer, Greimas va reprendre la question des sphères d'action qu'il va redéfinir d'un terme plus net : *actant*. Un actant est en général une classe de personnages définis par la même fonction, mais d'autre part un personnage peut avoir le rôle de plusieurs actants. Pour lui, dans toute structure narrative, il y a six actants et les sphères d'action proppiennes vont s'y répartir de la façon suivante :

Sujet = héros	Objet = princesse
Adjuvant = donateur, auxiliaire	Opposant = agresseur, faux héros
Destinateur = mandateur, père de la princesse	Destinataire = héros

Tableau 2. Actants de Greimas et sphères d'action de Propp

Dans le conte, on a donc toujours l'identification Destinataire( = héros) = Sujet. Par ailleurs Greimas coordonne la distribution des actants selon trois axes articulés par le diagramme suivant :



Il nous semble utile, en première approximation et en dépit d'une structuration non strictement borroméenne, de suggérer un parallélisme entre les trois axes :

destinateur/destinataire, sujet/objet, adjuvant/opposant

de ceux de la triade lacanienne :

axe du symbolique, axe de l'imaginaire, axe du réel

En ce qui concerne le regroupement des fonctions, un premier temps consiste à condenser deux séquences qui se succèdent et se déterminent logiquement ; par exemple :

- interdiction vs transgression
- enquête vs renseignement
- trahison vs manque

Dans un second temps, Greimas remarque que l'interdiction est une forme négative du mandement et que la transgression est le contraire de l'acceptation. Ainsi il peut représenter symboliquement la séquence *mandement-acceptation* sous la forme :

$$\frac{a}{non\ a} = \frac{\text{mandement}}{\text{acceptation}}$$

et l'opposer structurellement à la séquence *interdiction-transgression* :

$$\frac{\bar{a}}{non\ \bar{a}} = \frac{\text{interdiction}}{\text{transgression}}$$

ce que faisant, il produit, à un niveau supérieur, une nouvelle structuration :

$$A \text{ vs } \bar{A}$$

où  $A = \frac{a}{non\ a}$  se comprend comme *établissement d'un contrat* et  $\bar{A} = \frac{\bar{a}}{non\ \bar{a}}$  se

comprend comme *rupture d'un contrat*. Dans le cadre de cette restructuration, il peut interpréter la fonction finale *mariage* comme un nouveau contrat ( $A_0$ ) compensant la rupture initiale ( $\bar{A}_0 = \text{interdiction vs transgression}$ ). Ensuite il fait apparaître la séquence de ce qu'il appelle *épreuve* :

<i>A</i>	+	<i>F</i>	+	<i>non c</i>
mandement vs acceptation		combat vs victoire		conséquence de la victoire

Le récit comprend en général trois épreuves qui ne sont distinctes que du point de vue de leurs conséquences :

Epreuve qualifiante	Epreuve principale	Epreuve glorifiante
réception de l'objet magique	liquidation du manque	reconnaissance de la marque

Enfin, examinant la série des malheurs initiaux consécutifs à la transgression (série qu'il subsume sous le nom *d'aliénation*), il met en évidence à la fin du conte une série de fonctions compensatoires (nommée *réintégration*). Par exemple, à la séquence *enquête vs renseignement* qui concerne la catégorie de la transmission d'informations, correspondent, selon lui, les fonctions suivantes, interprétées comme émission et réception d'un signe : *marque vs reconnaissance du héros*. Cette seconde série apparaît comme la contrepartie positive de la première séquence, considérée comme transmission négative d'informations. Il montre aussi que ces malheurs et ces restaurations sont marquées par la circulation (symbolisée par  $C = non\ c + c$ ) de certaines entités le long de trois axes auxquels il associe des catégories modales :

		Circulation	Catégorie modale
axe 1	$C_1$	d'informations, de messages	le savoir en tant qu'organisateur de l'ordre du monde
axe 2	$C_2$	de forces, de vigueur	le pouvoir en tant que manifestation de la capacité effective
axe 3	$C_3$	d'objets, de biens	le vouloir en tant qu'expression de l'appétence, du désir

Ces trois axes sont liés à la structure de l'épreuve et recouvrent les axes actanciels :

Axes	Eléments	Actants
axe 1	le contrat <i>A</i>	destinateur/destinataire
axe 2	la lutte <i>F</i>	adjuvant/opposant
axe 3	la conséquence <i>non c</i>	sujet/objet

Il est notable que les catégories modales y associées renforcent le parallélisme avec la tri-fonctionnalité lacanienne. Le tableau 3 synthétise la formule complète du conte selon Greimas.

rupture de l'ordre établi et aliénation	$\overline{p}$	disjonction des anciens et du héros
	$A_0$	rupture de l'ordre : interdiction vs transgression
	$\overline{C_1}$	circulation négative d'informations : enquête vs renseignement
	$\overline{C_2}$	circulation négative de forces : tromperie vs soumission
	$\overline{C_3}$	circulation négative de biens : trahison vs manque
qualification du héros	$p$	conjonction des anciens et du héros
	$A_1$	mandement vs décision du héros
	$\overline{p_1}$	départ du héros
	$A_2$	assignation d'une épreuve
	$F_2$	affrontement de l'épreuve
	$non\ c_2$	réception de l'adjuvant
épreuve principale	$d$	transfert spatial intensifié ou guidé
	$\overline{non\ p_1}$	arrivée du héros sur les lieux du combat
	$F_1$	combat vs victoire
	$c_1$	marque
	$non\ c_3$	liquidation du manque
contre-attaque repoussée	$non\ p_1$	retour du héros
	$d$	déplacement : poursuite
	$F_1$	combat vs victoire : délivrance
épreuve glorifiante	$p_1$	arrivée incognito
	$A_3$	assignation d'une tâche difficile
	$F_3$	réussite
	$non\ c_1$	reconnaissance de la marque
réintégration et restitution d'un ordre	$C_2$	révélation du traître vs transfiguration du héros
	$c_3$	punition du traître
	$A_0$	le nouvel ordre
	$non\ c_3$	consolidé par la transmission de l'objet du contrat

Tableau 3. Formule complète du conte selon Greimas

Ce modèle, on l'a noté, place essentiellement en dehors de la communauté la résolution de la crise à laquelle est confronté un héros solitaire, et situe au contraire l'épreuve glorifiante finale au sein de sa communauté. Soulignons encore une fois que l'articulation trans-séquentielle : *marque/reconnaissance de la marque* indique que le « sens » d'une crise ne peut être en fin de compte authentifié, ou mieux : ratifié, que par une instance extérieure au héros lui-même, à savoir, le plus souvent, par cette même

communauté. Le « sens » est une dure négociation, et on ne peut être le seul à le détenir.

## Isotopie

Par ailleurs, dans ce même *Sémantique structurale*, Greimas consacre un chapitre techniquement assez difficile à la notion d'*Isotopie du discours*, à savoir au problème de l'unité d'un message saisi comme un tout de signification. Tous, nous y sommes immédiatement confrontés dès lors que nous entrons à l'improviste dans une conversation. Nous *n'y comprenons rien*, à proprement parler, avant d'avoir saisi le contexte qui permet d'organiser le sens d'un ensemble de phrases correctes et même séparément compréhensibles, mais qui, hors de tout contexte assuré, gardent l'apparence d'un corps démembré. Dans ce cas, « *la principale difficulté* », pour reprendre une formulation de Greimas appliquée à une situation différente, mais comparable, « *consiste à découvrir l'isotopie et à pouvoir s'y maintenir.* »

Un exemple, emprunté à la rubrique humoristique d'un hebdomadaire (*Point de vue*, 23 févr. 1962), lui permet d'illustrer synthétiquement les notions de variations et de permanences isotopiques :

« C'est une brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet. A un moment, deux convives vont prendre un peu l'air sur la terrasse :

- Ah! fait l'un d'un ton satisfait, belle soirée, hein? Repas magnifique... et puis jolies toilettes, hein?
- Cela dit l'autre, je n'en sais rien.
- Comment ça?
- Non, je n'y suis pas allé! »

Il en donne l'analyse suivante :

1. L'histoire comporte deux parties : le *récit-présentation* et le *dialogue* ;
2. La *présentation* prépare l'histoire : c'est un bref récit, établissant un plan de signification homogène, une première isotopie ;
3. Le *dialogue* est le procédé qui dramatise l'histoire et fait éclater son unité, en opposant brusquement à la première, une seconde isotopie ;
4. Les deux isotopies sont reliées entre elles par le *terme connecteur* commun. Dans les cas les plus simples l'identité, ou même la simple ressemblance de ce terme, suffit pour connecter les deux isotopies ;
5. Le plaisir « spirituel » réside dans la découverte de deux isotopies différentes à l'intérieur d'un récit supposé homogène.

La linguistique a bien reconnu ce problème et montré que l'isotopie d'un message est assurée essentiellement par un réseau serré de redondances.

Dans *Du Sens. Essais sémiotiques*, Le seuil, 1970, Greimas posera la définition plus précise suivante qui fait maintenant référence :

« Par isotopie, nous entendons un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés et de la résolution de leurs ambiguïtés qui est guidée par la recherche de la lecture unique. »

L'établissement d'une telle isotopie présuppose évidemment l'existence de ces catégories sémantiques, ou disons, plus généralement, d'un certain stock de représentations qui permettent de les percevoir. Comme il est indiqué dans l'introduction, nous désignons par *idiotopie* tout ensemble coordonné et cohérent de représentations, à partir duquel, précisément, peut-être extrait le matériel permettant d'établir des isotopies.



## Bibliographie

- D. ANZIEU (1959), *L'auto analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1988.
- R. BARTHES, *Leçon inaugurale du 7 janvier 1977 au Collège de France*, Paris, Editions du Seuil, 1978.
- B. BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, 1976.
- F. DEUTSCH (1957), *Apostille au fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie de Freud*, in *Revue française de psychanalyse*, tome XXXVII n°3, Paris, PUF, 1973, 407-438.
- S. FREUD & J. BREUER (1895), *Etudes sur l'hystérie*, trad. A. BERMAN, Paris, PUF (Bibliothèque de psychanalyse), 1956.
- S. FREUD (1900), *L'interprétation des rêves*, trad. I. MEYERSON, Paris, PUF, 1950 ; nouvelle édition augmentée et revisitée par D. BERGER, 1967.
- S. FREUD (1905), *Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora)*, trad. M. BONAPARTE & R. LOEWENSTEIN, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954 ; *Fragment of an analysis of a case of hysteria*, in *The Standard Edition Vol. 7*, London, Hogarth (J. STRACHEY Ed.), 1953.
- S. FREUD (1909), *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle*, trad. M. BONAPARTE & R. LOEWENSTEIN, in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- S. FREUD (1915), *Métapsychologie*, in *Œuvres complètes XIII*, Paris, PUF, 1988.
- S. FREUD, *L'Homme aux rats, journal d'une analyse*, trad. E.R. HAWELKA, Paris, PUF, 1974.
- A.J. GREIMAS, *Maupassant, la sémiotique du texte. Exercices pratiques*, Paris, Editions du Seuil, 1976.
- A.J. GREIMAS (1966), *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 1986.
- E. IBSEN, *Le petit Eyolf*, trad. T. SINDING, in *Les douze dernières pièces Vol. 4*, Paris, Imprimerie Nationale (Collection Le spectateur français), 1993.
- J. LACAN, *Le mythe individuel du névrosé*, in *Ornicar n°17/18*, Editions du Seuil, septembre 1968, 290-307.
- M. LAGACHE, *L'homme aux rats et le Petit Eyolf*, Paris, Bulletin de l'Association Psychanalytique de France, 4, 1968, 109-121.
- R. LAVENDHOMME, *Lieux du sujet. Psychanalyse et mathématique*, Paris, Editions du Seuil (Collection Champ freudien), 2001.
- P.J. MAHONY (1986), *Freud et l'homme aux rats*, trad. B. VICHYN, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.
- P.J. MAHONY, *Dora s'en va ; Violence dans la psychanalyse*, trad. A. WEILL, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001.

V. PROPP (1946), *Morphologie du conte*, trad. C. LIGNY, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1970.

P. RICOEUR, *Temps et récit*, Paris, Seuil (Collection L'ordre philosophique), 1983.

E. ROUDINESCO & M. PLON, *Bauer Ida*, in *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, 94-99.

## Table des matières

Introduction.....	5
Interprétation et réfutabilité.....	9
Représentations inconscientes, idiotopes.....	10
Le cas Miss Lucy R. ....	13
Repères chronologiques .....	14
Histoire de Lucy R., 30 ans.....	15
Scholie.....	16
Analyse structurale de l’histoire de Lucy .....	17
Analyse idiotopique du cas Lucy .....	19
Quelques remarques.....	23
Le cas Katharina .....	27
Repères chronologiques et familiaux.....	28
Histoire de Katharina .....	30
Analyse structurale de l’histoire de Katharina.....	32
Analyse idiotopique du cas Katharina .....	34
Quelques remarques.....	38
Le cas Elisabeth v. R. ....	41
Repères chronologiques .....	41
Histoire d’Elisabeth v. R.....	42
Analyse structurale de l’histoire d’Elisabeth v. R. ....	46
Analyse idiotopique du cas Elisabeth .....	48
Quelques remarques.....	53
Le cas Dora .....	55
Repères chronologiques .....	56
Histoire de Dora .....	59
Analyse structurale de l’histoire de Dora.....	63
Analyse idiotopique du cas Dora .....	70
Quelques remarques.....	75
Le cas de l’Homme aux rats .....	81
Repères chronologiques .....	82
Histoire d’Ernst Lanzer .....	90
Année 1898 .....	90
Année 1899 .....	91
Année 1900 .....	92
Année 1901 .....	93
Année 1902 .....	94
Année 1903 .....	95

Année 1904 .....	96
Année 1905 .....	98
Année 1906 .....	99
Année 1907 .....	102
Analyse structurale de l'histoire d'Ernst Lanzer.....	107
Monsieur Mops et le petit Eyolf .....	116
Rollmops.....	124
Analyse idiotopique du cas de l'Homme aux rats .....	125
Le phénomène obsessionnel de résonance idiotopique .....	139
Quelques remarques .....	143
Coda .....	145
La question de l'inconscient comme instance. ....	146
Pour conclure .....	153
Appendice .....	155
Structure formelle des contes d'après Propp et Greimas.....	155
Isotopie .....	162
Bibliographie .....	165